LA TABLE RONDE

SEPTEMBRE 1951

SOMMAIRE

THIERRY MAULNIER :
Le noir et les blancs 9

CAMILLE BELGUISE :
Fragments 20

MARGUERITE YOURCENAR :
Mémoires d'Hadrien *(fin)* 36

FRANZ HELLENS :
Le prince russe 60

TENNESSEE WILLIAMS :
Le printemps romain de Mrs. Stone *(fin)* 67

POÈMES

JEAN CAYROL :
Petit bestiaire de poche 100

ASSIA LASSAIGNE :
L'épée de cristal 104

LOUISE DE VILMORIN :
Le voyageur en noir 109

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

ALBERT-MARIE SCHMIDT : Superstitions 125

MAURICE PONS : Paris a deux mille ans 131

JEAN FOLLAIN : A propos de poésie 133

JACQUES TOURNIER : Au long cours 135

8° Z
30371

CLAUDE DELMAS : Du rêve à l'abdication........... 137
FRANÇOIS NICARD : Problèmes sociaux contemporains. 139
JEAN-YVES CHEVALLIER : Descartes ou la Hollande qui se souvient.. 145

LES ROMANS :
JACQUES LAURENT : Paul Morand, l'accent aigu et l'accent grave.. 149
CLAUDE ELSEN : Liaisons dangereuses............ 152
ROGER NIMIER : Journées de lecture............... 155
ROBERT KANTERS : Le temps s'en va, Madame..... 157

LES LETTRES ALLEMANDES :
MARCEL SCHNEIDER : Le royaume de Dieu........ 158

LES LETTRES AMÉRICAINES :
GILBERT SIGAUX : Un homme qui s'appelait César.. 161
GEORGES PIROUE : Toutes les Amériques.......... 163

LES LETTRES SUÉDOISES :
FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE : Lucien Maury - Harry Martinson.. 167

LE THÉATRE :
R. K. : Avignon et les forains........................ 171
M. P. : La critique au pied du mur.................. 173

LE CINÉMA :
MICHEL BRASPART : Le garçon sauvage............ 175

LA MUSIQUE :
CLAUDE ROSTAND : Schönberg : Dieu, Diable ou Prophète ?.. 176

LES BEAUX-ARTS :
BERNARD DORIVAL : Éminence du Fauvisme....... 180

ADIEU A GEORGES POUPET
par LOUISE DE VILMORIN......... 185

LE NOIR ET LES BLANCS

Un homme, un homme à la peau noire, Willy Mac Gee, est pendu — non pas lynché, pendu légalement ; le crime légal est plus intolérable encore, dans son principe et dans ses conséquences, que le crime illégal, puisqu'avec lui la loi même se fait criminelle. Il est pendu pour le viol présumé d'une femme blanche. Je dis : présumé. J'ai le droit de le dire, puisqu'on n'a jamais recueilli le témoignage de la victoire, et puisqu'on a pendu Mac Gee cinq ans après l'avoir condamné à mort, ce qui semble indiquer qu'on n'était pas très sûr d'avoir de bonnes raisons de le pendre. Devant un pareil événement, convient-il de se taire? Voilà la question que j'ai posée, il y a trois mois, dans un grand journal, puis dans cette revue. Je croyais que la réponse était évidente. Il paraît qu'elle ne l'est pas tant que cela. J'ai reçu un bon nombre de lettres de lecteurs qui étaient d'accord ; et aussi un certain nombre de lettres de lecteurs qui n'étaient pas d'accord : je veux dire de lecteurs qui pensaient et disaient — il faut bien préciser ce point — que je m'abandonnais aux larmoiements d'un humanitarisme déplacé, qu'on avait très bien fait de pendre Willie Mac Gee, ou que, si l'on avait bien fait ou non, cela ne me regardait pas, et qu'il y avait bien assez d'affaires sérieuses pour qu'on ne perdît pas de temps avec celle-là.

Je pourrais me contenter d'une réponse facile : de conseiller aux lecteurs dont je parle l'effort d'imagination par lequel ils se placeraient dans la situation d'un homme qui a attendu, depuis mille six cents jours, chaque matin, de savoir si c'était ce matin-là que la porte d'une cellule s'ouvrirait pour lui vers la corde et vers la trappe, et qui voit cette porte s'ouvrir,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

et qui n'a pas commis de crime. Sans doute serait-ce là un mauvais effet de plume, un effet de manches aux assises, un effet de théâtre. Pourtant, c'est bien là l'effort d'imagination qu'il faudrait faire. Il y a un peu trop de gens dans le monde à qui la corde, lorsqu'elle est passée au cou de Mac Gee, de l'autre côté de l'Atlantique, ou lorsqu'elle est passée au cou de Petkov, au fond de la Bulgarie, ne fait aucun mal, vraiment aucun mal. Chacun pour soi. Balayer devant sa porte... Souffrir de la souffrance d'un autre, comme si elle était soufferte personnellement, se révolter contre l'injuste souffrance d'un autre, comme si l'injustice était subie personnellement, assumer personnellement toute la douleur du monde et de l'histoire, la dénoncer, lutter contre elle, un homme-dieu l'a fait, paraît-il, pour le compte de toute l'espèce humaine. Mais cela ne nous tient pas quittes. Crier pour ceux dont la voix est étouffée derrière des murs, écrire pour ceux qui n'ont pas de plume, ou qui n'ont déjà plus de mains, vivre cette immense agonie de ceux, noirs ou blancs, hommes ou bêtes, qui meurent tous les jours depuis le commencement du monde par le fait de nos semblables en se demandant pourquoi, c'est peut-être une grande prétention. Tant pis pour ceux qui considèrent dédaigneusement cette prétention, du fond du fauteuil confortable de leur bonne conscience. Tant pis pour ceux qui ont bonne conscience. Lorsqu'un innocent est tué quelque part dans le monde — et si un criminel certain est rarement tout à fait criminel, un innocent possible ne peut être aux yeux de ses juges que tout à fait innocent — lorsqu'un Mac Gee est tué quelque part dans le monde, nous pouvons tout au plus, autant que nous sommes, nous chercher des excuses personnelles ; mais quand bien même nous aurions déclaré bien haut que nous n'avons pas voulu cela, que nous ne sommes pas d'accord, que nous avons des scrupules, que nous sommes indignés, que nous avons mal dormi cette nuit-là, nous ne serions pas encore lavés. Nous ne le serons jamais. Ce peut être un homme d'une autre race, un homme de l'autre côté de la terre, un homme « qui ne nous est rien ». Nous sommes tous ses assassins. Nous sommes tous tyrans. Nous sommes tous bourreaux.

★

Voici une bonne occasion d'ouvrir une parenthèse. Si certains, parmi mes lecteurs, me reprochent de trouver mauvais qu'on pende un homme pour crime de couleur de peau, d'autres s'indignent de ce que j'aie tout en défendant Mac Gee, voulu tenir pour légitimes certaines précautions contre le métissage. Il paraît que si l'on proteste contre la mort de Mac Gee, il faut aller jusqu'au bout, applaudir au mélange universel des races et aux unions entre blancs et noires, ou blanches et noirs. Il paraît que si l'on paraît admettre que des précautions puissent être prises pour détourner les blancs et les noirs d'une hybridation généralisée, on est déjà un raciste, donc un hitlérien, et qu'on doit, en bonne logique, considérer l'exécution d'un noir innocent, ou probablement innocent, comme une mesure salutaire de défense raciale. Ce raisonnement ne me convainc pas. Entre l'exécution d'un innocent (noir ou blanc) et les avantages qu'on peut voir (ou ne pas voir) à ce que la race blanche et la race noire se fondent l'une dans l'autre, je ne vois aucune sorte de rapport. On me dit que la notion de race n'a aucune réalité scientifique et peut-être en effet n'y a-t-il pas de ligne de partage scientifiquement délimitable, de critère rigoureusement scientifique pour discerner une race d'une autre race. Mais, disait à peu près Pascal, ce qui est indéfinissable ne laisse pas d'être. Ce qui, pour le moment, ou pour toujours, échappe à la mesure scientifique, n'est pas nécessairement un mythe ou une imposture. Il peut se faire qu'aux yeux de la science il n'y ait aucune différence entre un blanc très blanc et un noir très noir. Je sais, moi, qu'il y en a une. Il y en a même plusieurs. Elles ne sont pas toutes, loin de là, à l'avantage du blanc. Le noir a généralement des formes plus harmonieuses, il court généralement plus vite ; et la barbe, et les poils sur la poitrine, constituent pour le blanc des privilèges assez disgracieux. Les talents, et les vertus, se partagent sans doute aussi entre la race blanche et la race noire. Ils se partagent aussi entre un frère et une sœur, et il ne résulte pas de cette égalité possible en mérites humains,

de cette égalité certaine en dignité humaine, que l'union sexuelle entre un frère et une sœur soit souhaitable et qu'elle doive être autorisée par la loi : réciproquement, de ce que le frère et la sœur n'ont pas le droit de s'unir sexuellement, ne résulte pas que pour fortifier ce *tabou* peut-être bienfaisant, il soit indispensable d'humilier la sœur devant le frère, d'en faire une intouchable, de donner au frère droit de vie et de mort sur sa sœur esclave ou réciproquement. J'ai écrit que le métissage risquait de créer des catégories raciales abâtardies. On me dit que ce n'est pas prouvé, que c'est peut-être précisément en vertu d'une discrimination sociale, elle-même issue du mépris racial, qu'un *lumpen prolétariat* racial de métis s'est formé en Amérique du Sud. Peut-être. Rien, en effet, n'est prouvé en ce domaine. Il n'est pas prouvé davantage que les Américains du Nord eussent connu l'extraordinaire destinée qui a été la leur dans ce siècle, s'ils avaient été une race de mulâtres. On me fait remarquer que le mélange des sangs a produit des individus d'élite : qui le nie? L'épilepsie aussi, la syphilis semblent exercer dans de nombreux cas une action excitatrice sur le génie : on n'en cherche pas moins à se prémunir contre l'une et l'autre. On me fait remarquer que nous sommes, nous-mêmes, Français, des sang-mêlés, comme la plupart des Européens. Sans doute. On oublie que les Grecs, les Romains, les Germains, les Normands, les Huns ou les Arabes ne sont entrés sur notre territoire que par milliers d'hommes, ou dizaines de milliers d'hommes, alors que la population autochthone, dès le début des temps historiques, se comptait par millions. On peut me dire encore, en invoquant les exemples tirés de l'élevage, que les races pures ont tôt fait de dégénérer, si on ne les revigore pas par des apports de sang étranger ; c'est vrai, mais il est vrai aussi que les éleveurs limitent ces apports étrangers à ce qui est strictement nécessaire pour entretenir la vitalité des races pures, dont ils cherchent à exalter les caractères propres, et qu'ils n'ont jamais décidé de procéder à un brassage général pour résoudre définitivement la question. En fait, il s'agit de problèmes qui ne sont pas résolus. La science hitlérienne de la race était une fausse science. Mais l'argument qui consiste à flétrir du nom d'hitlérien tout souci de

discrimination raciale est un faux argument. Jusqu'à preuve du contraire, il me semble préférable que les choses restent en état, c'est-à-dire qu'en règle générale, avec des exceptions possibles, les noirs prennent leurs femmes parmi les noires, et les blancs parmi les blanches. D'où il ne s'ensuit en aucun cas qu'un noir doive être pendu lorsqu'il a couché avec une femme blanche, à plus forte raison, quand la femme blanche était peut-être consentante, — à plus forte raison encore, quand il n'y avait peut-être pas dans l'histoire de femme blanche du tout.

Ne pourrait-on, une bonne fois, considérer de tels problèmes honnêtement, sans prétendre tirer de données biologiques incertaines une morale, sans prétendre anéantir devant la morale des réalités biologiques certaines, sans ressentiments, et même sans sentiments? Que le métissage soit bon, ou mauvais, ou sans importance, c'est une question qu'à coup sûr il ne faut pas résoudre avec la volonté de maintenir une race dans son ancienne humiliation, ou avec la volonté de donner à une race la revanche de son ancienne humiliation. Il n'est certainement pas bon que les rapports entre les races soient tels que des noirs tentent d'avoir des femmes blanches pour se fortifier eux-mêmes contre leur sentiment d'infériorité, et que des blancs aient envie de pendre les noirs qu'ils soupçonnent d'avoir eu des femmes blanches pour fortifier en eux-mêmes le sentiment de supériorité. Mais nous sommes sans doute encore assez loin du jour où les rapports entre les races, entre les catégories sociales, entre les sexes, entre les nations, entre les maris et les femmes, entre les parents et les enfants, entre les partis politiques, cesseront d'être considérés par les médiocres, c'est-à-dire au bout du compte par vous, par moi, par tout le monde, comme des occasions de se venger sur autrui de leur propre médiocrité.

★

J'en viens maintenant à l'argument principal que m'opposent ceux qui me reprochent de me mêler, en me mêlant de la mort de Mac Gee, des affaires des autres (De quels autres? Des affaires de ceux qui ont tué Mac Gee? Mais ces

affaires étaient peut-être aussi l'affaire de Mac Gee ; et de l'affaire de Mac Gee, Mac Gee lui-même était sans doute d'accord pour qu'on se mêlât). L'argument dont il s'agit, je l'ai trouvé dans une demi-douzaine de lettres, et comme je ne peux citer une demi-douzaine de lettres, je le résume, fidèlement, on peut m'en croire. Le voici : « Vous essayez de nous attendrir sur le sort d'un vague nègre qui, après tout, était peut-être coupable. Vous criez bien fort parce qu'on a pendu ce nègre. Parlez-nous donc, plutôt, de ce qui se passe en France. En France, c'est-à-dire près de vous. Parlez-nous des innombrables innocents qui, en France, au lendemain de la libération, ont été tués dans les formes légales, ou dans des formes pseudo-légales, ou sans forme du tout ; de ceux qui ont été mis en prison, de ceux qui sont encore en prison. Parlez-nous de ceux qui ont connu en France la captivité, la souffrance et l'agonie parce qu'ils avaient obéi aux ordres d'un gouvernement légal, parce qu'ils avaient eu une autre opinion politique que celle des vainqueurs, ou tout simplement parce qu'ils portaient le même nom qu'un milicien qu'on recherchait, ou parce qu'ils avaient une maison plus belle que leur voisin. Puisque, au lieu de vous occuper des Français innocents, qui ont subi et continuent de subir l'injustice, vous vous occupez d'un vague nègre, qu'on a condamné ailleurs, c'est que vous tentez une manœuvre de diversion, c'est que vous êtes le complice hypocrite des injustices que l'on commet chez nous. »

Car nous en sommes là. Nous en sommes au point où l'on ne peut plus s'étonner, où l'on ne peut plus s'indigner du meurtre d'un innocent en quelque point du monde sans être aussitôt soupçonné de *couvrir* le meurtre d'autres innocents en d'autres points du monde. « Vous nous parlez de Mac Gee? C'est *pour ne pas nous parler* de Brasillach qu'on a fusillé, de Bassompierre qu'on a fusillé, de Maurras qui est en prison... Vous nous parlez des camps de travail forcé soviétiques? C'est pour ne pas nous parler de la répression à Madagascar, des Espagnols déportés en Corse... » A droite et à gauche, l'argument est le même, curieusement le même : « Ne vous occupez pas de ce qui se passe aux États-Unis, » disent les uns. « Ne vous occupez pas de ce qui se passe en

U. R. S. S., » disent les autres : et tous en chœur : « Occupez-vous de ce qui se passe en France. » En fait, ils disent en France, mais ils ne pensent pas « en France ». Car ceux qui m'écrivent au sujet de Bassompierre se moquaient bien qu'il y a huit ou neuf ans, en France, on fusillât des communistes ; et les communistes sont plutôt contents qu'on ait fusillé Bassompierre. Les uns et les autres disent : « Parlez-nous de ce qui se passe en France. » Mais ils pensent : « Parlez-nous des injustices commises à l'égard de notre propre parti, de ceux qu'on a fusillés ou mis en prison de notre propre parti. » Ce qui sous-entend : ce qui arrive aux gens des autres partis ne nous intéresse pas, à supposer que cela ne nous fasse pas plaisir. Souffrir de la souffrance de l'adversaire, se sentir humilié de l'humiliation de l'adversaire, se sentir lésé par l'injustice subie par l'adversaire, ou même, tout simplement, par « celui qui n'est pas de chez nous », il faut croire que c'est un sentiment assez peu répandu. — « On pend cet homme. — C'est un fasciste. — Il est innocent. On le pend, vous dis-je. — Il n'est pas innocent. C'est un fasciste. Bien fait pour lui... On fusille cet homme. — C'est un communiste. — Il n'a rien fait. — Si on ne le fusillait pas, il nous fusillerait. Tout est bien... On tue cet homme. — Quel homme? — Ce nègre. — Ce n'est pas un homme, c'est un nègre. — Il est innocent. — Il n'est pas innocent, il n'est pas coupable. C'est un nègre. — On le tue, vous dis-je. — Peuh ! Cela se passe si loin. »

Il paraît — c'est un de mes correspondants qui me le dit, — que je n'ai jamais protesté contre les crimes de l'épuration. Il paraît que je n'ai jamais protesté contre la mort de Bassompierre. Comme l'on croit aisément ce que l'on a envie de croire ! Précisément, j'ai écrit dans cette même revue un article pour protester contre l'exécution de Bassompierre ; j'en ai écrit un autre pour revendiquer au profit des opposants vaincus de tous les pays et de tous les régimes, et plus précisément au profit de ceux qui en France même étaient frappés en raison de leur attitude politique sous l'occupation, le *droit d'avoir tort;* un autre encore, contre les exécutions de communistes, en Grèce ou ailleurs. Ce n'était pas assez? Sans doute. Il en eût fallu d'autres? Sans doute. Une revue

comme *la Table Ronde* ne paraît qu'une fois par mois, et je n'y écris pas chaque mois, et si important que soit le sujet de la mort des innocents sur la terre, on fatiguerait sans doute les lecteurs assez vite, si on ne leur parlait que de ce sujet-là. Une revue comme *la Table Ronde* ne paraît qu'une fois par mois, et des innocents sont tués tous les jours dans tous les coins du monde, et plus spécialement dans certains coins, et aussi des coupables qui ne méritaient pas la mort, et aussi des coupables qui méritaient la mort et que pourtant on n'avait pas le droit de tuer. Il ne faudrait pas écrire de temps en temps des articles. Il faudrait crier sans perdre souffle, crier sans fin, heure après heure, comme crie le chien, paraît-il, auprès du corps de l'homme assassiné. Car il y a toujours un corps d'homme assassiné près de nous, ou loin de nous, — mais un corps d'homme assassiné est encore près de nous s'il est à l'autre bout du monde : « Hurlez, hurlez, hurlez, » dit le vieux Lear de Shakespeare devant le corps de Cordélia assassinée, de Cordelia innocente. Il ne faudrait jamais se taire.

Oui, il y a eu dans la France délivrée de 1944-1945 des milliers d'assassinats d'innocents, et d'assassinats de coupables ; il y en avait eu des milliers d'autres, dans la France asservie des années précédentes. Ceux-ci n'excusent pas ceux-là ; ceux-là n'excusent pas ceux-ci. Oui, l'épuration de 1944-1945 s'ajoute à la longue série des *terreurs* qui ont ensanglanté et déshonoré l'histoire des hommes plus peut-être que les violences des guerres, et dont la France a sa large part : massacres de Caboche et de Capeluche, Inquisition, jacqueries et répression des jacqueries, Saint-Barthélémy et dragonnades, Terreur de 1793 — la plus grande, la mieux organisée, le modèle des Terreurs de notre temps — Terreur blanche, répression de la Commune. Oui, l'épuration, telle qu'elle a été conduite, a été un scandale, ou plutôt un nœud de scandales : scandale d'une justice politique camouflée sous l'apparence d'une répression de la trahison ; scandale des règlements de comptes privés camouflés sous l'apparence de la justice ; scandale des procès d'opinion ; scandale des juges qui condamnaient les accusés pour fidélité à un régime auquel ils avaient eux-mêmes prêté serment ; scandale des

tortures ; scandale de l'interprétation rétroactive des lois de répression ; scandale d'une loi qui a permis de condamner des hommes parce qu'ils portaient le numéro matricule d'une unité considérée comme collectivement coupable ; scandale de la confusion établie entre ceux qui s'étaient mis au service des Allemands contre le gouvernement de Vichy et ceux qui s'étaient mis au service du gouvernement de Vichy pour lutter contre les Allemands ; scandale de la confusion établie entre ceux qui avaient cru servir leur pays et ceux qui avaient abandonné le service de leur pays pour le service du vainqueur ; scandale des jurés choisis parmi les victimes ou parmi les parents des victimes : une montagne de scandales, une montagne meurtrière de scandales. En cet été de 1951, sept ans après la délivrance du territoire français, on attend encore une amnistie qui ne soit pas une parodie d'amnistie. En cet été de 1951, sept ans après la délivrance du territoire français, un de nos grands écrivains est toujours en prison, condamné pour intelligences avec ennemi alors que tout le monde sait qu'il n'a jamais eu avec cet ennemi le moindre contact, d'aucune sorte, qu'il n'a cessé de considérer et de désigner cet ennemi comme l'adversaire à abattre, et que s'il a pu différer d'opinion, avec les vainqueurs de 1944, sur les chances de l'abattre à bref délai et sur les méthodes à employer pour l'abattre, il n'a jamais cessé de lutter contre lui de toutes ses forces, à sa manière, qui lui paraissait être la bonne. Si Charles Maurras est en prison, on sait bien que ce n'est pas pour avoir été un allié de l'Allemagne, mais pour avoir été, et pour être, un adversaire du régime en France : et ceux qui tiennent pour normal qu'un homme soit en prison, condamné pour trahison, parce qu'il est un adversaire du régime, ne sont pas en très bonne posture pour protester contre la confusion qu'établissent les démocraties populaires, afin de se débarrasser de leurs adversaires, entre l'opposition politique et les intelligences avec l'ennemi.

Non certes, on ne saurait prétendre que nous ayons, nous Français, la conscience nette. Dans les horreurs que les hommes ont accumulées aux dépens les uns des autres, depuis que le monde est monde, nous avons eu notre bonne part, nous l'avons encore aujourd'hui. Mais si la protestation

contre l'injustice doit être réservée aux peuples qui ne sont eux-mêmes coupables d'aucune injustice, d'où viendra la protestation? Voilà un excès de scrupules qui me paraît bien faire l'affaire de l'injustice : que la défense de la justice soit réservée aux purs, et la justice n'aura pas beaucoup de défenseurs. A la parole prononcée par le sauveur de la femme adultère : « Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre, » voici qu'une nouvelle race de Pharisiens semble vouloir substituer la formule : « Que celui qui n'a jamais péché prenne sa défense. » Nous ne sommes pas purs. Personne n'est pur. Mais si souillées que puissent être nos mains, si sanglantes qu'elles puissent être, elles ne seront jamais indignes de se tendre à celui qui se noie, et qui nous demande l'aide de nos mains.

Aucun meurtre ne peut trouver un alibi dans un autre meurtre. Aucun meurtre ne peut trouver dans un autre meurtre une excuse. Non pas même le meurtre froid, le meurtre décidé sans risques par des juges contre un homme qui, à supposer qu'il soit coupable, a assumé du moins le risque de rendre des comptes, — le plus sûrement, le seul intégralement *prémédité* de tous les meurtres. Il faudra bien en finir un jour avec cette comptabilité truquée qui, sur les registres du crime humain, prétend effacer un crime avec un autre crime. Un meurtre commis à la libération n'efface pas un meurtre commis sous l'occupation. Un meurtre commis par les communistes n'efface pas un meurtre commis par les fascistes. Un fleuve de sang répandu par les démocraties populaires n'efface pas la tache de sang que fait le meurtre d'un seul noir aux États-Unis. Personne ne paie pour personne. Un meurtre s'ajoute à un meurtre : il ne s'en retranche pas. Il y a dans la peine de mort en apparence la plus justifiée — non pas celle qui est appliquée à un homme qui est peut-être innocent ; non pas celle qui est appliquée à un homme qui s'est trompé ; non pas celle qui est appliquée à un représentant d'une classe vaincue ou à un opposant politique, mais celle dont on frappe un homme qui est lui-même, sûrement, un assassin — l'héritage de prestige d'une magie funèbre venue du fond des temps. La peine de mort n'est pas de l'ordre de la justice, mais de l'ordre des vieilles fasci-

nations sacrificielles, des vieux rites cruels de purification et de conjuration. Ce qui ne veut pas dire que nous soyons près d'en finir avec elle. Ce qui veut dire qu'il faudra bien en finir avec elle, un jour ou l'autre, et que peut-être les massacres de ce siècle sous des prétextes de justice nous aideront, au bout du compte, à en finir. Car une voie de salut, au moins, reste ouverte aux hommes de ce temps ; elle passe par les camps hitlériens et par les camps russes, elle passe parmi les tombes sans nom des « liquidés » de tous les régimes, des victimes de toutes les répressions, par les villages brûlés en représailles, par les cimetières d'otages, par toute la terre remuée par ces grands fossoyeurs, le fanatisme, la peur, le ressentiment, l'illusion qu'a l'homme qui donne la mort de devenir pour un instant semblable aux dieux ; elle passe près des prisons bulgares et des prisons yougoslaves, près des prisons espagnoles et près des prisons françaises ; elle passe près du corps de Gabriel Péri, près du corps de Brasillach, près du corps de Petkov, près du corps de Mac Gee : elle s'appelle l'écœurement.

THIERRY MAULNIER.

FRAGMENTS

1946. — Quelqu'un lisait ou méditait derrière cette porte. Un autre peignait, écrivait un poème, ou bien dans le jardin aimait ce que j'aimais : une fleur, la bordure des peupliers, le reflet du couchant dans l'eau ; tout ce qui était en moi était présent dans les autres ; ce qu'ils venaient de découvrir, ils me l'apportaient : un iris ou tremblait la rosée, le premier œillet blanc, la cétoine dans la rose. « As-tu vu? » et « Viens voir » étaient les mots de chaque jour... Et me voici gardienne de tant de trésors ; le printemps viendra pour moi seule. Ce que j'aurai envie de dire s'étranglera dans ma gorge ; tout l'amour reviendra mourir à mon cœur et les inquiétudes mortelles qui l'accompagnent ne m'agiteront plus. Je ne sais plus rien de tous ceux que j'aime.

★

Quand on vit avec d'autres êtres, on peut croire que tout est partagé, cela donne une valeur à chaque instant ; lorsqu'on vit seul la fuite des jours est une chose morte qui donne de l'angoisse : que voulons-nous, si ce n'est inscrire dans un autre un peu de ce temps sans mesure qu'est un instant de notre vie.

★

Ce qu'on croyait acquis est vite perdu ; ce qu'on n'espérait pas vient vous enrichir ; autant de raisons pour douter de soi et s'en remettre à l'imprévisible.

★

Les heures, au clocher, sonnent adoucies, feutrées dans la brume ; on aperçoit à peine la péniche qui ronronne sur l'eau ; paysage irréel, et on est soi-même un peu moins vivant.

★

La chatte blanche, attentive à ma vie, me suit ou me garde. Elle partage avec moi quinze années de souvenirs ; elle a succédé à une autre chatte blanche, belle et regrettée. Elle aussi elle voudrait bien être aimée. Comme tous les êtres dédaignés, elle est d'une fidélité absolue.

★

Tant d'échos dont la maison résonne encore... Et ce cœur irresponsable, toujours prêt aux larmes ou à la joie. A force de n'être pas aimé, on finit par avoir honte de soi.

★

Nous pressentons seulement ce qui nous éloigne de la vie, nous avons à peine le sentiment de ce qui nous maintient vivants. Nous ne savons de quoi nous mourrons au juste, fatigue ou chagrin, souvent les deux ; et c'est en dormeurs éveillés que nous allons chaque jour vers la mort.

★

Tout cet amour inemployé, faudra-t-il l'emporter dans la tombe?

★

Pourquoi ce besoin démesuré du cœur? Tout ne se passe-t-il pas comme s'il n'y avait pas d'amour? On se dit : soit, je vivrai sans amours ; mais l'amour est là, tapi au plus profond. Et si tout à coup, il n'y avait plus d'amour, que serait la vie?

★

L'amour — j'entends l'amour pour un être — est toute vie et nous rend sourd à la vie. Nous ne pouvons tout posséder à la fois ; nous sommes une suite d'êtres abandonnant jusqu'à nos souvenirs, et nous récréant différents malgré la même âme. Un amour fidèle est probablement la plus grande part de notre éternité.

★

Il y a une chose qui blesse l'âme presque mortellement, c'est de n'être pas respecté dans la conscience qu'on a de soi. Je ne puis exprimer exactement cela ; je veux dire : être maintenu de force à son plus bas quand on sent en soi des

possibilités, des choses qui n'ont pu s'épanouir, une valeur dans la façon de voir la vie... Mais il faut supporter toutes sortes d'empêchements : empêchement, le manque d'argent qui supprime le vrai choix, empêchement le manque de temps pour accomplir la tâche essentielle que l'être intime réclame. Il faut accepter et se surmonter, et c'est tout de même une victoire.

★

Je ne savais pas qu'un ciel de novembre pût avoir tant de beauté : le soleil, voilé, met pourtant sur le coteau une flamme claire ; des nuages gris mouvants cachent et découvrent un bleu somptueux ; la neige volète, magie silencieuse ; les oiseaux inquiets se posent lourdement de buisson en buisson, et là-bas, les peupliers sont roux comme au printemps. Divine harmonie d'un instant.

★

Ce ne sont pas toujours les meilleurs qui sont généreux mais ceux qu'un léger déséquilibre obligent à un incessant rachat.

★

Chaque être ne cache-t-il pas un désenchanté ; il attendait plus de l'humain ; mais d'où vient qu'il cache ce désenchantement comme un secret. Ce n'est pas Dieu qui est responsable et l'homme le sait.

★

Au milieu de la nuit ce chant nostalgique du coq ; toute la campagne semblait en détresse...

★

Premier Noël de solitude, doux comme un matin de Printemps, et mon cœur, par grâce, est un peu endormi. Je me suis entourée d'objets dédiés à ceux que j'aime ; tout le jour je ferai semblant d'attendre, sachant qu'il ne viendra personne ; mon espoir vivace pourtant ne s'éteindra que le soir, avec des larmes.

★

Mais ces quelques jours de souffrance physique m'ont rendue étrangement indifférente à la mort. Peut-être qu'elle n'emporte qu'un vase vide. Que reste-t-il, à la fin, de cet état fluide, perpétuellement mouvant qu'est notre vie? Tout nous est donné, rien ne nous appartient.

★

Dans le demi-jour, je lève la tête pour regarder le tourbillon croassant des corbeaux et les ramures du grand orme m'apparaissent comme un motif de valenciennes noire incrustée sur un vaporeux crêpe gris ; de toutes petites boules ponctuent le réseau de la dentelle ; rien alentour d'aussi fin. Tout est beau malgré la pluie et je ne sais quoi de triste.

★

Nous jugeons les étrangers sur un fait, une parole, un geste. Pour les nôtres, nous n'avons jamais fini de comprendre, d'admettre, de pardonner, de tout remettre en question : cela nous oblige à une attitude enfin humaine.

★

Pourquoi ne retrouve-t-on pas dans la journée la pure joie des premiers travaux du matin? Au dehors, tandis que je vais jeter les cendres, l'odeur du gel, les étoiles calmes dans le ciel sombre, la terre reposée et accueillante, me pénètrent d'une beauté que mon âme, tout à l'heure rapatriée dans l'humain, ne pourra plus sentir. En un jour, nous éprouvons toutes les saisons de la vie.

★

Ces draps peu rincés d'aujourd'hui ! Je pense aux armoires de mon enfance, aux piles serrées qui gardaient dans leurs plis le chant de la lessive, l'odeur des racines d'iris, le murmure de la rivière qu'ils avaient longtemps troublée, le souffle des prés chargé de tant d'arômes.

★

La chatte sait que les nuits maintenant sont chargées de métamorphoses et d'odeurs ; le soir, elle refuse de rentrer. Guette-t-elle l'éveil des fleurs sur le rameau, ou la musaraigne au cri aigu? Je ne sais ; au matin, comme lassée d'un spectacle trop captivant, elle s'en va dormir sans une confidence.

★

Les jacinthes ont pris la douce clarté des nuages et les nuages ont l'éclat et la couleur des jacinthes.

★

Chaleur du feu dans la chambre endormie par la pluie ; bruit mou sur la vitre des gouttes de pluie, parfum des lilas enclos dans la pluie ; au cerisier, blanches fanfreluches balancées dans la pluie... Seul, le chant de l'oiseau a la même nostalgie printanière qu'un soir lointain ou ma ferveur d'adolescente attendait l'amour ; et l'inintelligible chant me relie à un moi ancien et à l'éternel.

★

Ce matin, à la naissance du jour, le chant d'un oiseau, une rumeur faite de milliers de silences, m'ont rendu l'ivresse de mes réveils d'enfant. Comme mon cœur battait alors à l'approche d'un jour nouveau ! Que de joies m'attendaient : je le ciel, l'odeur vivante des fleurs et de la terre. Quand dis la terre, je parle de celle de chez nous, la terre des sentiers du jardin, bordés de fraisiers, et aussi des fleurs de chez nous, du lilas blanc, au parfum si ténu qu'on le respirait deux fois et dont un brin mourait parfois à ma ceinture ; du rosier mousse au détour de l'allée ; du rosier jaune sous le pommier, aux boutons allongés d'un jaune jamais revu...

Nous ne pouvons tout aimer du monde, mais seulement ce que nos yeux embrassent : si nous aimons tout ce que nous regardons, nous baignons dans l'amour... Il me semble bien que l'amour était la Loi.

★

Dès qu'on aime on projette dans l'autre sa propre image intérieure et on s'attend à en voir le reflet. L'amour vrai commence quand on s'aperçoit qu'on est deux et qu'on préfère l'autre.

★

Sans une certaine épaisseur — qu'on appelle santé — indifférence, égoïsme, nous ne pourrions vivre, tant le spectacle de la vie est déchirant ; mais toutes les défenses ont été prévues.

★

Quelquefois, nous sommes si proches de la vie qu'un souffle parfumé nous enivre ; d'autres fois nous sommes si proches de la mort que nous croyons savoir ce qu'elle est : un détachement subit pour toutes les choses de la terre.

★

L'œuvre est une pensée constante et secrète qui vous habite comme un amour. Ce petit roman commencé me rend ennemi tout ce qui m'en détourne.

★

Ils sont là les œillets blancs de mai ! Quels fins ciseaux ont découpé leurs bords comme une mousse? Et quelle magie ressuscite en leur parfum les émois adolescents du temps ou on confondait la beauté avec l'amour. L'amour n'est pas la beauté puisqu'il est à notre imparfaite image, et c'est notre deuil secret.

★

La connaissance des êtres engendre trop souvent le mépris. — Pas même. — Quelque chose de moins violent et de plus douloureux ; une atteinte répétée aux sources de l'espoir. Mais pourquoi voulons-nous que les autres soient meilleurs? Et pourquoi sommes-nous tristes de leur avoir trop prêté?

★

Comme autrefois, j'ai mis des fleurs dans les coupes, j'ai baissé les volets ; le parfum des roses et des pivoines blanches est enclos dans la pièce ordonnée ; chaque objet prend sa valeur dans l'ombre. Dehors aussi le jardin est ratissé, et tant de paix donne envie de dire : « Venez, je vous attends. » Mais je n'attends personne, et ce que je souhaite ne peut revenir, car jamais le passé, ni les minutes heureuses ne reviennent.

★

La femme de ménage fait les gestes du ménage, mais pas le ménage ; la laveuse fait le geste de laver le linge, mais le linge n'est pas lavé ; seule, la femme qui applique aux choses domestiques sa science, son intelligence et son amour, rend à cette tâche bien faite toute sa noblesse utile. Dans la vie, beaucoup font seulement les gestes.

★

De la terrasse, je regarde le soir aviver les couleurs, endormir les maisons ; une luminosité sombre épouse jusqu'aux berges le miroir calme du fleuve, avec ses peupliers penchés.

Là-bas, au couchant, l'eau reste fardée d'un ardent reflet rose ; au ciel, un fin croissant, une seule étoile, et peu à peu, absente de moi-même, je deviens paysage dans le paysage.

★

Cette touffe de lavande depuis combien de temps est-elle là, en proue, au coin du parterre? Il me semble que je la vois pour la première fois. Pourtant, tous les ans, j'ai cueilli son bouquet ; j'ai dû, comme aujourd'hui, regarder les abeilles secouer ses épis bleus dans leur butinement. Tous les ans, j'ai vu au matin, un bouton serré qu'un seul pétale déclosait, rose épanouie le soir sans qu'on ait pu suivre la métamorphose ; j'ai été étourdie de leur parfum à l'heure chaude de midi, mais jamais peut-être je n'avais senti la miraculeuse splendeur de ces fleurs coutumières, dans ce jardin où je suis seule, habitante du ciel et de la terre.

Ah, sait-on ce qu'on rend à une femme quand on lui retire ses devoirs, ses amours?

Mais la souffrance aussi revient, dans un désir d'échanges profonds, de babils d'enfants, de tout ce qu'on a connu qui nourrissait le cœur...

Il faut donc choisir? Que dis-je choisir? Il ne s'agit pas de choix, mais d'acceptation, et de s'émerveiller devant cet envers qui ne montre plus le dessin mais seulement la richesse de la trame. Un monde fermé ouvre un autre monde.

★

L'orage est passé ; tout est gris et argent ; la Seine est moirée de frissons ; les arbres se reposent, épuisés ; le soleil perce à nouveau malgré la pluie et je vais voir son dernier rayon sur les roses ; la nuit vient, et pourtant on dirait une aube ; quelques éclairs dessinent encore des fleurs de feu dans le ciel muet. La grande scène est finie. Féerie et cauchemar.

★

Le vent est tombé. Le ciel n'est pas « sûr » mais il est merveilleux ; le jour commence à peine ; le soleil éclaire les creux, et il y a des trouées bleues dans les nuages gris ; les abricots cueillis sur l'arbre, tavelés d'un côté, becquetés par les oiseaux, sont à la pointe de leurs aveur. Les rosiers, épuisés, ne donneront plus guère de roses ; la fleur a fait son fruit, la graine est devenue légume. Tout accomplissement est déclin, et si occupée des choses de la terre me voilà dépouillée de mes espérances.

★

Deux coquelicots à la chair satinée, à peine défripés, viennent de naître dans la bordure du sentier ; au centre, on dirait qu'une araignée dodue secoue de mille pattes une poudre d'or dans une coupe de soie rouge, et ce rouge — à la fois clair et ardent — me reporte à des plaines blondes où le soleil était rude ; j'y vois une enfant lointaine qui chemine et rêve sous son ombrelle blanche à tête de chien. Vision de l'enfance heureuse. La solitude accorde aussi cette vacance pure.

★

Quand nous souffrons, ce qui nous soutient ce n'est pas la pensée que d'autres souffrent aussi, mais que le bonheur existe. Nous croyons toujours à l'être pur, bon et fort ; la fidélité, la pureté et l'amour nous ont été donnés.

★

Cette rose, l'une des dernières, au feuillage pâli, un peu plus qu'un bouton, pas encore une rose, je l'ai regardée longtemps ; elle avait les nuances de l'aurore, sa beauté suffirait à la beauté du monde. Je voudrais me souvenir d'elle toujours et qu'elle fût la seule rose sur terre.

★

Nous savons bien que les forces de notre cœur sont illimitées, et pourtant, nous sentons comme une douleur d'aimer trop certains êtres.

★

Ce soir, dans le jardin, saisie par la clarté lunaire, j'ai été prise d'une panique enfantine : « Comme je suis seule, pensais-je ; mais une voix intérieure, aussi prompte, disait : « Comme les autres ! pas plus ; tu es comme les autres une enfant de Dieu. » J'ai connu alors la véritable et profonde solitude de chacun et la région lumineuse où cesse toute solitude.

★

Rilke, s'est, aperçu que les femmes portent tout le poids de l'amour, tout le poids de la vie ; si elles renonçaient, si elles ne savaient plus aimer, l'amour disparaîtrait ; et je crois bien, même, qu'il disparaît...

★

J'écoute le silence : fleuve plein de vie, de mort, éternel. A ce moment du crépuscule, je ne suis pas tout à fait sûre d'exister : je flotte entre deux vies, et il me vient un attachement mélancolique pour cet instant où je ne suis pas moi-même...

J'ai une admiration étonnée pour les êtres positifs ; ils me ramènent à la terre, car je crois toujours possible de me dissoudre dans un rayon de lune.

★

Ce n'est pas si étrange que deux êtres se supportent difficilement dans la vieillesse ; il ne s'agit plus de partage, ni d'espoir, ni des sortilèges de la chair, mais d'une vie ramenée à l'esprit, et à défaut de tendresse, il y faut beaucoup d'esprit.

★

Il y a des moments de grâce où toute la beauté perceptible du monde nous est sensible et nous pénètre ; ils renferment la plénitude de la vie comme la fleur renferme toute la vie de la plante ; mais ces minutes privilégiées et d'ailleurs fugitives — car elles excluent toute autre pensée, et nous sommes sans cesse sollicités — ne sont perçues que du solitaire. Il apprend alors que ce qu'il croyait amplifier en le partageant, il le diminuait ; ce qu'il offrait dans une minute de communion et d'amour était perdu.

★

De quelle égalité s'agit-il? Qui donc voudrait souffrir autant que moi?

★

Pourquoi ce besoin d'écrire que je connais depuis l'enfance? Nécessité de fixer quelque chose d'intime qui ne sera pas dit, ou de fugitif qui ne reviendra pas? Mes cahiers sont remplis de paysages qui ne sont plus pour moi que des papillons morts ! Désir d'arrêter une pensée qu'une autre pensée pousse comme un nuage et qui se défait comme lui? Écrire m'est une joie, je sens en moi un accord dans un don total.

★

Cette empreinte qui était en nous se révèle en présence de la chose identique ; une odeur, le son d'un piano chargé de

résonance aérienne ; c'était un moment de notre vie que l'âme avait gardé à notre insu et qu'elle « reconnaît », nous donnant ainsi notre accent intime, et cette répétition que notre cerveau n'avait pas enregistrée nous émeut comme un souvenir.

★

Ce cresson de terre, semé au printemps, n'avait jamais eu assez de pluie pour lever : le voici avec toutes ses feuilles. Les graines, patientes, attendaient leur destin ; ainsi en nous, attendent des choses...

★

Ce matin trop doux pour un matin de novembre semblait traîner des odeurs de violettes ; puis une bourrasque a dénudé les arbres des couleurs de l'automne et montré les nids vides. Hier, j'ai vu le premier marchand de marrons ; il est vrai qu'il vendait aussi des raisins violets, gros comme des prunes, tout craquants de soleil.

★

Dans les histoires d'autrefois, il y a toujours une femme une mère, levée avant l'aube, occupée à un travail de fée dans la maison endormie ; je pense à elles, tandis que, si matinale, j'accomplis les travaux ingrats perpétuellement recommencés. Et je connais leur secrète récompense. Nous avons la garde, en un corps mortel, d'une flamme qui nous est prêtée ; cette flamme éclaire la plus humble tâche et ressemble à l'amour de Dieu.

★

L'homme vieilli se permet de faire la cour aux jeunes femmes en quête d'appui, et il est agréé ; hors la jeunesse, il a gardé tous ses avantages, avec parfois, en plus, la puissance et la richesse. A la femme vieillie il ne reste que la vertu et les qualités du cœur.

★

Le bûcher est rempli d'une odeur de forêt chaude. Les arbres à la chair tranchée ont encore une sève vivante, et en les jetant dans la bouche béante et enflammée j'ai l'impression vague d'un sacrifice à des Dieux. Quels Dieux ! Comme l'arbre est noble à côté de l'homme, et l'homme l'entraîne avec lui dans son abîme.

★

Ce n'était pas le printemps, mais un hiver tardif et des fleurs de glace ; aujourd'hui le ciel semble une immense pervenche renversée sur un bouquet de perce-neige. La lumière intense comme celle des sommets éblouit et le froid ramène dans une lutte heureuse quelque chose de l'enfance.

★

L'ombre d'une pensée inamicale, un geste, une nuance dans le ton d'une phrase chez un autre, et toute la confiance et la joie qui avaient affleuré, prêtes à se communiquer, s'en retournent avec tristesse au fond de l'être ; car nous sommes ainsi faits : de nuances infinitésimales, avec de petites balances très sûres.

★

Des centaines de mouettes aux piaillements de chatons ont quitté le fleuve pour les terres labourées ; je les vois d'ici, groupées autour du même point, et ce fleurissement soudain ressemble à un champ d'anémones.

★

C'est notre manque d'aptitude au mal qui empêche le mal que nous font les autres d'arriver jusqu'à nous.

★

Dès cinq heures du matin la pie donne de grands coups de bec dans les vitres, allant de l'une à l'autre. Que veut-elle? Je m'irrite de ne pas le deviner. Est-ce son image qu'elle becquète? J'ai laissé ouverte la porte du salon dans l'espoir qu'elle viendrait chercher ce qu'elle convoite, depuis elle n'est pas revenue. Malgré mon guet, je n'ai jamais pu la surprendre dans la petite maison hérissée qu'elle a construite en haut du sapin.

★

Ce matin, au pied du noisetier rouge, j'ai trouvé la première violette. Me voici devant un nouveau printemps, chargée d'expérience et de peine, et que sais-je de la vie? Que sais-je de l'histoire du cœur : je ne connais que la mienne ; elle a dépendu d'autres êtres, elle aurait pu être différente.

Le don est inutile ; vouloir se perdre dans un autre être est une erreur dont il faut revenir en une douloureuse purification, un retour à l'universel et à soi ; on y trouve une fraîcheur, et la faculté de goûter le présent. C'est comme si, lentement, on se préparait à une nouvelle vie : celle qu'aura notre poussière dans l'espace.

★

Les vergers, dans leur pureté fleurie, sans l'ombre de feuillage, guirlandes ivoirines, bouquets de neige, vol rose posé sur le gris des branches, immobiles sous le ciel glacé, retiennent leur haleine ; ils attendent la caresse du soleil, le mariage de l'Avril, cette fête qui nous est aussi promise ; et nous sommes là, à contempler ces choses comme si nous étions éternels, tandis qu'une autre éternité qui nous sait éphémères, nous enferme dans son silence.

★

Le narcisse blanc, cette fleur du désir qui naît au printemps, avec l'amour, apparaît entre ses pointes vertes « de son cœur d'or s'échappe un parfum qui remplit l'air de volupté » et trouble l'innocent jardin. Voici la blancheur des acacias, des seringas, la mousse crémeuse du sureau ; dernières joies du regard, derniers parfums, avant que domine le vert des feuillages tandis que les vergers deviennent substance.

★

Celui qui a été au fond de lui-même sait qu'il n'a rien à attendre de personne. Il est au delà des êtres, dans une région où la rigueur d'exister connaît une joie détachée de la terre.

★

Avoir été trompé en pleine confiance donne une blessure mentale, un pli, une sensibilité dont on portera toujours la marque.

★

L'églantier qui tout l'hiver m'a agriffée au détour du sentier jette sa floraison au-dessus de la clématite. Ce qui fait la beauté de l'églantine, c'est d'abord son bouton ; rien d'aussi frais que ces légers pétales d'un rose prometteur refermés sur leur teinte évanescente ; mais son charme, c'est cette étoile qu'elle accroche aux buissons, c'est ce parfum subtil

de sauvageonne exquise qu'elle offre aux passants, et qui, jalonnant une route, restent seuls dans le souvenir.

★

L'esprit mélange les saisons, les violettes de mars, les roses de juin. Combien j'ai cueilli de ces violettes sombres qu'on ne trouvait que dans les douves d'un château, je ne saurais le dire tant les parfums de mon enfance sont confondus ; mais je me souviens de cette adolescente, brûlée soudain de passion devant une rose rouge veloutée de noir, chaude de parfum et de soleil, et qui, à cet instant rempli d'une magie révélatrice, devint une amante bien avant que de connaître l'amour.

★

Il faut cueillir les petits pois chaque matin sous peine de les avoir ou trop secs ou trop verts ; la perfection est un moment fugitif.

★

Comment dire la beauté d'un matin de juin? Qu'aucun être, mon Dieu, n'en vienne ternir la lumière ; que soient pour moi seule le parfum des tilleuls, le bruit des abeilles et les fleurs d'aujourd'hui ; et préservées ces heures cristallines, pareilles avec leur rumeur et leur joie à des jours d'enfance.

★

Les pavots faits de tendre soie, vivant au plus deux jours se ferment le soir dentelure contre dentelure, aussi farouchement qu'une huître.

★

Ce ne sont pas ceux qui méritent le plus d'amour qui sont le plus aimés ; mais ceux que le destin a placés près d'un cœur aimant.

★

Comme on voudrait trouver au moins son pareil ! On serait plus tranquille ; mais on aurait trop d'assurance.

★

A la tombée du jour, quand une lampe semble allumée sur les choses, il leur vient un éclat, un dessin plus net, une magie qui révèle des beautés particulières, et c'est ce moment fugitif qui met l'accent sur la journée.

★

Ce désir d'un être qui vous approuve et vous aime est un besoin profond de l'humain, et pourtant, l'être trop proche éteint toute lumière.

★

Chaque matin, la terre se fait plus grave, la fraîcheur plus rude ; tant de choses ont disparu déjà. Voici la fleur des citrouilles, je découvre sa beauté capitonnée d'un jaune ardent au parfum de magnolia ; un oiseau fait entendre un discours véhément, puis se tait, à l'écoute, et j'écoute aussi : la réponse vient, lointaine, rassurante. Enivrant bonheur de respirer, de se confondre avec les choses de la nature, à cette heure pure ou les autres dorment encore.

★

Solitude du soir : la lune met des morceaux de lumière sur la commode, et au dehors dessine dans le jardin des sentiers blonds. Au ciel des étoiles et sur la terre les lampes allumées. Ce n'est pas encore le désert froid de la lune régnant sur la terre endormie : solitude de la nuit.

★

Oui,... On rêve d'une union où chacun serait enrichi de l'autre ; puis on cesse de crier « au secours » ; on se fige distant et seul, pendant que quelque chose d'irremplaçable se meurt.

★

Le remède à nos douleurs profondes n'est sûrement pas le voyage, qui, au juste, distrait des peines superficielles, mais la routine, ce chemin étroit qu'est le nôtre ; ce petit univers imprégné de nos pensées, ces choses quotidiennes qui savent notre chagrin et dont la vue ne nous blesse plus. Pour avoir rompu cette routine après un choc et une inquiétude mortelle, j'ai failli perdre l'équilibre.

★

Je retire les ombelles fanées du géranium rouge, et sous ma main, il exhale un étrange parfum, vivant et doux, comme s'il répondait à ma caresse. La fleur qu'on a plantée est plus surprenante qu'une autre, parce qu'elle est plus regardée ;

rien d'elle ne nous échappe, ni le moment de son plus bel éclat, ni celui de son déclin — et ainsi de tout ce qui est aimé. Je pense à l'humble joie des vieilles femmes penchées sur des fenêtres fleuries..

★

La brume ce matin est dense, et son odeur piquante est bien celle d'une fin de septembre ; les volubilis, frileux et sensibles comme la chatte, n'ont pas déroulé leur cornet ; les dernières fleurs sont menacées, mais le soleil qui tue et ressuscite, qui colore et parfume, va percer ; et elles vivront encore un jour, une heure... C'est l'automne, et elles n'ont pas d'hiver.

★

Par un curieux effet de gel, les feuilles des bambous sont serties de blanc en un trait uniforme et appliqué ; les fils de givre tendus d'un arbre à l'autre font un arc-en-ciel ; les feuilles du tilleul tombent lentement, émouvantes dans ce dernier moment de vie entre l'arbre et la terre. Les fleurs sont inertes comme un cœur arrêté. Les moineaux et les merles, que la même misère rassemble, s'affairent autour du tas de feuilles rousses ; la nature s'adapte à son rythme, et l'humain aussi se modifie. C'est l'époque des feux, des rideaux tirés, des longues nuits ; plus proche de soi, il faudrait plus de force et plus de bonheur ; arrêter la sève, durcir son bois, mais humaine si faible et sans cesse déchirée, je ne peux pas durcir mon bois...

★

L'amour a toutes les ruses : il sait qu'il n'a le droit d' « être » qu'à partir d'une certaine perfection morale, aussi, le temps qu'il faut, il feint cette beauté.

★

Seul, l'amour découvre le chemin de la perfection. Imparfaits, nous sommes étonnés et ravis d'être aimés ; mais il donne aussi la permission d'avoir des défauts, malgré le respect soudain qu'il entraîne pour un être devenu unique : c'est qu'il a élargi l'humain ; il le rend prêt à tout exiger et à tout supporter. A celui qui n'est pas aimé, il ne reste que le dépassement.

★

Il est naïf d'écrire pour être lu, de cette naïveté de l'enfant qui offre son bouquet parce qu'il a eu de la joie à cueillir les

fleurs ; mais il est touchant ce sentiment immodeste et généreux de l'artiste, qui, en livrant son œuvre, offre une partie vulnérable de lui-même.

★

Une seule feuille rousse, tenace, sur la branche désenchantée, bouge parfois, comme prise d'un tremblement ; un oiseau roux sort d'on ne sait où et disparaît dans le silence ; parfois une voix résonne quelque part dans la brume glacée ; et le monde paraît lui-même le fantôme d'un monde.

★

Plus nous voyons de choses changer autour de nous, plus nous sentons notre permanence, qui est elle-même une illusion. On vient d'abattre la rangée de peupliers que je regardais depuis vingt ans ; leur sveltesse au printemps, faisait une vapeur rousse ; puis de jeunes feuilles d'or montraient dans la lumière un pâle envers d'argent ; une frange épaisse et verte au souffle vivant que j'écoutais la nuit, bordait longtemps le fleuve ; les premiers, ils annonçaient l'automne, et c'était l'hiver quand leurs branchages, à travers le ciel, ne portaient plus que des boules de gui. Souvent aussi, je les regardais sans les voir, mais ils s'inscrivaient dans mes songes. Ils emportent beaucoup de moi.

CAMILLE BELGUISE.

MÉMOIRES D'HADRIEN

(Fin) (1).

TELLUS STABILITATA

Ma vie était rentrée dans l'ordre, mais non pas l'Empire. Le monde dont j'avais hérité ressemblait à un homme dans la force de l'âge, robuste encore, bien que montrant déjà, aux yeux d'un médecin, des signes imperceptibles d'usure, mais qui venait de passer par les convulsions d'une maladie grave. Les négociations reprirent, ouvertement désormais ; je fis répandre partout que Trajan lui-même m'en avait chargé avant de mourir. Je raturai d'un trait les conquêtes dangereuses : non seulement la Mésopotamie, où nous n'aurions pas pu nous maintenir, mais l'Arménie trop excentrique et trop lointaine, que je ne gardai qu'au rang d'état vassal. Deux ou trois difficultés, qui eussent fait traîner des années une conférence de paix si les principaux intéressés avaient eu avantage à la tirer en longueur, furent aplanies par l'entregent du marchand Opramoas, qui avait l'oreille des Satrapes. Je tâchai de faire passer dans les pourparlers cette ardeur que d'autres réservent pour le champ de bataille ; je forçai la paix. Mon partenaire la désirait d'ailleurs au moins autant que moi-même : les Parthes ne songeaient qu'à rouvrir leurs routes de commerce entre l'Inde et nous. Peu de mois après la grande crise, j'eus la joie de voir se reformer au bord de l'Oronte la file des caravanes ; les oasis se repeuplaient de marchands commentant les nouvelles à la lueur de feux de cuisine, rechargeant chaque matin avec leurs denrées, pour le transport en pays inconnu, un certain nombre de pensées, de mots, de coutumes bien à nous, qui peu à peu s'empareraient du monde plus sûrement que les légions en marche. La circulation de l'or, le passage des idées, aussi subtil que celui de l'air vital dans les artères, recommençaient au dedans du grand corps du monde ; le pouls de la terre se remettait à battre.

La fièvre de la rébellion tombait à son tour. Elle avait été si violente, en Égypte, qu'on avait dû lever en toute hâte des milices paysannes en attendant nos troupes de renfort. Je chargeai immé-

1 Voir *La Table Ronde* n^os 43 et 44.

diatement mon camarade Marcius Turbo d'y rétablir l'ordre, ce qu'il fit avec une fermeté sage. Mais l'ordre dans les rues ne me suffisait qu'à peine ; je voulais, s'il se pouvait, le restaurer dans les esprits, ou plutôt l'y faire régner pour la première fois. Un séjour d'une semaine à Péluse s'employa tout entier à tenir la balance égale entre les Grecs et les Juifs, incompatibles éternels. Je ne vis rien de ce que j'aurais voulu voir : ni les rives du Nil, ni le Musée d'Alexandrie, ni les statues des temples ; à peine trouvai-je moyen de consacrer une nuit aux agréables débauches de Canope. Six jours se passèrent dans la cuve bouillante du tribunal mixte, protégée contre la chaleur du dehors par de longs rideaux de lattes qui claquaient au vent. D'énormes moustiques, la nuit, grésillaient autour des lampes. J'essayai de démontrer aux Grecs qu'ils n'étaient pas toujours les plus sages, aux Juifs qu'ils n'étaient nullement les plus purs. Les chansons satiriques dont ces Hellènes de basse espèce harcelaient leurs adversaires n'étaient guère moins bêtes que les grotesques imprécations du ghetto. Ces races qui vivaient porte à porte depuis des siècles n'avaient jamais eu la curiosité de se connaître, ni la décence de s'accepter. Les plaideurs épuisés qui cédaient la place, tard dans la nuit, me retrouvaient sur mon banc à l'aube, encore occupé à trier le tas d'ordures des faux témoignages ; les cadavres poignardés qu'on m'offrait comme pièces à conviction étaient souvent ceux de malades morts dans leur lit et volés aux embaumeurs. Mais chaque heure d'accalmie était une victoire, précaire comme elles le sont toutes ; chaque dispute arbitrée un précédent, un gage pour l'avenir. Il m'importait assez peu que l'accord obtenu fût extérieur, imposé du dehors, probablement temporaire : je savais que le bien comme le mal est affaire de routine, que le temporaire se prolonge, que l'extérieur s'infiltre au dedans, et que le masque, à la longue, devient visage. Puisque la haine, la sottise, le délire ont des effets durables, je ne voyais pas pourquoi la lucidité, la justice, la bienveillance n'auraient pas les leurs. L'ordre aux frontières n'était rien si je ne persuadais pas ce fripier juif et ce charcutier grec de vivre tranquillement côte à côte.

La paix était mon but, mais point du tout mon idole ; le mot même d'idéal me déplairait comme trop éloigné du réel. J'avais songé à pousser jusqu'au bout mon refus des conquêtes en abandonnant la Dacie, et je l'eusse fait si j'avais pu sans folie rompre de front avec la politique de mon prédécesseur ; mais mieux valait utiliser le plus sagement possible ces gains antérieurs à mon règne et déjà enregistrés par l'histoire. L'admirable Julius Bassus, premier gouverneur de cette province nouvellement organisée, était mort à la peine, comme j'avais failli moi-même succomber durant mon année aux frontières sarmates, tué par cette tâche sans gloire qui consiste à pacifier sans fin un pays cru soumis. Je lui fis faire à Rome des funérailles triomphales, réservées d'ordinaire aux seuls empereurs : cet hommage à un bon serviteur obscurément sacrifié fut ma dernière et discrète protestation contre la politique de conquêtes : je n'avais plus à la dénoncer tout haut depuis que j'étais maître d'y couper court. Par contre,

une répression militaire s'imposait en Maurétanie, où les agents de Lusius Quiétus fomentaient des troubles ; elle ne nécessitait pas immédiatement ma présence. Il en allait de même en Bretagne, où les Calédoniens avaient profité des retraits de troupes occasionnés par la guerre d'Asie pour décimer les garnisons insuffisantes laissées aux frontières. Julius Sévérus s'y chargea du plus pressé, en attendant que la mise en ordre des affaires romaines me permît d'entreprendre ce lointain voyage. Mais j'avais à cœur de terminer moi-même la guerre sarmate restée en suspens, d'y jeter cette fois le nombre de troupes nécessaire pour en finir avec les déprédations des barbares. Car je refusais, ici comme partout, de m'assujettir à un système. J'acceptais la guerre comme un moyen vers la paix si les négociations n'y pouvaient suffire, à la façon du médecin se décidant pour le cautère après avoir essayé des simples. Tout est si compliqué dans les affaires humaines que mon règne pacifique aurait, lui aussi, ses périodes de guerre, comme la vie d'un grand capitaine a, bon gré mal gré, ses interludes de paix.

Avant de remonter vers le Nord pour le règlement final du conflit sarmate, je revis Quiétus. Le boucher de Cyrène restait redoutable. Mon premier geste avait été de dissoudre ses colonnes d'éclaireurs numides ; il lui restait sa place au Sénat, son poste dans l'armée régulière, et cet immense fief des sables occidentaux dont il pouvait se faire à son gré un tremplin ou un asile. Il m'invita à une chasse en Mysie, en pleine forêt, et machina savamment un accident dans lequel, avec un peu moins de chance ou d'agilité physique, j'eusse à coup sûr laissé ma vie. Mieux valait paraître ne rien soupçonner, patienter, attendre. Peu de temps plus tard, en Moésie inférieure, à l'époque où la capitulation des princes sarmates me permettait d'envisager mon retour en Italie pour une date assez prochaine, un échange de dépêches chiffrées avec mon ancien tuteur m'apprit que Quiétus, rentré précipitamment à Rome, venait de s'y aboucher avec Palma. Nos ennemis fortifiaient leurs positions, reformaient leurs troupes. Aucune sécurité n'était possible tant que nous aurions contre nous ces deux hommes. J'écrivis à Attianus d'agir vite. Ce vieillard frappa comme la foudre. Il outrepassa mes ordres, et me débarrassa d'un seul coup de tout ce qui me restait d'ennemis déclarés. Le même jour, à peu d'heures de distance, Celsus fut exécuté à Baies, Palma dans sa villa de Terracine, Nigrinus à Faventia sur le seuil de sa maison de plaisance. Quiétus périt en voyage, au sortir d'un conciliabule avec ses complices, sur le marchepied de la voiture qui le ramenait en ville. Une vague de terreur déferla sur Rome. Servianus, mon antique beau-frère, qui s'était en apparence résigné à ma fortune, mais qui escomptait avidemment mes faux pas futurs, dut en ressentir un mouvement de joie qui fut sans doute de toute sa vie ce qu'il éprouva de mieux comme volupté. Tous les bruits sinistres qui couraient sur moi retrouvèrent créance.

Je reçus ces nouvelles sur le pont du navire qui me ramenait en Italie. Elles m'atterrèrent. On est toujours bien aise d'être soulagé de ses adversaires, mais mon tuteur avait montré pour les conséquences lointaines de son acte une indifférence de vieil-

lard : il avait oublié que j'aurais à vivre avec les suites de ces meurtres pendant plus de vingt ans. Je pensais aux proscriptions d'Octave, qui avaient éclaboussé pour toujours la mémoire d'Auguste, aux premiers crimes de Néron qu'avaient suivi d'autres crimes. Je me rappelais des dernières années de Domitien, de cet homme médiocre, pas pire qu'un autre, que la peur infligée et subie avait peu à peu privé de forme humaine, mort en plein palais comme une bête traquée dans les bois. Ma vie publique m'échappait déjà : la première ligne de l'inscription portait, profondément entaillée, quelques mots que je n'effacerais plus. Le Sénat, ce grand corps si faible, mais qui devenait puissant dès qu'il était persécuté, n'oublierait jamais que quatre hommes sortis de ses rangs avaient été exécutés sommairement par mon ordre; trois intrigants et une brute féroce feraient ainsi figure de martyrs. J'avisai immédiatement Attianus d'avoir à me rejoindre à Brindisium pour me répondre de ses actes.

Il m'attendait à deux pas du port, dans une des chambres de l'auberge tournée vers l'Orient où jadis mourut Virgile. Il vint en boitillant me recevoir sur le seuil ; il souffrait d'une crise de goutte. Sitôt seul avec lui, j'éclatais en reproches : un règne que je voulais modéré, exemplaire, commençait par quatre exécutions, dont l'une seulement était indispensable, et qu'on avait dangereusement négligé d'entourer de formes légales. Cet abus de force me serait d'autant plus reproché que je m'appliquerai par la suite à être clément, scrupuleux, ou juste ; on s'en servirait pour prouver que mes soi-disant vertus n'étaient qu'une série de masques, pour me fabriquer une banale légende de tyran qui me suivrait peut-être jusqu'à la fin de l'Histoire. J'avouai ma peur : je ne me sentais pas plus exempt de cruauté que d'aucune tare humaine : j'accueillais le lieu commun qui veut que le crime appelle le crime, l'image de l'animal qui a une fois goûté au sang. Un vieil ami dont la loyauté m'avait paru sûre s'émancipait déjà, profitant de faiblesses qu'il avait cru remarquer en moi ; il s'était arrangé, sous couleur de me servir, pour régler un compte personnel avec Nigrinus et Palma. Il compromettait mon œuvre de pacification ; il me préparait le plus noir des retours à Rome.

Le vieil homme demanda la permission de s'asseoir, plaça sur un tabouret sa jambe enveloppée de bandelettes. Tout en parlant, je remontais une couverture sur ce pied malade. Il me laissait aller, avec le sourire d'un grammairien qui écoute son élève se tirer assez bien d'une récitation difficile. Quand j'eus fini, il me demanda posément ce que j'avais compté faire des ennemis du régime. On saurait, s'il le fallait, prouver que ces quatre hommes avaient comploté ma mort ; ils avaient en tout cas eu intérêt à le faire. Tout passage d'un règne à un autre entraîne ses opérations de nettoyage ; il s'était chargé de celle-ci pour me laisser les mains propres. Si l'opinion publique réclamait une victime, rien n'était plus simple que de lui enlever son poste de préfet du prétoire. Il avait prévu cette mesure ; il m'avisait de la prendre. Et s'il fallait davantage pour concilier le Sénat, il m'approuverait d'aller jusqu'à la relégation ou l'exil.

Attianus avait été le tuteur auquel on soutire de l'argent, le conseiller des jours difficiles, l'agent fidèle, mais c'était la première fois que je regardais avec attention ce visage aux bajoues soigneusement rasées, ces mains déformées tranquillement rejointes sur le pommeau d'une canne d'ébène. Je connaissais assez bien les divers éléments de son existence d'homme prospère : sa femme, qui lui était chère, et dont la santé exigeait des soins, ses filles mariées, et leurs enfants, pour lesquels il avait des ambitions, à la fois modestes et tenaces, comme l'avaient été les siennes propres ; son amour des plats fins ; son goût décidé pour les camées grecs et les jeunes danseuses. Il m'avait donné la préséance sur toutes ces choses : depuis trente ans, son premier souci avait été de me protéger, puis de me servir. A moi, qui ne m'étais encore préféré que des idées, des projets, ou tout au plus une image future de moi-même, ce banal dévouement d'homme à homme semblait prodigieux, insondable. Personne n'en est digne, et je continue à ne pas me l'expliquer. Je suivis son conseil : il perdit son poste. Son mince sourire me montra qu'il s'attendait à être pris au mot. Il savait bien qu'aucune sollicitude intempestive envers un vieil ami ne m'empêcherait jamais d'adopter le parti le plus sage ; ce fin politique ne m'aurait pas voulu autrement. Il ne faudrait pas s'exagérer l'étendue de sa disgrâce : après quelques mois d'éclipse, je réussis à le faire entrer au Sénat. C'était le plus grand honneur que je pusse accorder à cet homme d'ordre équestre. Il eut une vieillesse facile de bourgeois romain, nanti de l'influence que lui valait sa connaissance parfaite des familles et des affaires ; j'ai souvent été son hôte dans sa villa des monts d'Albe. N'importe : j'avais comme Alexandre à la veille d'une bataille, sacrifié à la Peur avant mon entrée à Rome : il m'arrive de compter Attianus parmi mes victimes humaines.

Attianus avait vu juste : l'or vierge du respect serait trop mou sans un certain alliage de crainte. Il en fut de l'assassinat des quatre consulaires comme de l'histoire du testament forgé : les esprits honnêtes, les cœurs vertueux se refusèrent à me croire impliqué ; les cyniques supposaient le pire, mais m'en admiraient davantage. Rome se calma, dès qu'on sut que mes rancunes s'arrêtaient court ; la joie qu'avait chacun de se sentir rassuré fit promptement oublier les morts. On s'émerveillait de ma douceur, parce qu'on la jugeait délibérée, volontaire, préférée chaque matin à une violence qui ne m'eût pas été moins facile ; on louait ma simplicité, parce qu'on croyait y voir un calcul. Trajan avait eu la plupart des vertus modestes ; les miennes surprenaient davantage ; un peu plus, et on y aurait soupçonné un raffinement de vice. J'étais le même homme qu'autrefois, mais ce qu'on avait méprisé passait pour sublime : une extrême politesse, où les esprits grossiers avaient vu une forme de faiblesse, peut-être de lâcheté, parut la gaine lisse et lustrée de la force. On porta aux nues ma patience envers les sollicitateurs, mes fréquentes visites aux malades des hôpitaux militaires, ma familiarité amicale avec les vétérans rentrés au foyer. Tout cela ne différait pas de la manière

dont j'avais toute ma vie traité mes serviteurs et les colons de mes fermes. Chacun de nous a plus de vertus qu'on ne le croit, mais le succès seul les met en lumière, peut-être parce qu'on s'attend alors à nous voir cesser de les exercer. Les êtres humains avouent leurs pires faiblesses quand ils s'étonnent qu'un maître du monde ne soit pas sottement indolent, présomptueux, ou cruel.

J'avais refusé tous les titres. Au premier mois de mon règne, le Sénat m'avait paré à mon insu de cette longue série d'appelations honorifiques qu'on drape comme un châle à franges autour du cou de certains empereurs. Dacique, Parthique, Germanique : Trajan avait aimé ces beaux bruits de musiques guerrières, pareils aux cymbales et aux tambours des régiments parthes ; ils avaient suscité en lui des échos, des réponses ; ils ne faisaient que m'irriter ou m'étourdir. Je fis enlever tout cela ; je repoussai aussi, provisoirement, l'admirable titre de Père de la Patrie, qu'Auguste n'accepta que sur le tard, et dont je ne m'estimais pas encore digne. Il en alla de même du triomphe ; il eût été ridicule d'y consentir pour une guerre à laquelle mon seul mérite était d'avoir mis fin. Ceux qui virent de la modestie dans ces refus se trompèrent autant que ceux qui m'en reprochaient l'orgueil. Mon calcul portait moins sur l'effet produit chez autrui que sur les avantages pour moi-même. Je voulais que mon prestige fût personnel, collé à la peau, immédiatement mesurable en termes d'agilité mentale, de force, ou d'actes accomplis. Les titres, s'ils venaient, viendraient plus tard, d'autres titres, témoignages de victoires plus secrètes auxquelles je n'osais encore prétendre. J'avais pour le moment assez affaire de devenir, ou d'être, le plus possible Hadrien.

On m'accuse d'aimer peu Rome. Elle était belle pourtant, pendant ces deux années où l'État et moi nous essayâmes l'un l'autre, la ville aux rues étroites, aux Forums encombrés, aux briques couleur de vieille chair. Rome revue, après l'Orient et la Grèce se revêtait d'une espèce d'étrangeté qu'un Romain, né et nourri perpétuellement dans la ville, ne lui connaîtrait pas. Je me réhabituais à ses hivers humides et couverts de suie, à ses étés africains tempérés par la fraîcheur des cascades de Tibur et des lacs d'Albe, à son peuple presque rustique, provincialement attaché aux sept collines, mais chez qui l'ambition, l'appât du gain, les hasards de la conquête et de la servitude déversent peu à peu toutes les races du monde, le noir tatoué, le Germain velu, le Grec mince et l'Oriental épais. Je me débarrassais de certaines délicatesses ; je fréquentais les bains publics aux heures populaires ; j'appris à supporter les jeux, où je n'avais vu jusque-là que gaspillage féroce. Mon opinion n'avait pas changé : je détestais ces massacres où la bête n'a pas une chance ; je percevais pourtant peu à peu leur valeur rituelle, leurs effets de purification tragique sur la foule inculte ; je voulais que la splendeur des fêtes égalât celles de Trajan, avec plus d'art toutefois, et plus d'ordre. Je m'obligeais à goûter l'exacte escrime des gladiateurs, à condition cependant que nul ne fût forcé d'exercer ce métier malgré lui. J'apprenais, du haut de la tribune du Cirque, à parlementer avec la foule par la voix des hérauts, à ne lui imposer silence qu'avec une déférence

qu'elle me rendait au centuple, à ne jamais rien lui accorder que ce qu'elle avait raisonnablement le droit d'attendre, à ne rien refuser sans expliquer mon refus. Je n'emportais pas comme toi mes livres dans la loge impériale : c'est insulter les autres que de paraître dédaigner leurs joies. Si le spectacle m'écœurait, l'effort de le supporter m'était un exercice plus valable que la lecture d'Épictète.

La morale est une convention privée; la décence est affaire publique; toute licence trop visible m'a toujours fait l'effet d'un étalage de mauvais aloi. J'interdis les bains mixtes, cause de rixes presque continuelles; je fis fondre et rentrer dans les caisses de l'État le colossal service de vaisselle plate qui avait servi à la goinfrerie de Vitellius. Nos premiers Césars se sont acquis une détestable réputation de coureurs d'héritages : je me fis une règle de n'accepter pour l'État ni moi-même aucun legs sur lequel des héritiers directs pourraient se croire des droits. Je tâchai de diminuer l'exorbitante quantité d'esclaves de la maison impériale, et surtout l'audace de ceux-ci, par laquelle ils s'égalent aux meilleurs citoyens, et parfois les terrorisent : un jour, un de mes gens adressa avec impertinence la parole à un sénateur; je fis souffleter cet homme. Ma haine du désordre alla jusqu'à faire fustiger en plein Cirque des dissipateurs perdus de dettes. Pour ne pas tout confondre, j'insistais, en ville, sur le port public de la toge ou du laticlave, vêtements incommodes, comme tout ce qui est honorifique, auxquels je ne m'astreins moi-même qu'à Rome. Je me levai pour recevoir mes amis; je me tenais debout durant mes audiences, par réaction contre le sans-gêne de l'attitude assise ou couchée. Je fis réduire le nombre insolent d'attelages qui encombrent nos rues, luxe de vitesse qui se détruit de lui-même, car un piéton reprend l'avantage sur cent voitures collées les unes aux autres le long des détours de la Voie Sacrée. Pour mes visites, je pris l'habitude de me faire porter en litière jusqu'à l'intérieur des maisons privées, épargnant ainsi à mon hôte la corvée de m'attendre ou de me reconduire au dehors sous le soleil ou le vent hargneux de Rome.

Je retrouvai les miens : j'ai toujours eu quelque tendresse pour ma sœur Pauline, et Servianus lui-même semblait moins odieux qu'autrefois. Ma belle-mère Matidie avait rapporté d'Orient les premiers symptômes d'une maladie mortelle : je m'ingéniai à la distraire de ses souffrances à l'aide de fêtes frugales, à enivrer innocemment d'un doigt de vin cette matrone aux naïvetés de jeune fille. L'absence de ma femme, qui s'était réfugiée à la campagne dans un de ses accès d'humeur n'enlevait rien à ces plaisirs de famille. De tous les êtres, c'est probablement celui auquel j'ai le moins réussi à plaire : il est vrai que je m'y suis fort peu essayé. Je fréquentais la petite maison où l'impératrice veuve s'adonnait aux délices sérieuses de la méditation et des livres. Je retrouvai le beau silence de Plotine. Elle s'effaçait avec douceur; ce jardin, ces pièces claires devenaient chaque jour davantage l'enclos d'une Muse, le temple d'une impératrice déjà divine. Son amitié pourtant restait exigeante, mais elle n'avait en somme que des exigences sages.

Je revis mes amis ; je connus le plaisir exquis de reprendre contact après de longues absences, de rejuger, et d'être rejugé. Le camarade des plaisirs et des travaux littéraires d'autrefois, Victor Voconius, était mort ; je me chargeai de fabriquer son oraison funèbre ; on sourit de me voir mentionner parmi les vertus du défunt une chasteté que réfutaient ses propres poèmes, et la présence aux funérailles de Thestylis aux boucles de miel, que Victor appelait jadis son beau tourment. Mon hypocrisie était moins grossière qu'il ne semble : tout plaisir pris avec goût me paraissait chaste. J'aménageai Rome comme une maison que le maître entend pouvoir quitter sans qu'elle ait à souffrir de son absence : des amitiés nouvelles se firent jour ; des adversaires ralliés soupèrent au Palatin avec les amis des temps difficiles. Nératius Priscus ébauchait à ma table ses plans de législation ; l'architecte Apollodore nous expliquait ses épures ; Céionius Commodus, patricien richissime, sorti d'une vieille famille étrusque de sang presque royal, bon connaisseur en vins et en hommes, combinait avec moi ma prochaine manœuvre au Sénat.

Son fils, Lucius Céionius, alors âgé de dix-huit ans à peine, égayait ces fêtes, que je voulais austères, de sa grâce rieuse de jeune prince. Il avait déjà certaines manies absurdes et délicieuses : la passion de confectionner à ses amis des plats rares, le goût exquis des décorations florales, le fol amour des jeux de hasard et des travestis. Martial était son Virgile : il récitait ses poésies lascives avec une effronterie charmante. Je fis des promesses, qui m'ont beaucoup gêné par la suite ; ce jeune faune dansant occupa six mois de ma vie.

J'ai si souvent perdu de vue, puis retrouvé Lucius au cours des années qui suivirent, que je risque de garder de lui une image faite de mémoires superposées qui ne correspond en somme à aucune phase de sa rapide existence. L'arbitre quelque peu insolent des élégances romaines, l'orateur à ses débuts, timidement penché sur des exemples de style, réclamant mon avis sur un passage difficile, le jeune officier soucieux, tourmentant sa barbe rare, le malade secoué par la toux que j'ai veillé jusqu'à l'agonie, n'ont existé que beaucoup plus tard. L'image de Lucius adolescent se confine à des recoins plus secrets du souvenir : un visage, un corps, l'albâtre d'un teint pâle et rose, l'exact équivalent d'une épigramme amoureuse de Callimaque, de quelques lignes nettes et nues du poète Straton.

Mais j'avais hâte de quitter Rome. Mes prédécesseurs, jusqu'ici, s'en étaient surtout absentés pour la guerre : les grands projets, les activités pacifiques, et ma vie même, commençaient pour moi hors les murs.

Un dernier soin restait à prendre : il s'agissait de donner à Trajan ce triomphe qui avait obsédé ses rêves de malade. Un triomphe ne sied guère qu'aux morts. Vivant, il se trouve toujours quelqu'un pour nous reprocher nos faiblesses, comme jadis à César sa calvitie et ses amours. Mais un mort a droit à cette espèce d'inauguration dans la tombe, à ces quelques heures de pompe bruyante avant les siècles de gloire et les millénaires d'oubli. La fortune

d'un mort est à l'abri des revers; ses défaites même acquièrent une splendeur de victoires. Le dernier triomphe de Trajan ne commémorait pas un succès plus ou moins douteux sur les Parthes, mais l'honorable effort qu'avait été toute sa vie. Nous nous étions réunis pour célébrer le meilleur empereur que Rome eût connu depuis la vieillesse d'Auguste, le plus assidu à son travail, le plus honnête, le moins injuste. Ses défauts même n'étaient plus que ces particularités qui font reconnaître la parfaite ressemblance d'un buste de marbre avec le visage. L'âme de l'empereur montait au ciel, emportée par la spirale immobile de la Colonne Trajane. Mon père adoptif devenait dieu : il avait pris place dans la série des incarnations guerrières du Mars éternel, qui viennent bouleverser et rénover le monde de siècle en siècle. Debout sur le balcon du Palatin, je mesurais mes différences; je m'instrumentais vers de plus calmes fins. Je commençais à rêver d'une souveraineté olympienne.

Rome n'est plus dans Rome : elle doit périr, ou s'égaler désormais à la moitié du monde. Ces murs que le soleil couchant dore d'un si beau rose ne sont plus ses remparts : j'ai construit moi-même une bonne partie de ceux-ci le long des forêts germaniques et sur les landes bretonnes. Chaque fois que j'ai regardé de loin, au détour de quelque route ensoleillée, une acropole grecque, et sa ville parfaite comme une fleur, reliée à sa colline comme le calice à sa tige, je sentais que cette plante incomparable était limitée par sa perfection même, accomplie sur un point de l'espace et dans un segment du temps. Sa seule chance d'expansion, comme celles des plantes, était sa graine : la semence d'idées dont la Grèce a fécondé le monde. Mais Rome plus lourde, plus informe, plus vaguement étalée dans sa plaine au bord de son fleuve, s'organisait vers des développements plus vastes : la cité est devenue l'État. J'aurais voulu que l'État s'élargisse encore, devienne ordre du monde, ordre des choses. Des vertus qui suffisaient pour la petite ville des sept collines auraient à s'assouplir, à se diversifier, pour convenir à toute la terre. Rome, que j'osai le premier qualifier d'éternelle, s'assimilerait de plus en plus aux déesses mères des cultes d'Asie : progénitrice des jeunes hommes et des moissons, serrant contre son sein des lions et des ruches d'abeilles. Mais toute création humaine qui prétend à l'éternité doit s'adapter au rythme changeant des grands objets naturels, s'accorder au temps des astres. Notre Rome n'est plus la bourgade pastorale du temps d'Évandre, grosse d'un avenir qui est déjà en partie passé; la Rome de proie de la République a rempli son rôle; la folle capitale des premiers Césars tend d'elle-même à s'assagir; d'autres Romes viendront, dont j'imagine mal le visage, mais que j'aurais contribué à former. Quand je visitais les villes antiques, saintes, mais révolues, sans valeur présente pour la race humaine, je me promettais d'éviter à ma Rome ce destin pétrifié d'une Thèbes, d'une Babylone ou d'une Tyr. Elle échapperait à son corps de pierre; elle se composerait du mot d'État, du mot de citoyenneté, du mot de République, une plus sûre immortalité.

Dans les pays encore incultes, sur les bords du Rhin, du Danube, ou de la mer des Bataves, chaque village défendu par une palissade de pieux me rappelait la hutte de roseaux, le tas de fumier où nos jumeaux romains dormaient gorgés du lait de louve : ces métropoles futures reproduiraient Rome. Aux corps physiques des nations et des races, aux accidents de la géographie et de l'histoire, aux exigences disparates des dieux ou des ancêtres, nous aurions à jamais superposé, mais sans rien détruire, l'unité d'une conduite humaine, l'empirisme d'une expérience sage. Rome se perpétuerait dans la moindre petite ville où des magistrats s'efforcent de vérifier les poids des marchands, de nettoyer et d'éclairer leurs rues, de s'opposer au désordre, à l'incurie, à la peur, à l'injustice, de réinterpréter raisonnablement les lois. Elle ne périrait qu'avec la dernière cité des hommes.

Humanitas, Felicitas, Libertas : ces beaux mots qui figurent sur les monnaies de mon règne, je ne les ai pas inventés. N'importe quel philosophe grec, presque tout Romain cultivé se propose du monde la même image que moi. Mis en présence d'une loi injuste, parce que trop rigoureuse, j'ai entendu Trajan s'écrier que son exécution ne répondait plus à l'esprit des temps. Mais cet esprit des temps, j'aurais peut-être été le premier à y subordonner consciemment tous mes actes, à en faire autre chose que le rêve fumeux d'un philosophe ou l'aspiration un peu vague d'un bon prince. Et je remerciais les dieux, puisqu'ils m'avaient accordé de vivre à une époque où la tâche qui m'était échue consistait à réorganiser prudemment un monde, et non à extraire du chaos une matière encore informe, ou à se coucher sur un cadavre pour essayer de le ressusciter. Je me félicitais que notre passé fût assez long pour nous fournir d'exemples, et pas assez lourd pour nous en écraser ; que le développement de nos techniques fût arrivé à ce point où il facilitait l'hygiène des villes, la prospérité des peuples, et pas à cet excès où il risquerait d'encombrer l'homme d'acquisitions inutiles ; que nos arts, arbres un peu lassés par l'abondance de leurs dons, fussent encore capables de quelques fruits délicieux. Je me réjouissais que nos religions vagues et vénérables, décantées de toute intransigeance ou de tout rite farouche, nous associassent mystérieusement aux songes les plus antiques de l'homme et de la terre, mais sans nous interdire une explication laïque des faits, une vue rationnelle de la conduite humaine. Il me plaisait enfin que ces mots même d'Humanité, de Liberté, de Bonheur, n'eussent pas encore été dévalués par trop d'applications ridicules.

Je vois une objection à tout effort pour améliorer la condition humaine : c'est que les hommes en sont peut-être indignes. Mais je l'écarte sans peine : tant que le rêve de Caligula restera irréalisable, et que le genre humain tout entier ne se réduira pas à une seule tête offerte au couteau, nous aurons à le tolérer, à le contenir, à l'utiliser pour nos fins ; notre intérêt bien entendu sera de le servir. Mon procédé se basait sur une série d'observations faites de longue date sur moi-même ; toute explication lucide m'a toujours convaincu, toute politesse m'a conquis, tout bonheur m'a presque toujours rendu sage. Et je n'écoutais que d'une oreille

les gens bien intentionnés qui disent que le bonheur énerve, que la liberté amollit, que l'humanité corrompt ceux sur lesquels elle s'exerce. Il se peut ; mais, dans l'état habituel du monde, c'est refuser de nourrir convenablement un homme émacié de peur que dans quelques années il lui arrive de souffrir de pléthore. Quand on aura allégé le plus possible les servitudes inutiles, évité les malheurs non nécessaires, il restera toujours, pour tenir en haleine les vertus héroïques de l'homme, la longue série des maux véritables, la mort, la vieillesse, les maladies non guérissables, l'amour non partagé, l'amitié rejetée ou trahie, la médiocrité d'une vie moins vaste que nos projets et plus terne que nos songes : tous les malheurs causés par la divine nature des choses.

Il faut l'avouer, je crois peu aux lois. Trop dures, on les enfreint, et avec raison. Trop compliquées, l'ingéniosité humaine trouve facilement à se glisser entre les mailles de cette nasse traînante et fragile. Le respect des lois antiques correspond à ce qu'a de plus profond la piété humaine ; il sert aussi d'oreiller à l'inertie des juges. Les plus vieilles participent de cette sauvagerie qu'elles s'efforçaient de corriger ; les plus vénérables sont encore le produit de la force. La plupart de nos lois pénales n'atteignent, heureusement peut-être, qu'une petite partie des coupables ; nos lois civiles ne seront jamais assez souples pour s'adapter à l'immense et fluide variété des faits. Elles changent moins vite que les mœurs ; dangereuses quand elles retardent sur celles-ci, elles le sont davantage quand elles se mêlent de les précéder. Et cependant, de cet amas d'innovations périlleuses ou de routines surannées, émergent çà et là, comme en médecine, quelques formules utiles. Les philosophes grecs nous ont enseigné à connaître un peu mieux la nature humaine ; nos meilleurs juristes travaillent depuis quelques générations dans la direction du sens commun. J'ai effectué moi-même quelques-unes de ces réformes partielles qui sont les seules durables. Toute loi trop souvent transgressée est mauvaise : c'est au législateur à l'abroger ou à la changer, de peur que le mépris où cette folle ordonnance est tombée ne s'étende à d'autres lois plus justes. Je me proposais pour but une prudente absence de lois superflues, un petit groupe fermement promulgué de décisions sages. Le moment semblait venu de réévaluer toutes les prescriptions anciennes dans l'intérêt de l'humanité.

En Espagne, aux environs de Tarragone, un jour où je visitais seul une exploitation minière à demi abandonnée, un esclave dont la vie déjà longue s'était passée presque tout entière dans ces corridors souterrains se jeta sur moi avec un couteau. Point illogiquement, il se vengeait sur l'empereur de ses quarante-trois ans de servitude. Je le désarmai facilement ; je le remis à mon médecin ; sa fureur tomba ; il se transforma en ce qu'il était vraiment, un être pas moins sage que les autres, et plus fidèle que beaucoup. Ce coupable que la loi sauvagement appliquée eût fait exécuter sur le champ devint pour moi un serviteur utile. La plupart des hommes ressemblent à cet esclave : ils ne sont que trop soumis ; leurs longues périodes d'hébétude sont coupées de quelques révoltes aussi brutales qu'inutiles. Je voulais voir si une

liberté sagement entendue n'en eût pas tiré davantage, et je m'étonne que pareille expérience n'ait pas tenté plus de princes. Ce barbare condamné au travail des mines devint pour moi l'emblème de tous nos esclaves, de tous nos barbares. Il ne me semblait pas impossible de les traiter comme j'avais traité cet homme, de les rendre inoffensifs à force de bonté, pourvu qu'ils sussent d'abord que la main qui les désarmait était sûre. Tous les peuples ont péri jusqu'ici par manque de générosité : Sparte eût survécu plus longtemps si elle avait intéressé les Hilotes à sa survie ; Atlas cesse un beau jour de soutenir le poids du ciel, et sa révolte ébranle la terre. J'aurais voulu reculer le plus possible, éviter s'il se peut, le moment où les barbares au dehors, les esclaves au dedans, se rueront sur un monde qu'on leur demande de respecter de loin ou de servir d'en bas, mais dont les bénéfices ne sont pas pour eux. Je tenais à ce que la plus déshéritée des créatures, l'esclave nettoyant les cloaques des villes, le barbare affamé rôdant aux frontières, eût intérêt à voir durer Rome.

Je doute que toute la philosophie du monde parvienne à supprimer l'esclavage : on en changera tout au plus le nom. Je suis capable d'imaginer des formes de servitude pires que les nôtres, parce que plus insidieuses : soit qu'on réussisse à transformer les hommes en machines stupides et satisfaites, qui se croient libres alors qu'elles sont asservies, soit qu'on développe chez eux, à l'exclusion des loisirs et des plaisirs humains, un goût du travail aussi forcené que la passion de la guerre chez les races barbares. A cette servitude de l'esprit, ou de l'imagination humaine, je préfère encore notre esclavage de fait. Quoiqu'il en soit, l'horrible état qui met l'homme à la merci d'un autre homme demande à être soigneusement réglé par la loi. J'ai veillé à ce que l'esclave ne fût plus cette marchandise anonyme qu'on vend sans tenir compte des liens de famille qu'il s'est créés, cet objet méprisable dont un juge n'enregistre le témoignage qu'après l'avoir soumis à la torture, au lieu de l'accepter sous serment. J'ai défendu qu'on l'oblige aux métiers déshonorants ou dangereux, qu'on le vende aux tenanciers de maisons de prostitution ou aux écoles de gladiateurs. Que ceux qui se plaisent à ces professions les exercent seuls : elles n'en seront que mieux exercées. Dans les fermes, où les régisseurs abusent de sa force, j'ai remplacé le plus possible l'esclave par des colons libres. Nos recueils d'anecdotes sont pleins d'histoires de gourmets jetant leurs domestiques aux murènes, mais les crimes scandaleux et facilement punissables sont peu de chose au prix de milliers de monstruosités banales, journellement perpétrées par des gens de bien au cœur sec, que personne ne songe à inquiéter. On s'est récrié quand j'ai banni de Rome une patricienne riche et considérée qui maltraitait ses vieux esclaves ; le moindre ingrat qui néglige ses parents infirmes choque davantage la conscience publique, mais je vois peu de différence entre ces deux formes d'inhumanité.

La condition des femmes est déterminée par d'étranges coutumes : elles sont à la fois assujetties et protégées, faibles et puissantes, trop méprisées et trop respectées. Dans ce chaos d'usages

contradictoires, le fait de société se superpose au fait de nature : encore n'est-il pas facile de les distinguer l'un de l'autre. Cet état de choses si confus est partout plus stable qu'il ne paraît l'être : dans l'ensemble, les femmes se veulent telles qu'elles sont ; elles résistent au changement ou l'utilisent à leurs seules et mêmes fins. La liberté des femmes d'aujourd'hui, plus grande ou du moins plus visible qu'aux temps anciens, n'est guère qu'un des aspects de la vie plus facile des époques prospères ; les principes, et même les préjugés d'autrefois, n'ont pas été sérieusement entamés. Sincères ou non, les éloges officiels et les inscriptions tombales continuent à prêter à nos matrones ces mêmes vertus d'industrie, de chasteté, d'austérité, qu'on exigeait d'elles sous la République. Ces changements réels ou supposés n'ont d'ailleurs modifié en rien l'éternelle licence de mœurs du petit peuple, ni la perpétuelle pruderie bourgeoise, et le temps seul les prouvera durables. La faiblesse femmes, des comme celle des esclaves, tient à leur condition légale ; leur force prend sa revanche dans les petites choses où la puissance qu'elles exercent est presque illimitée. J'ai rarement vu d'intérieur de maison où les femmes ne régnaient pas ; j'y ai souvent vu régner aussi l'intendant, le cuisinier, ou l'affranchi. Dans l'ordre financier, elles restent légalement soumises à une forme quelconque de tutelle ; en pratique, dans chaque échoppe de Suburre, c'est d'ordinaire la marchande de volailles ou la fruitière qui se carre en maîtresse au comptoir. L'épouse d'Attianus gérait les biens de la famille avec un admirable génie d'homme d'affaires. Les lois devraient le moins possible différer des usages : j'ai accordé à la femme une liberté accrue d'administrer sa fortune, de tester ou d'hériter. J'ai insisté pour qu'aucune fille ne soit mariée sans son consentement : ce viol légal est aussi répugnant qu'un autre. Le mariage est leur grande affaire ; il est bien juste qu'elles ne la concluent que de plein gré.

Une partie de nos maux provient de ce que trop d'hommes sont honteusement riches, ou désespérément pauvres. Par bonheur, un équilibre tend de nos jours à s'établir entre ces deux extrêmes : les fortunes colossales d'empereurs et d'affranchis sont choses du passé ; Trimalcion et Néron sont morts. Mais tout est à faire dans l'ordre d'un intelligent réagencement économique du monde. En arrivant au pouvoir, j'ai renoncé aux contributions volontaires faites par les villes à l'empereur, qui ne sont qu'un vol déguisé. Je te conseille d'y renoncer à ton tour. L'annulation complète des dettes des particuliers à l'État était une mesure plus risquée, mais nécessaire pour faire table rase après dix ans d'économie de guerre. Notre monnaie s'est dangereusement dépréciée depuis un siècle ; c'est pourtant au taux de nos pièces d'or que s'évalue l'éternité de Rome : à nous de leur rendre leur valeur et leur poids solidement mesurés en choses. Nos terres ne sont cultivées qu'au hasard ; seuls, des districts privilégiés, l'Égypte, l'Afrique, la Toscane, et quelques autres, ont su se créer des communautés paysannes savamment exercées à la culture du blé ou de la vigne. Un de mes soucis était de soutenir cette classe, d'en tirer des instructeurs pour des populations villageoises plus primitives

ou plus routinières, moins habiles. J'ai mis fin au scandale des terres laissées en jachère par de grands propriétaires peu soucieux du bien public : tout champ non cultivé depuis cinq ans appartient désormais au laboureur qui se charge d'en tirer parti. Il en va à peu près de même des exploitations minières. La plupart de nos riches font d'énormes dons à l'État, aux institutions publiques, au prince. Beaucoup agissent ainsi par intérêt, quelques-uns par vertu, presque tous finalement y gagnent. Mais j'aurais voulu voir leur générosité prendre d'autres formes que celle de l'ostentation dans l'aumône, leur enseigner à augmenter sagement leurs biens dans l'intérêt de la communauté, comme ils ne l'ont fait jusqu'ici que pour enrichir leurs enfants. C'est dans cet esprit que j'ai pris moi-même en main la gestion du domaine impérial : personne n'a le droit de traiter la terre comme l'avare son pot d'or.

Nos marchands sont parfois nos meilleurs géographes, nos meilleurs astronomes, nos plus savants naturalistes. Nos banquiers comptent parmi nos plus habiles connaisseurs d'hommes. J'utilisais les compétences ; je luttais de toutes mes forces contre les empiétements. L'appui donné aux armateurs a décuplé les échanges avec les nations étrangères ; j'ai réussi ainsi à supplémenter à peu de frais la coûteuse flotte impériale. En ce qui concerne les importations de l'Orient et de l'Afrique, l'Italie est une île, et dépend des courtiers du blé pour sa subsistance depuis qu'elle n'y fournit plus elle-même ; le seul moyen de parer aux dangers de cette situation est de traiter ces hommes d'affaires indispensables en fonctionnaires surveillés de près. Nos vieilles provinces sont arrivées dans ces dernières années à un état de prospérité qu'il n'est pas impossible d'augmenter encore, mais il importe que cette prospérité serve à tous, et non pas seulement à la banque d'Hérode Atticus ou au petit spéculateur qui accapare toute l'huile d'un village grec. Aucune loi n'est trop dure qui permette de réduire le nombre des intermédiaires dont fourmillent nos villes : race obscène et ventrue, chuchotant dans toutes les tavernes, accoudée à tous les comptoirs, prête à saper toute politique qui ne l'avantage pas sur le champ. Une répartition judicieuse des greniers de l'État aide à enrayer l'inflation scandaleuse des prix en temps de disette, mais je comptais surtout sur l'organisation des producteurs eux-mêmes, des vignerons gaulois, des pêcheurs du Pont-Euxin dont la misérable subsistance est dévorée par les importateurs de caviar et de poisson salé qui s'engraissent de leurs travaux et de leurs dangers. Un de mes plus beaux jours fut celui où je persuadai à un groupe de marins de l'Archipel de s'associer en corporation, et de traiter directement avec les boutiquiers des villes. Je ne me suis jamais senti plus utilement prince.

Trop souvent, la paix n'est pour l'armée qu'une période de désœuvrement turbulent entre deux combats : l'alternative à l'inaction ou au désordre est la préparation en vue d'une guerre déterminée, puis la guerre. Je rompis avec ces routines ; mes perpétuelles visites aux avant-postes n'étaient qu'un moyen parmi

beaucoup d'autres pour maintenir cette armée pacifique en état d'activité utile. Partout, en terrain plat comme en montagne, au bord de la forêt comme en plein désert, la légion étale ou concentre ses bâtiments toujours pareils, ses champs de manœuvres, ses baraquements construits à Cologne pour résister à la neige, à Lambèse à la tempête de sable, ses magasins dont j'avais fait vendre les stocks inutiles, son cercle d'officiers auquel préside une statue du prince. Mais cette uniformité n'est qu'apparente : ces quartiers interchangeables contiennent la foule chaque fois différente des troupes auxiliaires ; toutes les races apportent à l'armée leurs vertus et leurs armes particulières, leur génie de fantassins, de cavaliers, ou d'archers. J'y retrouvais à l'état brut cette diversité dans l'unité qui fut mon but impérial. J'ai permis aux soldats l'emploi de leurs cris de guerre nationaux et de commandements donnés dans leurs langues ; j'ai sanctionné les unions des vétérans avec les femmes barbares et légitimé leurs enfants. Je m'efforçais ainsi d'adoucir la sauvagerie de la vie des camps, de traiter ces hommes simples en hommes. Au risque de les rendre moins mobiles, je les voulais attachés au coin de terre qu'ils se chargeaient de défendre : je n'hésitai pas à régionaliser l'armée. J'espérais rétablir à l'échelle de l'empire l'équivalent des milices de la jeune république où chaque homme défendait ses champs et sa ferme. Je travaillais surtout à développer l'efficacité technique des légions ; j'entendais me servir de ces centres militaires comme d'un levier de civilisation, d'un coin assez solide pour entrer peu à peu là où les instruments plus délicats de la vie civile se fussent émoussés. L'armée devenait un trait d'union entre le peuple de la forêt, de la steppe et du marécage, et l'habitant raffiné des villes, école primaire pour barbares, école d'endurance et de responsabilité pour le Grec lettré ou le jeune chevalier habitué aux aises de Rome. Je connaissais personnellement les côtés pénibles de cette vie, et aussi ses facilités, ses subterfuges. J'annulai les privilèges ; j'interdis les congés trop fréquents accordés aux officiers ; je fis débarrasser les camps de leurs salles de banquets, de leurs pavillons de plaisir et de leurs coûteux jardins. Ces bâtiments inutiles devinrent des infirmeries, des hospices pour vétérans. Nous recrutions nos soldats à un âge trop tendre, et nous les gardions trop vieux, ce qui était à la fois peu économique et cruel. J'ai changé tout cela. La Discipline Auguste se doit de participer à l'humanité du siècle.

Nous sommes des fonctionnaires de l'État, nous ne sommes pas des Césars. Cette plaignante avait raison, que je refusais un jour d'écouter jusqu'au bout, et qui s'écria que si le temps me manquait pour l'entendre, le temps me manquait pour régner. Les excuses que je lui fis n'étaient pas de pure forme. Et pourtant, le temps manque : plus l'empire grandit, plus les différents aspects de l'autorité tendent à se concentrer dans les mains du fonctionnaire chef ; cet homme pressé doit nécessairement se décharger sur d'autres d'une partie de ses tâches ; son génie va consister de plus en plus à s'entourer d'un personnel sûr. Le grand crime de Claude ou de Néron fut de laisser paresseusement leurs affranchis

ou leurs esclaves s'emparer de ces rôles d'agents, de conseillers, et de délégués du maître. Une portion de ma vie et de mes voyages s'est passée à choisir les chefs de file d'une bureaucratie nouvelle, à les exercer, à assortir le plus judicieusement possible les talents aux places, à ouvrir d'utiles possibilités d'emploi à cette classe moyenne dont dépend l'État. Je vois le danger de ces armées civiles, il tient en un mot : l'établissement de routines. Ces rouages montés pour des siècles se fausseront si l'on n'y prend garde ; c'est au maître à en régler sans cesse les mouvements, à en prévoir ou à en réparer l'usure. Mais l'expérience démontre qu'en dépit de nos soins infinis pour choisir nos successeurs, les empereurs médiocres seront toujours les plus nombreux, et qu'il règne au moins un insensé par siècle. En temps de crise, ces bureaux bien organisés pourront continuer à vaquer à l'essentiel, remplir l'intérim, parfois fort long, entre un prince sage et un autre prince sage. Certains empereurs traînent derrière eux des files de barbares liés par le cou, d'interminables processions de vaincus. L'élite des fonctionnaires que j'ai entrepris de former me fait autrement cortège. Le conseil du prince : c'est grâce à ceux qui le composent que j'ai pu m'absenter de Rome pendant des années, et n'y rentrer qu'en passant. Je correspondais avec eux par les courriers les plus rapides ; en cas de danger, par les signaux des sémaphores. Ils ont formé à leur tour d'autres auxiliaires utiles. Leur compétence est mon œuvre ; leur activité bien réglée m'a permis de m'employer moi-même ailleurs. Elle va me permettre sans trop d'inquiétude de m'absenter dans la mort.

Sur vingt ans de pouvoir, j'en ai passé douze sans domicile fixe. J'occupais à tour de rôle les palais des marchands d'Asie, les sages maisons grecques, les belles villas munies de bains et de calorifères des résidents romains de la Gaule, les huttes ou les fermes. La tente légère, l'architecture de toile et de cordes, était encore la préférée. Les navires n'étaient pas moins variés que les logis terrestres ; j'eus le mien, pourvu d'un gymnase et d'une bibliothèque, mais je me défiais trop de toute fixité pour m'attacher à aucune demeure, même mouvante. La barque de plaisance d'un millionnaire syrien, les vaisseaux de haut bord de la flotte, ou le caïque d'un pêcheur grec convenaient tout aussi bien. Le seul luxe était la vitesse et tout ce qui la favorise, les meilleurs chevaux, les voitures les mieux suspendues, les bagages les moins encombrants, les vêtements et les accessoires les mieux appropriés au climat. Mais la grande ressource était avant tout l'état parfait du corps : une marche forcée de vingt lieues n'était rien, une nuit sans sommeil n'était considérée que comme une invitation à penser. Peu d'hommes aiment longtemps le voyage, ce bris perpétuel de toutes les habitudes, cette secousse sans cesse donnée à tous les préjugés. Mais je travaillais à n'avoir nul préjugé et peu d'habitudes. J'appréciais la profondeur délicieuse des lits, mais aussi le contact et l'odeur de la terre nue, les inégalités de chaque segment de la circonférence du monde. J'étais fait à la variété des nourritures, gruau britannique ou pastèque africaine. Il m'arriva un jour de goûter au gibier à demi pourri qui fait les

délices de certaines peuplades germaniques : j'en vomis, mais l'expérience fut tentée. Fort décidé dans mes préférences en amour, je craignais même là les routines. Ma suite bornée à l'indispensable ou à l'exquis m'isolait peu du reste du monde ; je veillais à ce que mes mouvements restassent libres, mon abord facile. Les provinces, ces grandes unités officielles dont j'avais moi-même choisi les emblèmes, la Britannia sur son siège de rochers ou la Dacie et son cimeterre, se dissociaient en forêts dont j'avais cherché l'ombre, en puits où j'avais bu, en individus rencontrés au hasard des haltes, en visages connus, parfois aimés. Je connaissais chaque mille de nos routes, le plus beau don peut-être que Rome ait fait à la terre. Mais le moment inoubliable était celui où la route s'arrêtait au flanc d'une montagne, où l'on se hissait de crevasse en crevasse, de bloc en bloc, pour assister à l'aurore du haut d'un pic des Pyrénées ou des Alpes.

Quelques hommes avant moi avaient parcouru la terre : Pythagore, Platon, une douzaine de sages, et bon nombre d'aventuriers. Pour la première fois, le voyageur était en même temps le maître, libre à la fois de voir, de réformer, de créer. C'était ma chance, et je me rendais compte que des siècles peut-être passeraient avant que se reproduisît cet heureux accord d'une fonction, d'un tempérament, d'un monde. Et c'est alors que je m'aperçus de l'avantage qu'il y a à être un homme nouveau, et un homme seul, fort peu marié, sans enfants, presque sans ancêtres, Ulysse sans autre Ithaque qu'intérieure. Il faut faire ici un aveu que je n'ai fait à personne : je n'ai jamais eu le sentiment d'appartenir complètement à aucun lieu, pas même à mon Athènes bien-aimée, pas même à Rome. Étranger partout, je ne me sentais particulièrement isolé nulle part. J'exerçais en cours de route les différentes professions dont se compose le métier d'empereur. J'endossais la vie militaire comme un vêtement devenu commode à force d'avoir été porté : je me remettais sans peine à parler le langage des camps, ce latin déformé par la pression des langues barbares, semé de jurons rituels et de plaisanteries faciles ; je me réhabituais à l'encombrant équipement des jours de manœuvres, à ce changement d'équilibre que produit dans tout le corps la présence au bras gauche du lourd bouclier. Le long métier de comptable m'astreignait partout davantage, qu'il s'agît d'apurer les comptes de la province d'Asie ou ceux d'une petite bourgade britannique endettée par l'érection d'un établissement thermal. J'ai déjà parlé du métier de juge. Des similitudes tirées d'autres emplois me venaient à l'esprit : je pensais au médecin ambulant guérissant les gens de porte en porte, à l'ouvrier de la voirie appelé pour réparer une chaussée ou ressouder une conduite d'eau, au surveillant qui court d'un bout à l'autre du banc des navires, encourageant les rameurs, mais utilisant son fouet le moins possible. Et aujourd'hui, sur les terrasses de la villa, regardant les esclaves émonder les branches ou sarcler les plates-bandes, je pense surtout au sage va-et-vient du jardinier.

Les artisans que j'emmenais dans mes tournées me causèrent peu de soucis : leur goût du voyage égalait le mien. Mais j'eus des

difficultés avec les hommes de lettres. L'indispensable Phlégon a des défauts de vieille femme, mais c'est le seul secrétaire qui ait résisté à l'usage : il est encore là. Le poète Florus, à qui j'offris un secrétariat en langue latine, s'écria partout qu'il n'aurait pas voulu être César et avoir à supporter les froids scythes et les pluies bretonnes. Les longues randonnées à pied ne lui disaient rien non plus. De mon côté, je lui laissais volontiers les délices de la vie littéraire romaine, les tavernes où l'on se rencontre pour échanger chaque soir les mêmes bons mots et se faire fraternellement piquer des mêmes moustiques. J'avais donné à Suétone la place de curateur des archives, qui lui permit d'accéder aux documents secrets dont il avait besoin pour ses biographies des Césars. Cet habile homme si bien prénommé Tranquillus n'était concevable qu'à l'intérieur d'une bibliothèque : il resta à Rome, où il devint l'un des familiers de ma femme, un membre de ce petit cercle de conservateurs mécontents qui se réunissaient chez elle pour critiquer le train dont va le monde. Ce groupe me plaisait peu : je fis mettre à la retraite Tranquillus, qui s'en alla dans sa maisonnette des monts sabins rêver en paix aux vices de Tibère. Favorinus d'Arles eut quelque temps un secrétariat grec : ce nain à voix flûtée n'était pas dépourvu de finesse. C'était un des esprits les plus faux que j'aie rencontrés ; nous nous disputions, mais son érudition m'enchantait. Je m'amusais de son hypocondrie, qui le faisait s'occuper de sa santé comme un amant d'une maîtresse aimée. Son serviteur hindou lui préparait du riz venu à grands frais d'Orient ; par malheur, ce cuisinier exotique parlait fort mal le grec, et fort peu en aucune langue : il ne m'apprit rien sur les merveilles de son pays natal. Favorinus se flattait d'avoir accompli dans sa vie trois choses assez rares : Gaulois, il s'était hellénisé mieux que personne ; homme de peu, il se querellait sans cesse avec l'empereur, et ne s'en portait pas plus mal pour cela, singularité qui d'ailleurs était toute à mon crédit ; impuissant, il payait continuellement l'amende pour adultère. Et il est vrai que ses admiratrices de province lui créaient des ennuis dont j'eus partout à le tirer. Je m'en lassai, et Eudémon prit sa place. Mais, dans l'ensemble, j'ai été étrangement bien servi. Le respect de ce petit groupe d'amis et d'employés a survécu, les dieux savent comment, à l'intimité brutale des voyages ; leur discrétion a encore été plus étonnante, si possible, que leur fidélité. Les Suétones de l'avenir auront fort peu d'anecdotes à récolter sur moi. Ce que le public sait de ma vie, je l'ai révélé moi-même. Mes amis m'ont gardé mes secrets, les politiques et les autres : il est juste de dire que j'en fis souvent autant pour eux.

Construire, c'est collaborer avec la terre : c'est mettre une marque humaine sur un paysage qui en sera modifié à jamais ; c'est contribuer aussi à ce lent changement qui est la vie des villes. Que de soins pour trouver l'emplacement exact d'un pont ou d'une fontaine, pour donner à une route de montagne cette courbe la plus économique qui est en même temps la plus pure... L'élargissement de la route de Mégare transformait le paysage des roches skyroniennes ; les quelque deux mille stades de voie dallée, munie

de citernes et de postes militaires, qui unissent Antinoé à la Mer Rouge, faisaient succéder au désert l'ère de la sécurité à celle du danger. Ce n'était pas de trop de tout le revenu de cinq cents villes d'Asie pour construire un système d'aqueducs en Troade; l'aqueduc de Carthage repayait en quelque sorte les duretés des guerres puniques. Élever des fortifications était en somme la même chose que construire des digues : c'était trouver la ligne sur laquelle une berge ou un empire peut être défendu, le point où l'assaut des vagues ou celui des barbares sera contenu, arrêté, brisé. Creuser des ports, c'était féconder la beauté des golfes. Fonder des bibliothèques, c'était encore construire des greniers publics, amasser des réserves contre un hiver de l'esprit qu'à certains signes, malgré moi, je vois venir. J'ai beaucoup reconstruit : c'est collaborer avec le temps sous son aspect de passé, en saisir ou en modifier l'esprit, lui servir de relais vers un plus long avenir; c'est retrouver sous les pierres le secret des sources. Notre vie est brève : nous parlons sans cesse des siècles qui précèdent ou qui suivent le nôtre comme s'ils nous étaient totalement étrangers; j'y touchais pourtant dans mes jeux avec la pierre. Ces murs que j'étaie sont encore chauds du contact de corps disparus; des mains qui n'existent pas encore caresseront ces fûts de colonnes. Plus j'ai médité sur ma mort, et surtout sur celle d'un autre, plus j'ai essayé d'ajouter à nos vies ces rallonges presque indestructibles. A Rome, j'utilisais de préférence la brique éternelle, qui ne retourne que très lentement à la terre dont elle est née, et dont le lent tassement, l'effritement imperceptible se fait de telle manière que l'édifice reste montagne alors même qu'il a cessé d'être visiblement une forteresse, un cirque, ou une tombe. En Grèce, en Asie, j'employai le marbre natal, la belle substance qui une fois taillée demeure fidèle à la mesure humaine, si bien que le plan du temple tout entier reste contenu dans chaque fragment de tambour brisé. L'architecture est riche de possibilités plus variées que ne le feraient croire les quatre ordres de Vitruve; nos blocs, comme nos tons musicaux, sont susceptibles de regroupements infinis. Je suis remonté pour le Panthéon à la vieille Étrurie des devins et des aruspices; le sanctuaire de Vénus, au contraire, arrondit au soleil des formes ioniennes, des profusions de colonnes blanches et roses autour de la déesse de chair d'où sortit la race de César. L'Olympéion d'Athènes se devait d'être l'exact contrepoids du Parthénon, étalé dans la plaine comme l'autre s'érige sur la colline, immense où l'autre est parfait : l'ardeur aux genoux du calme, la splendeur aux pieds de la beauté. Les chapelles d'Antinoüs, et ses temples, chambres magiques, monuments d'un mystérieux passage entre la vie et la mort, oratoires d'une douleur et d'un bonheur étouffants, étaient le lieu de la prière et de la réapparition : je m'y livrais à mon deuil. Mon tombeau sur la rive du Tibre reproduit à une échelle gigantesque les antiques tombes de la Voie Appienne, mais ses proportions même le transforment, font songer à Ctésiphon, à Babylone, aux terrasses et aux tours par lesquelles l'homme se rapproche des astres. L'Égypte funéraire a ordonné les obélisques et les allées de sphinx du cénotaphe qui

impose à une Rome vaguement hostile la mémoire de l'ami jamais assez pleuré. La villa était la tombe des voyages, le dernier campement du nomade, l'équivalent, construit en marbre, des tentes et des pavillons des princes d'Asie. Presque tout ce que notre goût accepte de tenter le fut déjà dans le monde des formes ; je passais à celui de la couleur : le jaspe vert comme les profondeurs marines, le porphyre grenu comme la chair, le basalte, la morne obsidienne. Le rouge dense des tentures s'ornait de broderies de plus en plus savantes ; les mosaïques des murailles ou des pavements n'étaient jamais assez dorées, assez blanches, ou assez sombres. Chaque pierre était l'étrange concrétion d'une volonté, d'une mémoire, parfois d'un défi. Chaque édifice était le plan d'un songe.

Plotinopolis, Andrinople, Antinoé, Hadrianothères... J'ai multiplié le plus possible ces ruches de l'abeille humaine. Le plombier et le maçon, l'ingénieur et l'architecte président à ces naissances de villes ; l'opération exige aussi certains dons de sourcier. Dans un monde encore plus qu'à demi dominé par les bois, le désert, la plaine en friche, c'est un beau spectacle qu'une rue dallée, un temple à n'importe quel dieu, des bains et des latrines publiques, la boutique où le barbier discute avec ses clients les nouvelles de Rome, une échoppe de pâtissier, de marchand de sandales, peut-être de libraire, une enseigne de médecin, un théâtre où l'on joue de temps en temps une pièce de Térence. Nos délicats se plaignent de l'uniformité de nos villes ; ils souffrent d'y rencontrer partout la même statue d'empereur et la même conduite d'eau. Ils ont tort : la beauté de Nîmes diffère de celle d'Arles. Mais cette uniformité même, retrouvée sur trois continents, contente le voyageur comme celle d'une borne milliaire ; les plus triviales de nos cités ont encore leur prestige rassurant de relais, de poste, ou d'abri. La ville : le lieu des contacts et des échanges, l'endroit où les paysans viennent pour vendre leurs produits et s'attardent pour regarder bouche bée les peintures d'un portique... Mes villes naissaient de rencontres : la mienne avec un coin de terre, celle de mes plans d'empereur avec les incidents de ma vie d'homme. Plotinopolis est due au besoin d'établir en Thrace de nouveaux comptoirs agricoles, mais aussi au tendre désir d'honorer Plotine. Hadrianothères est destinée à servir d'emporium aux forestiers d'Asie Mineure : ce fut d'abord pour moi la retraite d'été, la forêt giboyeuse, le pavillon de troncs équarris au pied de la colline d'Attys, le torrent couronné d'écume où l'on se baigne chaque matin. Hadrianople en Épire rouvre un centre urbain au sein d'une province appauvrie : elle sort d'une visite au sanctuaire de Dodone. Andrinople, ville paysanne et militaire, centre stratégique à l'orée des régions barbares, est peuplée de vétérans des guerres sarmates ; je connais personnellement le fort et le faible de chacun de ces hommes, leurs noms, le nombre de leurs années de service et de leurs blessures. Antinoé, la plus chère, née sur l'emplacement du malheur, est comprimée sur une étroite bande de terre aride, entre le fleuve et le rocher. Je n'en tenais que plus à l'enrichir d'autres ressources, le commerce de l'Inde, les transports fluviaux, les grâces savantes d'une métropole

grecque. Il n'y a pas de lieu sur terre que je désire moins revoir ; il y en a peu auxquels j'ai consacré plus de soins. Cette ville est un perpétuel péristyle. Je corresponds avec Fidus Aquila, son gouverneur, au sujet des propylées de son temple, des statues de son arche ; j'ai choisi les noms de ses blocs urbains et de ses dèmes, symboles apparents et secrets, catalogue très complet de mes souvenirs. J'ai tracé moi-même le plan des colonnades corinthiennes qui répondent le long des berges à l'alignement régulier des palmes. J'ai mille fois parcouru en pensée ce quadrilatère presque parfait, coupé de rues régulières, scindé en deux par une avenue triomphale qui va d'un théâtre grec à un tombeau.

Nous sommes encombrés de statues, gorgés de délices peintes ou sculptées, mais cette abondance fait illusion ; nous reproduisons à l'infini quelques douzaines de chefs-d'œuvre que nous ne serions plus capables d'inventer. Moi aussi, j'ai fait copier pour la villa l'Hermaphrodite et le Centaure, la Niobide et la Vénus. J'ai tenu à vivre le plus possible au milieu de ces mélodies de formes. J'encourageais les expériences avec le passé, un archaïsme savant qui retrouve le sens d'intentions et de techniques perdues. Je tentai ces variations qui consistent à transcrire en marbre rouge un Marsyas écorché de marbre blanc, le rapprochant ainsi du monde des figures peintes, ou à transposer dans le ton du Paros le grain noir des statues d'Égypte, à changer l'idole en fantôme. Notre art est parfait, c'est-à-dire accompli, mais sa perfection est susceptible de modulations aussi variées que celles d'une voix pure : à nous de jouer ce jeu habile qui consiste à se rapprocher ou à s'éloigner perpétuellement de cette solution trouvée une fois pour toutes, d'aller jusqu'au bout de la rigueur ou de l'excès, d'enfermer d'innombrables constructions nouvelles à l'intérieur de cette belle sphère. Il y a avantage à avoir derrière soi mille points de comparaison, à pouvoir à son gré continuer intelligemment Scopas, ou contredire voluptueusement Praxitèle. Mes contacts avec les arts barbares m'ont fait croire que chaque race se limite à certains sujets, à certains modes parmi les modes possibles ; chaque époque opère encore un tri parmi les possibilités offertes à chaque race. J'ai vu en Égypte des dieux et des rois colossaux ; j'ai trouvé au poignet des prisonniers sarmates des bracelets qui répètent à l'infini le même cheval au galop ou les mêmes serpents se dévorant l'un l'autre. Mais notre art (j'entends celui des Grecs) a choisi de s'en tenir à l'homme. Nous seuls avons su montrer dans un corps immobile la force et l'agilité latentes ; nous seuls avons fait d'un front lisse l'équivalent d'une pensée sage. Je suis comme nos sculpteurs : l'humain me satisfait ; j'y trouve tout, jusqu'à l'éternel. La forêt tant aimée se ramasse pour moi tout entière dans l'image du centaure ; la tempête ne respire jamais mieux que dans l'écharpe ballonnée d'une déesse marine. Les objets naturels, les emblèmes sacrés, ne valent qu'alourdis d'associations humaines : la pomme de pin phallique et funèbre, la vasque aux colombes qui suggère la sieste au bord des fontaines, le griffon qui emporte le bien-aimé au ciel.

L'art du portrait m'intéressait peu. Nos portraits romains n'ont

qu'une valeur de chronique : copies marquées de rides exactes ou de verrues uniques, décalques de modèles qu'on coudoie distraitement dans la vie et qu'on oublie sitôt morts. Les Grecs au contraire ont aimé la perfection humaine au point de se soucier assez peu du visage varié des hommes. Je ne jetais qu'un coup d'œil à ma propre image, cette figure basanée, dénaturée par la blancheur du marbre, ces yeux grands ouverts, cette bouche mince et pourtant charnue, contrôlée jusqu'à trembler. Mais le visage d'un autre m'a préoccupé davantage. Sitôt qu'il compta dans ma vie, l'art cessa d'être un luxe, devint une ressource, une forme de secours. J'ai imposé au monde cette image : il existe aujourd'hui plus de portraits de cet enfant que de n'importe quel homme illustre, de n'importe quelle reine. J'eus d'abord à cœur de faire enregistrer par la statuaire la beauté successive d'une forme qui change ; l'art devint ensuite une sorte d'opération magique capable d'évoquer un visage perdu. Les effigies colossales semblaient un moyen d'exprimer ces vraies proportions que l'amour donne aux êtres ; ces images, je les voulais énormes comme une figure vue de tout près, hautes et solennelles comme les visions et les apparitions du cauchemar, pesantes comme l'est resté ce souvenir. Je réclamais un fini parfait, une perfection pure, ce dieu qu'est pour ceux qui l'ont aimé tout être mort à vingt ans, et aussi la ressemblance exacte, la présence familière, chaque irrégularité d'un visage plus cher que la beauté. Que de discussions pour maintenir la ligne épaisse d'un sourcil, la rondeur un peu tuméfiée d'une lèvre... Je comptais désespérément sur l'éternité de la pierre, la fidélité du bronze, pour perpétuer un corps périssable, ou déjà détruit, mais j'insistais aussi pour que le marbre, oint chaque jour d'un mélange d'huile et d'acides, prît le poli et presque le moelleux d'une chair jeune. Ce visage unique, je le retrouvais partout : j'amalgamais les personnes divines, les sexes et les attributs éternels, la dure Diane des forêts au Bacchus mélancolique, l'Hermès vigoureux des palestres au dieu double qui dort, la tête contre le bras, dans un désordre de fleur. Je constatais à quel point un jeune homme qui pense ressemble à la virile Athéna. Mes sculpteurs s'y perdaient un peu ; les plus médiocres tombaient çà et là dans la mollesse ou dans l'emphase ; tous pourtant prenaient plus ou moins part au songe. Il y a les statues et les peintures du jeune vivant, celles qui reflètent ce paysage immense et changeant qui va de la quinzième à la vingtième année : le profil sérieux de l'enfant sage ; cette statue où un sculpteur de Corinthe a osé garder le laisser aller du jeune garçon qui bombe le ventre en effaçant les épaules, la main sur la hanche, comme s'il surveillait au coin d'une rue une partie de dés. Il y a ce marbre où Pappas d'Aphrodisie a tracé un corps plus que nu, désarmé, d'une fraîcheur fragile de narcisse. Et Aristéas a sculpté sous mes ordres, dans une pierre un peu rugueuse, cette petite tête impérieuse et fière... Il y a les portraits d'après la mort, et où la mort a passé, ces grands visages aux lèvres savantes, chargés de secrets qui ne sont plus les miens, parce que ce ne sont plus ceux de la vie. Il y a ce bas-relief où Antonianus de Milet a transposé en

termes surhumains le vendangeur vêtu de soie grège, et le museau amical du chien pressé contre une jambe nue. Et ce masque presque intolérable, œuvre d'un sculpteur de Cyrène, où le plaisir et la douleur fusent et s'entrechoquent sur ce même visage comme deux vagues sur un même rocher. Et ces petites statuettes d'argile à un sou qui ont servi à la propagande impériale : *Tellus stabilitata*, le Génie de la Terre pacifiée, sous l'aspect d'un jeune homme couché qui tient des fruits et des fleurs.

Trahit sua quemque voluptas. A chacun sa pente : à chacun aussi son but, son ambition si l'on veut, son goût le plus secret et son plus clair idéal. Le mien était enfermé dans ce mot de beauté, si difficile à définir en dépit de toutes les évidences des sens et des yeux. Je me sentais responsable de la beauté du monde. Je voulais que les villes fussent splendides, aérées, arrosées d'eaux claires, peuplées d'êtres humains dont le corps ne fût détérioré ni par les marques de la misère ou de la servitude, ni par l'enflure d'une richesse grossière ; que les écoliers récitassent d'une voix juste des leçons point ineptes ; que les femmes au foyer eussent dans leurs mouvements une espèce de dignité maternelle, de repos puissant ; que les gymnases fussent fréquentés par des jeunes hommes point ignorants des jeux ni des arts ; que les vergers portassent les plus beaux fruits et les champs les plus riches moissons. Je voulais que l'immense majesté de la paix romaine s'étendît à tous, insensible et présente comme la musique du ciel en marche ; que le plus humble voyageur pût errer d'un pays, d'un continent à l'autre, sans formalité vexatoires, sans dangers, sûr partout d'un minimum de légalité et de culture ; que nos soldats continuassent leur éternelle danse pyrrhique aux frontières ; que tout fonctionnât sans accroc, les ateliers et les temples ; que la mer fût sillonnée de beaux navires et les routes parcourues par de fréquents attelages ; que, dans un monde bien en ordre, les philosophes aient leur place et les danseurs aussi. Cet idéal, modeste en somme, serait assez souvent approché si les hommes mettaient à son service une partie de l'énergie qu'ils dépensent en travaux stupides ou féroces ; une chance heureuse m'a permis de le réaliser partiellement durant ce dernier quart de siècle. Arrien de Nicomédie, un des meilleurs esprits de ce temps, aime à me rappeler les beaux vers où le vieux Terpandre a défini en trois mots l'idéal spartiate, le mode de vie parfait dont Lacédémone a rêvé sans jamais l'atteindre : la Force, la Justice, les Muses. La Force était à la base, rigueur sans laquelle il n'est pas de beauté, fermeté sans laquelle il n'est pas de justice. La Justice était l'équilibre des parties, l'ensemble des proportions harmonieuses que ne doit compromettre aucun excès. Force et Justice n'étaient qu'un instrument bien accordé entre les mains des Muses. Toute misère, toute brutalité étaient à interdire comme autant d'insultes au beau corps de l'humanité. Toute iniquité était une fausse note à éviter dans l'harmonie des sphères.

Ici s'achèvent les fragments des Mémoires d'Hadrien *publiés dans* la Table Ronde, *et contenant le récit des années de lutte et de la*

montée au pouvoir. Le reste du livre nous fait assister à ce mélange de victoires et de défaites qui constitue peut-être toute vie, même lorsqu'il s'agit d'une des existences les plus réussies de l'Histoire. L'œuvre se poursuit par l'évocation des années de prospérité, qui furent aussi pour Hadrien celles des grands voyages, le triomphe de la politique de paix, l'aventure d'Antinoüs et le long deuil qui suit la mort de celui-ci, les durs mois de la campagne de Palestine, et la période finale, tour à tour assombrie et rassérénée, où l'empereur retiré dans sa villa de Tibur jette un dernier coup d'œil sur le monde et la vie. Tellus stabilitata, sæculum aureum, disciplina augusta, patientia : *ces devises des monnaies, choisies par Hadrien pour définir sa politique et pour illustrer certains aspects de sa vie personnelle, expriment de chapitre en chapitre ces aspects successifs du grand empereur romain du IIe siècle.*

MARGUERITE YOURCENAR.

LE PRINCE RUSSE

A Germaine Richier.

Le jardin et la maison furent transformés par la visite d'un auguste personnage, dont la présence eut un curieux effet sur tout ce qui nous entourait. C'était un authentique prince russe, dont le nom m'est resté dans la mémoire, aussi défini qu'un de ces objets de forme inaccoutumée qui prennent dans l'imagination de l'enfant l'importance d'un être vivant. Médecin hygiéniste, attaché à la cour du tsar, il était venu étudier en Europe les installations sanitaires et les canalisations d'eau, questions où mon père avait acquis une certaine compétence. Il s'appelait von Poëhl ; ce nom allemand lui allait comme son propre reflet dans une glace. Un homme énorme, aux épaules carrées, aux mains larges et grasses, et dont les pieds non plus ne me parurent pas ordinaires: Il les posait autrement que nous sur le sol. Non pas avec plus de pesanteur ; au contraire, ces pieds avaient l'air de n'accorder qu'à regret leur empreinte à la terre, avec une sorte de dégoût. Et cela faisait un drôle de contraste avec l'attitude du reste du corps, dont la masse imposante donnait plutôt l'idée de la force et du commandement. Mais ce dernier caractère s'évanouissait quand on ne regardait que sa tête. Elle était petite, les cheveux coupés ras, à l'allemande, semblaient lui enlever encore de son poids et donnaient au visage une importance qu'il ne méritait pas, en quelque sorte usurpée, et qui lui venait d'une surabondance de chair gonflant les joues. Une barbe en collier, pointue par le bas, encadrait cette chair molle et sans couleur. Dans ce visage d'un aspect si nouveau pour moi, les yeux surtout me frappèrent, des yeux si petits, si disproportionnés, qu'ils me rappelèrent d'abord ceux d'un éléphant vu dans un cirque, quelques semaines plus tôt : ce phénomène m'avait vivement ému. Mais en y regardant de plus près, je m'aperçus que les yeux du prince russe ne devaient pas être plus petits que les yeux ordinaires ; ce qui

les faisait paraître ainsi, c'était cette chair qui prenait toute la place, formant autour des prunelles un bourrelet envahissant qui les privait chaque jour d'un peu plus de volume et de lumière. Il existait un étrange accord entre les yeux et les pieds du visiteur : de même que ces pieds aristocratiques ne se posaient que contraints, semblait-il, sur un sol indigne de leur race, ainsi les yeux du prince, tout prisonniers qu'ils fussent de la chair, n'accordaient qu'un regard dédaigneux aux êtres et aux objets. Il devait y avoir beaucoup de fatigue dans ce dédain affable, destiné peut-être à cacher l'énorme lassitude du corps et de l'esprit. C'est ce que paraissait expliquer sa façon lente de parler, avec des phrases cérémonieuses, à peine susurrées, dont chaque mot tombait de ses lèvres comme une pièce d'or.

Bien que cet homme parlât un français très intelligible, je pense que son accent étranger, autant que son nom, fut pour quelque chose dans la frayeur qu'il m'inspira dès le premier regard et dont tout autour de nous parut subir la magie. Pendant vingt-quatre heures la maison et le jardin furent plongés dans une sorte de stupéfaction religieuse. La menace d'un orage ou le début d'une éclipse produisent un effet semblable. Tout se tut instantanément, les arbres cessèrent de remuer, les nuages parurent s'arrêter au ciel et le jardin se couvrit d'une espèce de grisaille. Il ne restait qu'un léger tremblement dans les feuilles. De même, la maison et ses habitants, frappés de paralysie, ne parurent plus se mouvoir que par une vertu mécanique. Les serviteurs ne savaient comment tenir leurs mains et interrogeaient des yeux ma mère qui s'efforçait de ne laisser paraître aucune gêne ; mais son naturel ordinaire était atteint. Elle commandait, approuvait et désapprouvait du regard, tout en témoignant à son hôte une attention constante et veillant à ne pas se laisser prendre en défaut. Elle opinait à tout ce que disait le prince, rougissant en écoutant ses compliments longs et entortillés et se préoccupait de ce qu'il ne manquât de rien.

Comme on ne s'était pas attendu à ce qu'il passât la nuit chez nous et qu'il était sans bagage, une discussion s'était élevée sur la question de savoir s'il fallait acheter une chemise de nuit neuve pour l'étaler sur le lit du visiteur, ou s'il suffisait d'une chemise légèrement usagée de mon père. Le bon sens de ma mère l'emporta et l'on envoya une servante au village avec mission de découvrir une chemise « de luxe ».

Cet état de demi-paralysie où nous étions tous et qui s'était communiqué à la nature même, je puis en parler, car je fus l'un des plus atteints, au point qu'il me fut impossible de prononcer un mot quand je dus m'approcher du prince, écouter

ses questions et subir ses flatteries. Mais comme l'animal pris au piège et qui tient les yeux écarquillés sur celui qui l'a fait prisonnier, je regardai de toute ma force cet homme si différent de nous et qui arrivait de si loin, et chaque détail de sa personne se grava dans ma mémoire. Je le vois encore aujourd'hui comme s'il était devant moi, et quand je me rappelle cette étrange figure, j'éprouve le même sentiment qui m'envahit alors : le prince russe occupait tout l'espace, bouchait toutes les issues, accaparait tout l'air de la maison ; plus le plus petit coin pour bouger et respirer. Cela dura tout le temps qu'il passa chez nous, et la nuit même ne me délivra pas de cette gênante obsession. Un boulet à chaque pied, je ne pus m'élever comme d'habitude dans les hauteurs du rêve. Au réveil, il me sembla que j'avais bras et jambes liés dans mon lit.

Mais je dois dire ce qui arriva la veille et pourquoi le passage du prince russe laissa une trace ineffaçable à la maison et au jardin.

Le dîner s'était bien passé, ma mère ayant eu tout le loisir de veiller elle-même à sa préparation ; elle y avait mis la main selon son habitude dans les grandes circonstances, et je l'avais aidée à dresser la table pendant une éclipse du prince que mon père avait pris à part dans son bureau. Jamais la table n'avait été aussi brillante, chargée de ses plus fins cristaux, de sa plus belle argenterie ; des fleurs au milieu et l'éclat d'une lumière du mois d'août, toutes fenêtres ouvertes.

Les yeux fixés sur le géant moscovite, je n'avais remarqué que deux choses : il mangeait et buvait pour quatre, d'une façon gloutonne, jurant avec l'air blasé qu'il affectait pour complimenter ma mère à propos de tout, des vins et de la cuisine ; et tandis qu'en parlant il se penchait du côté de sa voisine, il ne cessait de regarder ma tante Amanda, assise en face de lui, à la droite de mon père, et qui semblait dévorer des yeux cet être prodigieux dont toutes les flatteries, elle le sentait sans doute, étaient dirigées vers elle. Elle avait les bras nus jusqu'aux épaules, de fort beaux bras j'imagine puisqu'elle les montrait avec tant d'insistance, et sa toilette devait avoir quelque chose de provocant comme le regard de ses yeux noirs et l'agitation de ses lèvres rehaussées au crayon rouge. Elle s'était abondamment poudré le visage, sans pouvoir toutefois cacher une verrue qu'elle avait sur la joue, à hauteur du nez. Mais tout le temps que dura le repas, elle ne dit presque rien. Au dessert, on versa du champagne, et le prince but aux dames, avec de grands éloges. A ce moment du repas, il avait, autant que je m'en souviens, perdu cet air dégoûté qui m'avait frappé à son arrivée : ses

yeux étroits jetaient des éclairs d'enthousiasme. Je me sentis légèrement délié par ce feu jaillissant.

Ma mère se leva et proposa de prendre le café au jardin. On alla s'asseoir devant l'étang et le prince conduisit ma mère par le bras, comme il avait fait tout à l'heure au dîner. La journée avait été belle, il faisait encore très clair. Un rayon de soleil couchant se frayait passage entre les arbres et tirait sa ligne jaune et rouge à travers l'étang, jusqu'à l'endroit d'où nous regardions les canards s'ébattre avec des cris dans cette lumière illusoire. Le chemin de feu s'éteignit soudain et les canards rejoignirent le bord. On entendit encore quelques appels, puis le silence régna sur l'étang.

Nous nous taisions, intimidés par la paix complète du soir autant que par la voix du prince, trop petite pour son corps et qui ne s'imposait que par son accent étranger. D'habitude on envoyait les enfants au lit vers les neuf heures, mais ce soir-là aucun ordre ne fut donné ; je pense qu'on nous avait oubliés.

— Il faudra, dit le prince en s'adressant à ma mère, que vous veniez un jour dans notre chère Russie. Vous verrez les belles soirées que nous avons là-bas à l'époque de la récolte du blé. Dans le nord, il fait clair jusqu'à minuit.

Ma mère se récria :

— Jusqu'à minuit !

— Tout comme je vous le dis, renchérit-il d'une voix cérémonieuse. N'avez-vous pas lu les *Nuits blanches* de notre grand Tourgenev?

— Le livre est dans ma bibliothèque, je te le donnerai à lire, se hâta de dire mon père.

Il ajouta :

— Si nous faisions un tour de jardin?

Il me sembla que le prince se levait avec peine : il dut s'appuyer des deux mains à son fauteuil. Quant à moi, j'avais écouté sa remarque avec une stupéfaction incrédule et répondu tout bas avec ma mère : « Jusqu'à minuit ! » Non, je ne pouvais y croire, bien qu'il fût certain, si le prince disait vrai, que les enfants allaient se coucher là-bas beaucoup plus tard que chez nous.

On se mit en route, le prince et ma mère ouvraient notre petit cortège, puis venaient mon père et Amanda ; les enfants marchaient derrière, toujours silencieux. Le ciel était encore si clair que je me demandais si, ce soir-là, nous n'allions pas bénéficier d'une nuit blanche en l'honneur de notre invité. Je n'en aurais éprouvé, pour ma part, aucune surprise ; et même, quand il me sembla remarquer que l'obscurité tombait, je ne fus pas éloigné de trouver la chose anormale.

Comme nous nous engagions dans une allée en berceau qui

longeait le verger, l'obscurité subite et le silence complet m'égarèrent à tel point que je me sentis soudain seul. Les autres devaient déjà être loin. Je m'arrêtai un instant, pris de peur, hésitant s'il fallait continuer le chemin ou retourner sur mes pas, quand je remarquai, je n'aurais pu dire à quelle distance, un point lumineux, rouge et vacillant comme l'œil d'un animal, qui se fermait et se rouvrait tour à tour. Au lieu de rebrousser chemin, je ne sais ce qui me fit avancer à pas de loup vers cette lumière et je m'aperçus que c'était le feu d'un cigare ; mais je ne pus me rendre compte immédiatement si c'était celui du prince ou de mon père. Il me sembla distinguer deux silhouettes devant moi ; presque aussitôt j'entendis la voix du prince qui disait :

— Non, non, taisez-vous, je vous aime, ma parole... Ne fermez pas votre porte, je viendrai vous voir ce soir...

On eût dit la voix rauque d'un matou dans la nuit. Aucune voix ne répondit. Bien que je ne pusse douter que ce fût à ma tante que s'adressait cette prière, je ne sais quelle audace me prit soudain.

— Je le dirai à mon père ! criai-je bien haut.

Et je m'élançai en avant, galopant vers la sortie de l'allée, pareille à un cerceau de papier blanc. Mes parents étaient arrêtés dans le verger. Je pris la main de mon père.

— N'as-tu pas vu le prince? me demanda-t-il.

— Oui, répondis-je, j'ai vu l'œil de son cigare dans l'allée.

— Attendons.

Quelques minutes plus tard, le prince et Amanda se montrèrent.

— Nous nous sommes perdus dans cette obscurité, dit le prince en soufflant de la fumée.

Je me demandai comment il était possible de s'égarer dans un couloir. Tout le reste de la promenade me parut long. Cramponné au bras de mon père, je souhaitais ardemment la fin de cette sorcellerie. La nuit était tombée et bien que le ciel demeurât blanc, les arbres du jardin, déjà noirs, nous entouraient d'un nouveau mystère ; pas une feuille ne bougeait, toutes à leur place et comme stupéfaites de cette présence humaine inusitée. J'avais oublié la rencontre dans l'allée et pensais à ce que le prince nous avait dit devant l'étang. Le ciel allait-il rester clair toute la nuit ? Mais alors, plus d'étoiles ! L'idée d'une pareille erreur me fut insupportable. Nous fîmes ainsi le tour du verger : les troncs des pommiers, blanchis au lait de chaux, apparaissaient seuls dans la nuit. Chaque fois que le prince s'arrêtait pour parler, je tirais le bras de mon père, l'obligeant à avancer. Cette promenade ne finirait-elle jamais? Il me semblait marcher sur les débris de la journée ;

tout me pesait. C'était, il est vrai, la première fois que j'assistais à la tombée de la nuit au jardin. Elle me prenait comme la fin du monde. Quand nous arrivâmes devant la maison, ma mère n'eut pas besoin de me dire de rentrer. Je profitai de l'obscurité pour me dérober aux caresses du prince et me hâtai de rejoindre mon lit, sans faire attention que le ciel allumait ses premières étoiles.

La nuit, je fus réveillé subitement par un grand cri. Je pensai d'abord que c'était celui d'un chat, comme il m'arrivait souvent d'en entendre ; mais il venait de la maison, aucun doute possible. Cependant, comme nous logions, mon frère et moi, dans l'annexe, je ne pus situer exactement l'endroit d'où était venu le cri et je me rendormis bientôt.

Le lendemain, le jardin me parut bien éveillé, délivré de ses chaînes, mais la maison demeurait engourdie ; aucun de ses bruits habituels, que je connaissais si bien. Chaque porte avait sa voix ; ce matin, elles se taisaient. Je me hâtai de sortir et me tins dans l'endroit le plus isolé du jardin en attendant le coup de cloche du déjeuner. Il fallut tendre la main au prince, écouter ses questions auxquelles je répondis à peine. Mon frère m'avait dit : « C'est un vrai prince, ça se voit ! » A quoi donc reconnaissait-on un homme de cette espèce, qu'on disait si rare?

Il me sembla qu'une gêne plus visible que la veille pesait sur la table. Mon père et le prince parlaient seuls et celui-ci ne regardait personne en prononçant ses phrases tortueuses, à demi chantonnées ; pas même Amanda. Ma tante ne levait pas les yeux de son assiette ; son visage me parut tiré. Que s'était-il passé? Tout à coup le souvenir du cri entendu cette nuit me revint ; je me rappelai en même temps les paroles du prince dans l'obscurité de l'allée. Comme tout le monde se taisait en ce moment, je n'y tins plus.

— J'ai entendu crier quelqu'un cette nuit dans la maison, prononçai-je tout haut.

Ma voix, je me souviens, était toute changée. C'était sorti d'un endroit de moi-même que je ne connaissais pas.

Je vois encore ma mère sursauter. Le silence parut se creuser davantage. Tout le monde avait les yeux agrandis, comme sur une photo au magnésium. Enfin, ma mère ouvrit la bouche pour dire :

— Tu as dû rêver !

Sa voix non plus n'était pas la même que d'habitude.

— Non, non, assurai-je, j'avais les yeux bien ouverts et cela venait de la maison.

Mon père se hâta de reprendre la conversation et une sorte d'équilibre se rétablit autour de la table. Quant à moi, il me

sembla positivement que je venais de grandir tandis que le prince prenait des proportions ordinaires.

Il nous quitta deux heures plus tard. Mon père le reconduisit seul jusqu'à la porte cochère où une voiture de remise l'attendait. En prenant congé de ma mère, il lui avait baisé la main. Quant à Amanda, elle était disparue tout de suite après le déjeuner et elle ne se montra plus jusqu'au soir.

Au dîner, je m'étonnai qu'on fît à peine allusion au passage du prince. Un si grand personnage laissait-il donc si peu de trace? Ma mère dit seulement qu'elle avait retrouvé la chemise de nuit toute pliée sur une chaise : le prince ne s'en était pas servi. Cela nous fit rire, mais je pense que ma mère en était humiliée.

— En Russie, dit mon père, on ne change pas de chemise pour dormir !

Ce fut beaucoup plus tard que ma mère me donna l'explication du cri que j'avais entendu pendant la nuit. Elle et mon père l'avaient entendu de leur côté, et ils l'avaient identifié tout de suite : aucun doute, ce cri venait de la chambre de ma tante Amanda. On la savait nerveuse, un peu hystérique, et sujette aux cauchemars. Mon père, qui logeait au bout d'un couloir assez éloigné du palier principal où était située la chambre de ma tante, s'était levé pour aller voir ce qui se passait. Un bougeoir à la main, il avait aperçu le prince qui traversait le palier et se dirigeait vers sa chambre ; il s'était arrêté aussitôt en soufflant sa bougie, mais il croyait bien que le prince l'avait vu.

Personne ne parla jamais de cette histoire. Mais un jour qu'on rappelait le souvenir du prince, ma tante Amanda déclara qu'elle s'était sentie en quelque sorte terrorisée par cet homme étrange. « Médusée, » rectifia mon père en plaisantant. « Oui, oui, ajouta-t-elle, c'est le mot : comme un oiseau par un boa ! »

Elle avoua à ma mère le rendez-vous du prince. Au dernier moment, elle s'était décidée à fermer sa porte à clef. « Malgré cette précaution, quand j'ai vu la poignée de la porte remuer, je n'ai pu m'empêcher de pousser un cri. »

— Je le savais, dis-je quand ma mère eut terminé son récit.

— Que savais-tu?

— Que le prince devait rejoindre ma tante Amanda dans sa chambre.

— Mais tu n'avais que sept ans !

— L'âge de raison.

Et je lui dis ce que j'avais entendu, ce soir-là, dans l'allée du verger.

FRANZ HELLENS.

LE PRINTEMPS ROMAIN DE MRS. STONE

(Suite) (1)

DEUXIÈME PARTIE

UNE ILE, UNE ILE !

Mrs. Stone avait parfois le sentiment que ses relations avec Paolo lui permettaient de frôler, pendant de brèves secondes, quelque chose d'assez nouveau pour elle, et qui ressemblait peut-être au bonheur. Ne l'ayant jamais rencontré jusque-là, comment l'aurait-elle reconnu? Elle n'avait goûté que l'ivresse nerveuse des triomphes d'actrice, rapidement suivie, lorsque la pièce était un succès, d'une épuisante et monotone série de représentations, que l'aiguillon de la rivalité ambitieuse, paraît seul de quelque intérêt. Elle se sentait secrètement, jalouse des auteurs dramatiques, les vivants et les morts, car leur travail créateur s'accompagnait sans doute d'une certaine liberté, tandis que le destin des actrices les enfermait dans un cadre sévère de paroles et de gestes. Au théâtre, elle n'avait que peu d'imagination. Elle pensait que c'était un manque de génie. Elle se livrait à de bruyantes manifestations de joie lorsque l'une de ses rivales connaissait un triomphe, elle lui envoyait des gerbes de roses et des hymnes de louanges télégraphiques, mais se réjouissait secrètement que le jeu de l'autre ne fût pas loué avec autant de chaleur que le sien. Lorsque la rivale échouait, elle ressentait pour elle une sympathie sincère et presque une tendresse de sœur. Lorsqu'une actrice obtenait un succès égal ou supérieur au sien, elle perdait la voix, oubliait son texte et jouait n'importe comment pendant une semaine. Elle avait même exigé un jour avec insistance le renvoi d'une actrice de second plan, et avait reçu peu après ces lignes :

(1) Voir *La Table Ronde* n° 44.

« *Je sais pourquoi vous m'avez fait renvoyer : les merveilleuses critiques recueillies par Hélène vous ont bouleversée.* » Mrs. Stone à cette époque n'éprouvait aucun besoin d'analyser profondément ses sentiments profonds. Son travail, et le dessein qu'elle avait formé d'être sur le plan social et théâtral une personnalité de premier ordre, lui laissaient peu de temps pour étudier les mouvements secrets de son cœur. Les événements se succédaient avec tant de rapidité, les costumes changeaient si vite et paraissaient si rassurants, que son prestige lui paraissait invulnérable. Elle disait parfois à son mari : « Si j'en avais le temps, je m'offrirais une bonne dépression nerveuse. » Mais les forces de son être encore jeune se dépensaient continuellement pour donner toujours plus d'éclat à sa carrière et son rang social, et elle se laissait pousser en avant, toujours plus en avant, sans autre but apparent que celui d'avancer, et d'avancer vite. Le brusque échec de Juliette avait été comme la collision de deux projectiles. Elle avait alors compris qu'elle ne cessait de courir les yeux fermés, les poings fermés, sans goûter d'autres sensations que celles du mouvement et de la vitesse. Mais le temps s'était dressé devant elle, l'impondérable temps, qui n'avait pas fait son chemin comme un ami, à ses côtés, mais était venu à sa rencontre, comme un ennemi, et qui, dans un fracas terrible, l'arrêtait en plein vol. Elle s'était redressée, au milieu des décombres, avec un rire qu'elle croyait courageux et une certaine dignité, pour annoncer au monde, qui s'en souciait beaucoup moins qu'elle ne le croyait, qu'elle abandonnait sa carrière pour soigner son mari, et qu'ils gagnaient tous deux l'Europe et l'Asie pour de longues vacances.

Depuis quelque temps, en effet, Mr. Stone donnait des signes évidents de lassitude, mais lorsqu'on passe son temps à courir d'un rendez-vous à l'autre, comme ils le faisaient tous deux depuis tant d'années, il est pratiquement et réellement impossible à l'un de ses coéquipiers de penser que l'autre peut se trouver soudain immobilisé par la mort. C'est tellement rassurant, un rendez-vous. On sait où l'on va, à quelle heure, et chez qui, à 4 heures chez le coiffeur, à 5 heures et demie chez le photographe, à 6 heures au *Colony*, à 7 heures et demie au théâtre, à minuit au *Sardi's*, à 1 heure du matin au lit. On a le sentiment d'être invulnérable. Car tant que l'on est dans un lieu précis, tant que l'on a un rendez-vous précis, quelque chose de précis à faire : bavarder, répéter ou jouer, tant qu'on ne cesse pas de remuer, *on sait que le squelette à la faux n'osera pas se présenter*, et s'il s'est glissé par mégarde dans les journaux, quelque part entre la chronique mondaine et la chronique théâtrale, il est très facile de tourner

adroitement la page pour arriver très vite aux cours de la Bourse.

Mrs. Stone n'avait donc jamais cru bon de s'intéresser sérieusement à la santé de son mari. Et soudain elle y trouvait un prétexte à abandonner un rôle qui était pour elle un échec. Le docteur lui-même avait semblé n'y attacher que peu d'importance. Il avait mis cette fatigue sur le compte d'un symptôme pas sager, baptisé « climatérique ». Pourtant, une semaine avant qu'ils s'embarquent tous deux pour l'Europe, le docteur avait prié Mrs. Stone de passer le voir à son cabinet, pour un entretien confidentiel, et lui avait alors avoué que son attitude rassurante faisait partie du traitement, mais qu'il ne fallait pas y voir un véritable diagnostic. Il n'était pas sûr du tout que le cœur affaibli de Mr. Stone supportât ce voyage autour du monde. C'était exactement comme s'il lui avait dit : « Indiquez-moi votre itinéraire, et je vous donnerai l'adresse d'une bonne maison de pompes funèbres à chaque escale... »

Mrs. Stone avait pris cela comme une sorte d'injure personnelle...

— Mr. Stone *ne mourra pas*, avait-elle répondu sèchement. On a toujours l'intuition de ces choses — et s'il y avait un danger véritable, mon cœur l'aurait deviné. C'est un homme très fatigué, un point c'est tout. Il s'est intéressé à ma carrière avec plus de sérieux que moi-même. Après quelques semaines de détente et de repos, sa faiblesse cardiaque s'effacera. J'ai toujours pensé qu'il y avait une entente secrète entre les docteurs et les entreprises de pompes funèbres, et qu'une place laissée libre par l'un est tout de suite occupée par un autre.

Un rire, un jeu de scène éblouissant, une main gantée de blanc tendue vers ce docteur, elle était déjà debout, grande vedette, qu'un régisseur de scène (et ce docteur était-il autre chose?) se permettait, outrepassant ses droits, de conseiller sur un détail ! Puis la porte du cabinet refermée et les adresses de plusieurs docteurs étrangers acceptées par condescendance, elle avait senti faiblir sa certitude. Et le jour où ils s'étaient embarqués sur le *Queen-Mary*, cette sourde menace, cet ennemi furtif, avait franchi avec eux la passerelle pour se glisser, sans hésiter, parmi les bouteilles de champagne enrubannées et les paniers de fruits couverts de cellophane, qui accompagnaient les souhaits de bon voyage. Comme quelqu'un qui est dans la même pièce que vous, que vous faites semblant de ne pas avoir vu, mais à qui vous ne cessez de jeter des coups d'œil furtifs. Mr. Stone semblait l'avoir aperçu lui aussi, car malgré une bonne humeur largement

dépensée, il s'éclaircissait la gorge avec une petite toux sèche, en tirant sur son col, dès qu'il cessait de rire ou de parler. Il ne fumait ses cigarettes qu'au premier tiers, puis les écrasait avec une violence inutile, tandis que ses doux yeux gris, au regard étrangement enfantin, prenaient une couleur vitreuse, qu'elle ne leur avait jamais vue, même au plus fort de la crise économique.

L'ampleur et la qualité du sentiment qui la liait à son mari, faisaient jusque-là partie des choses dont Mrs. Stone ne s'inquiétait guère. Elle découvrait, avec un certain retard, qu'il ne s'agissait pas d'un attachement banal mais d'une véritable dépendance, profondément enracinée. Car c'était Mr. Stone, et Mr. Stone seul, qui avait pris place à côté d'elle dans cette fusée qui l'avait entraîné à course folle parmi les espaces interstellaires de sa carrière. Leur mariage aurait pu, dès les premiers jours, tourner au désastre, car, si elle souffrait d'une frigidité poussée jusqu'à l'aversion, il était d'une maladresse sexuelle voisine de l'infirmité. Et cette union se serait effondrée d'un coup, s'il n'avait pas, une nuit, éclaté en sanglots, et pleuré, comme un bébé, sur sa poitrine, changeant ainsi de rôle, et refusant celui du seigneur impuissant pour celui de l'esclave pathétique. Le drame avait réussi où échouait le désir. Elle l'avait alors serré dans ses bras, avec une tendresse profonde, et bien que non accompli, leur mariage s'en était trouvé sauvé. L'impuissance de Mr. Stone leur avait permis de comprendre ce qu'ils désiraient l'un et l'autre : elle, un enfant adulte, et lui, une mère encore jeune et adorable.

Mrs. Stone ne devint lucide et sincère avec elle-même qu'après avoir quitté la scène. Absorbée par la monomanie de sa profession, il lui restait trop peu de temps pour analyser ses réflexes ; aussi se laissa-t-elle aller un jour à une action méprisable, sans oser en chercher le vrai mobile. Cela s'était passé quinze ans plus tôt. Elle jouait, en tournée, *Rosalinde* de Shakespeare. Le rôle d'Orlando était tenu par un jeune acteur dont la beauté physique et le style dramatique lui faisaient une sérieuse concurrence. Au cours de leurs scènes communes, elle sentait parfois l'attention du public se détacher d'elle, et c'était comme une provocation de plus en plus grave. Elle était pourtant obligée d'avoir l'air enchantée du succès de son partenaire et des louanges enthousiastes que lui décernaient les critiques féminins, laissant entendre, par allusions discrètes, combien ce jeune homme était fait pour porter le costume élizabéthain. Son excitation s'intensifia peu à peu, et atteignit son paroxysme, au cours d'une matinée donnée à Tolède. Passant devant la loge

du jeune homme, et le voyant assis devant un miroir dans un collant vert pomme, elle se sentit prise d'une sorte d'attaque, pénétra dans la loge, claqua la porte derrière elle et poussa le verrou. Effrayé, il détacha son regard du miroir où il prolongeait une contemplation narcissique. Ne comprenant pas ce qui l'avait poussée à entrer, elle était encore plus effrayée que lui.

Allait-elle se déchaîner en injures hystériques? Elle connut une véritable panique à la pensée que c'était là peut-être son véritable mobile, et cette panique la poussa sans doute vers une solution d'apaisement, la seule qui lui vint à l'esprit : étreindre violemment le jeune homme. Elle le fit d'une façon plus virile que féminine, ce qu'il accepta en suggérant lui aussi un renversement des rôles — mais tout se rétablit enfin, lorsque, au moment culminant de l'étreinte, elle consentit à l'abandon naturel aux femmes, pour lui laisser le rôle (assez bien tenu, d'ailleurs) d'agresseur. On leva le rideau sur l'acte suivant avec un quart d'heure de retard, faute d'avoir trouvé la vedette dans sa loge. Mais un ou deux jours plus tard, comme Orlando tentait à son tour une visite parallèle, elle lui dit, sans détourner les yeux de sa glace à maquillage : « Ce qui s'est passé samedi dernier est imputable, je pense, aux quelques gouttes de benzédrine que j'avais versées dans mon café. Excusez-moi. Je dois me changer très vite. »

Cet incident eut un effet salutaire : Orlando cessa d'être pour elle une source d'angoisse. Elle put de nouveau le dominer en scène, et l'effacer dans l'ombre de sa virtuosité, avec l'audacieuse sûreté d'un vautour qui plonge sur des animaux sans défense endormis dans les champs. A l'occasion de Noël qu'ils célébrèrent à Denver, elle lui fit don d'un ravissant album de cuir, dont la couverture portait en relief ces deux mots argentés : *Délirantes critiques*. C'était d'une méchanceté délicate, car, depuis la matinée de Tolède, on ne citait même plus son nom dans les articles. Quelques jours plus tard, il lui fit l'affront de lui retourner son cadeau avec un billet disant : « *Le jeune talent, de nos jours, est étouffé au théâtre par le système de la vedette.* »

L'incident de Tolède ne fut qu'un éclair dans un ciel serein, une exception qui n'influa en rien sur sa vie professionnelle. Elle prit soin de faire remplacer cet Orlando par quelqu'un qui portât le cuir rouge et la soie vert-pomme avec moins d'arrogance, et, la tournée finie, retrouva Mr. Stone avec une reconnaissance particulière, comme un enfant qui s'éveille d'un cauchemar, se jette au cou de sa mère. Elle n'accepta jamais l'idée qu'elle avait agi avec ce jeune acteur d'une

façon honteuse; elle n'avait même pas conscience d'avoir joué les oiseaux de proie. Pourtant quelque chose en elle se cabrait devant son geste, et lui donnait un vague malaise. Elle avait besoin que Mr. Stone la rassurât, lui affirmât qu'il ne s'était rien passé de grave. Elle lui raconta l'histoire de la loge, et il lui avoua ce soir-là : « Je sais que je n'ai jamais su bien faire l'amour avec toi. » Car l'aspect sexuel de l'histoire le frappait davantage que son aspect moral, si éloquent pourtant. Il n'eut donc à lui pardonner que sa faiblesse charnelle. Mais elle convint avec lui qu'il n'y avait rien d'autre à comprendre ni à pardonner, et lui assura, en retour, avec une sincérité profonde, qu'elle était parfaitement satisfaite de leurs relations passées et présentes, et qu'aucun nuage d'insatisfaction latente n'avait provoqué ce brusque éclair de chaleur. La nuit suivante, elle vint elle-même chercher consolation près de lui, car les rôles d'époux et d'enfant, lorsqu'ils servent de base au mariage d'adultes, sont curieusement interchangeables.

L'ombre d'une solitude mystérieuse hantait l'union des Stone — ombre que connaît toute liaison factice. Les doigts impatients n'étreignent qu'un fantôme, les lèvres affamées baisent des bouches d'ombre. La mère est déjà morte et l'enfant n'est pas né, mais une tendresse pathétique enveloppe ces mensonges. S'ils avaient continué de vivre à New-York leur existence-vedette, peut-être le pathétique n'aurait-il pas franchi les limites de leur inconscient, vague comme un enfant que Karen n'eût pas mis au monde; mais l'interruption brusque de leurs habitudes, le départ pour cet interminable voyage, la soudaine disparition de leurs armures rassurantes : théâtre, réceptions, bureaux et cette obsédante insuffisance permirent à l'ombre de leur solitude de se préciser lentement, comme un souffle se change en buée. Alors, une sorte de brouillard gris, se mit à flotter entre eux à travers lequel ils échangeaient de rapides sourires complices et de brèves paroles rassurantes.

Ils avaient l'intention de faire paresseusement le tour du monde, et toutes les places de bateau et d'avion, toutes les chambres d'hôtel, avaient été retenues à l'avance. Mais un soir à Paris, comme ils rentraient du théâtre, et que dans la salle de bains Mr. Stone se brossait les dents, le bruit familier de la brosse fut soudain remplacé par des gémissements rauques et inhumains. Mrs. Stone se précipita, pour voir s'effondrer son mari, dont les petites mains potelées s'accrochaient au lavabo, comme s'il n'avait d'autre soutien, dans sa lutte pour la vie, que ce rebord de porcelaine. Il survécut à cette attaque, mais le voyage fut jugé trop fatigant. Ils

décidèrent de se reposer quelque part pendant un certain temps. Après une semaine de soins dans une clinique parisienne, ils prirent l'avion pour Rome.

Pendant ce séjour à Rome, la maladie de Mr. Stone connût une trêve encourageante, et, ce fut précisément au cours de cette trêve qu'elle l'accompagna, un après-midi, chez un tailleur célèbre du Corso d'Italia, pour lui commander quelques complets neufs, non par besoin ou par envie, mais comme une promesse qu'il lui faisait de vivre assez longtemps pour les porter. Accompagnant Paolo chez ce même tailleur, Mrs. Stone se souvint du sourire échangé avec son mari, ce jour-là, dans le soleil du magasin, pendant que l'on prenait les mesures du petit corps trop grassouillet. Ils s'étaient décidé pour une flanelle gris-pigeon. Et voici qu'aujourd'hui, le même tailleur sortait de son armoire vitrée un coupon de la même flanelle, et le déroulait sur la table nue.

— Touchez-la, madame pour vous rendre compte, disait-il à Mrs. Stone.

— Merci, merci. Je la connais...

Elle se retourna brusquement, feignant d'admirer les azalées blanches qui fleurissaient la devanture, car Mr. Stone portait précisément son costume gris-pigeon lorsqu'il avait eu cette crise d'étouffement et d'angoisse, qui devait être la dernière, à bord de l'avion qui les emportait vers Athènes. Le dos tourné à Paolo et au tailleur, elle revivait cette effroyable séparation, entre ciel et terre, dans un tonnerre assourdissant de moteurs et de lumière cuivrée. Comme elle se souvenait bien !

Ils sont assis de chaque côté de l'étroit couloir. Elle aperçoit soudain le petit corps potelé de son mari gagné par une étrange rigidité, tandis que ses mains étreignent les accoudoirs de son fauteuil, comme s'ils pouvaient seuls l'empêcher de sombrer dans l'immense horizon bleu de la mer Ionienne, qu'ils sont en train de survoler. Elle se souvient. Se penchant de côté, elle demande avec une légère hésitation : « Vous sentez-vous mal à l'aise, Tom? » Elle revoit le mouvement de tête sec et rapide qui veut dire non, et qu'elle sait être un mensonge. Elle se souvient d'avoir regardé la petite montre de platine à son poignet, épouvantée soudain de réaliser que cet oiseau incroyablement rapide mais insensible, qui les emporte à travers l'espace, ne touchera pas terre avant trois heures. Tournée de l'autre côté, elle interroge alors, par la vitre courbe du hublot, à travers l'étonnante pureté de l'atmosphère, l'immensité plus étonnante encore de la mer déserte, et découvre soudain avec un cri, son premier cri, une petite

île couverte de bâtiments blancs, pas très loin vers le nord. C'est à l'hôtesse de l'air qu'elle crie :

— *Dites au pilote d'atterrir! Il le faut! Mon mari est malade!*

Mr. Stone se tourne vers elle, lui sourit de nouveau, sa tête à nouveau fait « non », et il lui dit quelque chose qui se perd dans l'effroyable ronflement de l'oiseau mécanique. Alors, l'hôtesse vient se placer entre eux. Pendant quelques minutes, Mrs. Stone n'aperçoit plus que le haut du crâne rose, et c'est pendant cette courte interruption de leur communion visuelle que Mr. Stone cesse de vivre, comme si la jeune femme qui s'est précipitée vers lui avait habilement et rapidement glissé sa main sous la veste gris-pigeon pour lui arracher le cœur. Si cette jeune et fraîche hôtesse en uniforme gris n'avait pas brisé ce regard qui les attachait l'un à l'autre, cette mort n'aurait pas eu lieu, pense Mrs. Stone. Et, comme la jeune femme se tourne vers elle pour lui dire : « *Votre mari s'est évanoui,* » elle se lève d'un bond, se jette sauvagement sur elle, la frappe au ventre, à la poitrine, l'écarte avec violence, hurlant des mots indistincts, la repousse jusqu'à la porte de la cabine du pilote, puis, délivrée, seule enfin, elle revient vers son mari, pour de nouveau le mettre au monde d'où cette intruse vient de l'arracher. Mais voyant ce petit corps potelé tout affaissé dans son complet de flanelle grise, elle comprend que ce qu'il vient de perdre ne lui sera jamais rendu. C'est quelque chose qui flotte désormais dans le vide éclatant du ciel. Alors, elle n'est plus que cris stridents, mains suppliantes, et tente de faire reculer l'hôtesse pour atteindre la poignée, étincelante et courbe qui ouvre la cabine du pilote, et crie : « *L'Ile, l'Ile!* » Mais comme l'hôtesse et le jeune homme en uniforme gris qui sort de la cabine semblent ignorer tous deux le sens du mot *Ile,* elle se laisse tomber sur un siège vide à l'avant de l'avion et, ses deux bras, pliés comme des ailes, frappent la vitre du hublot où s'inscrit le bleu de la mer et le fragment d'une île verte, qui doucement s'éloigne et disparaît, tandis que les deux voix patientes lui répètent : « *On ne peut pas, madame, on ne peut pas se poser sur cette île...* »

★

Avec le gris-pigeon, Paolo commanda deux autres costumes : un en tuxedo bleu de nuit, un autre en soie jaune perle.

Il faisait preuve d'une surexcitation que Mrs. Stone n'avait jamais vue, même chez un enfant. Il rejetait, en parlant, la tête si loin en arrière, que sa gorge semblait sur le point

d'éclater, et gesticulait sans cesse, le poing en avant comme convulsivement refermé sur une coupe.

— *Strette, strette, strette,* criait-il au tailleur qui prenait les mesures de son corps admirable.

Fuyant ce climat de violence et de chiffres, et le traître éclat des lumières, Mrs. Stone, réfugiée dans un coin désert du magasin, ne s'abandonnait plus aux souvenirs, mais aux pièges plus inquiétants encore de la réflexion. Elle tentait de comprendre comment elle en était arrivée là. Peut-être existait-il une continuité logique mais invisible entre sa carrière de star américaine et les événements anormaux qui l'attendaient à Rome ; peut-être suffisait-il de rester immobile ainsi, très longtemps, solitaire et songeuse, pour que se précisât peu à peu la courbe continue de ce développement.

Ne s'était-il pas glissé quelque part dans sa vie un signal secret, une marque invisible permettant, à travers la distinction sans histoire d'une enfance virginienne, coupée de spectacles montés par son collège et qui l'avaient poussée à choisir sa carrière, suivie de tant d'années d'un mariage de convention et d'une vie terriblement agitée mais pourtant uniforme, d'expliquer l'apparition de Paolo et du printemps romain? Les chiffres, les signes, les symboles de l'immense équation étaient tous en place, au milieu de la page, dans leur exacte succession temporelle, mais le résultat n'y figurait pas. Il était faux de dire qu'elle était terminée. L'équation s'allongeait toujours. Si, dans l'avion d'Athènes, par exemple, la mort s'était tournée vers elle, peut-être l'équation se serait-elle interrompue brusquement. Elle n'en aurait pas été résolue pour autant. Une partie sans doute en était définitive, tout ce qui dans sa vie pouvait être chiffré en signes exacts, tout ce qui avait été conduit jusqu'au bout, mais elle continuait de vivre et d'être elle-même, et de sentir, et d'observer, et d'apprendre, comme avant, mieux qu'avant, avec plus de force qu'avant, car cette sorte d'anarchie émotionnelle qui l'habitait aujourd'hui ne l'avait bouleversée que deux fois dans le passé, dans un dortoir de collège d'abord, puis dans une loge de Tolède, mais sans s'épanouir pleinement. Et voici qu'aujourd'hui...

Mrs. Stone détacha soudain son regard de ses gants blancs. Les voix de Paolo et du tailleur lui arrivaient plus confuses d'un salon d'essayage voisin, mais, son attention avait été moins éveillée par l'éloignement de ce bruit premier que par la naissance d'un bruit nouveau. Une sorte de tintement métallique, quelque part dans le magasin. Elle fut tout d'abord incapable d'en situer l'origine. Puis, elle aperçut l'ombre d'un jeune homme arrêté sur le trottoir contre la devanture du

magasin. Il ne regardait pas l'intérieur de la vitrine, mais sa main, qu'il tenait tendue devant lui, refermée sur un objet métallique dont il frappait la vitre. Il baissait si profondément la tête qu'elle ne pouvait identifier ce visage si souvent aperçu depuis quelque temps dans les rues de la ville, au hasard de ses allées et venues, mais elle reconnut sans hésiter l'attitude furtive et pourtant sûre d'elle-même. L'attitude de celui qui, au milieu d'une foule, veut, sans se trahir auprès des autres, attirer l'attention d'une seule personne. Bien que l'après-midi fût chaude, le col de son manteau relevé dissimulait sa gorge et son visage baissé, et il jetait de rapides coups d'œil des deux côtés de la rue ensoleillée sans cesser de frapper la vitre. D'un geste imperceptible, il écarta légèrement son manteau et Mrs. Stone, épouvantée, aperçut dans un éclair une outrageante nudité. Elle se leva brusquement, tourna le dos à la vitrine et regarda la rangée d'armoires vitrées qui garnissait le mur du fond. Elle ne bougea pas pendant quelques minutes. Le tapotement cessa. Le faible reflet des armoires vitrées lui permit de voir que la silhouette s'effaçait. Alors elle appela Paolo d'une voix effrayée, mais lorsqu'il accourut, prise d'une sorte de honte qui l'empêcha de lui raconter l'incident, elle lui rappela simplement qu'il était tard et qu'ils étaient invités à dîner.

TROISIÈME PARTIE

LA DÉRIVE

Les parents de Mrs. Stone ayant divorcé, elle s'était trouvée à l'âge de dix ans, pensionnaire dans un collège du Maryland. Elle jouait peu avec les autres petites filles. Hautaine et déjà grande, ses boucles d'or, ses yeux mauves et ses attitudes de grande dame faisaient l'admiration de ses professeurs. Elle n'avait pas l'air d'une enfant véritable, mais d'une princesse de mélancolie. Les mains sur les genoux, les chevilles délicatement croisées, elle semblait poser pour quelque peintre romantique de l'époque victorienne. Mais ses lèvres toujours serrées et les regards furtifs qu'elle jetait autour d'elle sans tourner la tête lui donnaient, malgré sa féerique beauté, quelque chose de dédaigneux et de sournois. Les autres petites filles ne l'aimaient guère. Elles lui donnèrent des surnoms très divers du genre « Miss crâneuse » ou « La Chou-

choute ». Cette hostilité ne semblait pas l'étonner, comme si son expérience passée, aussi courte fût-elle, lui avait appris qu'il ne fallait rien attendre d'autre du monde-qui-n'est-pas la-maison. Au bout de quelques semaines cependant, comme si elle avait pris le temps de réfléchir à la situation, elle fit un chignon de ses boucles blondes, abandonna ses allures de grande dame et commença de ressembler aux autres enfants et d'agir comme elles. Mais beaucoup plus qu'à une petite fille véritable, elle faisait penser à une grande personne qui s'efforce d'y ressembler. Et sa beauté surprenante demeurait immuable. Le temps seul y pouvait porter atteinte.

Au cours du premier hiver de pensionnat, l'attitude de Karen se transforma du tout au tout. Elle devint un garçon manqué, toujours au premier rang pour les jeux violents et les sports. Il y avait dans le jardin de l'école une colline très abrupte et fort difficile à escalader par temps de neige ou de gel. C'étaient précisément ces jours-là que choisissaient les petites filles les plus turbulentes, comme Karen, pour jouer au roi de la montagne. Au cours de ce jeu, parfaitement défendu et bientôt sévèrement puni par les professeurs, l'une des petites filles grimpait au sommet de la colline et devenait Roi de la Montagne. Pour conserver son titre, il lui fallait empêcher les autres de venir la déloger de sa place. Le nouveau caractère de Karen éclatait, dans ce jeu-là, à son plus grand avantage. Elle était le roi le plus tenace et l'assaillante la plus féroce. Le jeu se terminait souvent par un ouragan de robes déchirées, de blessures et de larmes, et le triomphe de Karen, invulnérable au sommet de la colline glissante.

Elle n'avait pas renoncé, en quittant son enfance, à jouer au Roi de la Montagne. Sans doute en avait-elle sensiblement modifié les règles lorsqu'elle s'était trouvée aux prises avec de grandes personnes. Les attaques, les batailles, les mêlées, les blessures avaient fait place à des méthodes apparemment plus civilisées. Mais la façon dont elle s'était hissée au faîte de sa profession, et la ténacité héroïque avec laquelle elle avait repoussé tous les assauts, ceux du temps mis à part, pour maintenir sa position, inclinait tout naturellement Mrs. Stone à se souvenir de la colline glacée de son enfance. Dans le silence des moments de repos, elle voyait parfois, rapide et secret comme le geste de deux voleurs qui se passent une montre dérobée, un signe que la Karen adulte échangeait avec la Karen enfant, tandis qu'une voix intérieure murmurait ces mots exaltants : « *Je suis encore le Roi de la Montagne.* »

La politique avait remplacé la violence. Les tournées que Mrs. Stone faisait à travers l'Amérique ressemblaient à l'organisation d'une campagne électorale. Les politiciens mettent

un point d'honneur à n'oublier aucun nom ni aucun visage. Mrs. Stone également. Les gens qu'elle connaissait à peine mais qu'elle appelait par leurs prénoms, se comptaient par centaines. Dans chacune des villes où s'arrêtait la tournée, elle savait tout ce qu'il fallait savoir sur les critiques et les journalistes, sur la surdité de l'un, la myopie de l'autre, qui la conduisaient tout naturellement à les placer aux premiers rangs, sur la liqueur préférée du troisième et les petites vanités inquiètes de chacun. A ceux qui avaient pris quelque embonpoint depuis sa dernière tournée, elle disait : « Seigneur ! Comme vous avez maigri ! » Et si l'un d'eux, comme il arrive souvent, avait une secrète sympathie pour les gens de son propre sexe, elle s'arrangeait pour lui présenter discrètement quelqu'un de son entourage. Elle comprenait très bien. Elle était tellement tolérante. Elle n'avait aucune félinité, aucune brusquerie. Le très ancien truc de regarder très vite autour d'elle sans tourner la tête, ce truc qui dans son enfance la faisait passer pour hautaine et sournoise, lui était fort utile en toute occasion. Elle voyait tout, elle savait tout, et ce qu'elle ne savait pas, son secrétaire le savait pour elle. Ils réunissaient à eux deux une collection d'informations absolument stupéfiante. Chaque matin avant toute autre chose elle demandait à ce collaborateur célibataire : « *Quel anniversaire aujourd'hui?* » Elle avait un carnet spécial pour les dates de naissance, où figurait aussi bien la veuve d'un ancien président des U. S. A. que la courriériste de la *Gazette de Tulsa*. « *Quel anniversaire aujourd'hui?* » demandait-elle, ou « *Qui est mort?* » exactement sur le même ton, avec un intérêt indifférent, presque médical. Elle alimentait un fleuve ininterrompu de félicitations et de condoléances, et, la belle Flore elle-même, déesse du printemps, dispersait ses fleurs avec moins de générosité. Elle consacrait deux matinées par semaine à visiter les hôpitaux. Si le dernier des machinistes tombait malade, il pouvait être sûr, qu'il le souhaitât ou non, que Mrs. Stone irait le voir. Ses visites d'hôpital n'apportaient rien de très réconfortant, il faut bien l'avouer. Elle fixait les malades de ses yeux d'oiseau féroce, et sa gorge seule laissait échapper quelques exclamations apitoyées. Les incurables ne la touchaient pas davantage que les opérés d'une amygdalite. Tout ce qu'elle faisait pour s'attirer la faveur des gens qui travaillaient avec elle, et créer la légende d'une Mrs. Stone symbole de fidélité et de bonté, lui était dicté par le cerveau, jamais par le cœur. Et beaucoup de gens disaient : *Mrs. Stone est une femme merveilleuse*, d'une voix aussi indifférente que celle qu'elle prenait pour demander à son secrétaire : « *Qui est mort?* » ou « *Quel anniversaire aujourd'hui* »?

Mrs. Stone savait mieux que personne à quel automatisme obéissaient ses moindres mouvements. Elle considérait ce trait de son caractère sans indulgence ni sévérité. Elle n'aimait que deux choses : Tom Stone et sa carrière d'actrice. Peu lui importait, sans doute avec raison, que l'intérêt qu'elle portait aux autres vînt de son cœur ou de son cerveau. Il fallait seulement prendre garde, les années passant, à ce que la fixité de son regard d'oiseau et la fausse émotion de sa voix ne deviennent pas trop apparentes, à mesure que déclinait une beauté qui l'avait tant aidée à devenir *Roi de la Montagne*. Mrs. Stone le *savait*. Elle avait très vite découvert cette insidieuse faille et mis tout en jeu pour la combler par des exercices de virtuosité de plus en plus éblouissants.

Elle possédait ce qu'on appelle « un esprit vif ». La facilité étonnante avec laquelle elle apprenait ses rôles l'étonnait elle-même car les grandes vedettes de théâtre prennent généralement tout le temps qu'il leur plaît pour ce travail. Mais, en tout ce qui touchait sa profession, l'ambition et l'inquiétude interdisaient à Mrs. Stone de perdre du temps. Il lui arrivait souvent de connaître ses places dès la quatrième répétition. Mais, redoutant que cette rapidité passât moins pour un don artistique que pour une simple vivacité d'esprit, elle feignait souvent de trébucher sur un texte qu'elle connaissait parfaitement. Elle y trouvait un avantage : à l'abri de ces fausses hésitations, elle ne cessait d'épier les acteurs de la troupe qui pouvaient l'éclipser pendant les représentations.

Tout cela, évidemment, ne pouvait éternellement demeurer caché. Malgré ses ruses et ses efforts, son habileté devint légendaire dans le monde du théâtre. Tous ceux qui la connaissaient eurent bientôt compris ce qu'elle désirait : être roi de la Montagne et le rester. Tout alla bien tant qu'elle fut belle. Mais, sa beauté s'effaçant peu à peu, cette sorte de scintillement qui trahit les mécaniques parfaitement au point, parfaitement huilées, commença d'apparaître. Alors les phrases du genre : « *Mrs. Stone ne nous a pas paru dans un de ses meilleurs jours* » ou « *Mrs. Stone fut, comme toujours, éblouissante, mais pas tout à fait à sa place dans le rôle de...* » firent tinter peu à peu le glas d'une carrière qu'une partie secrète de son être n'avait jamais complètement acceptée. Il est en effet certain qu'elle avait suivi sa carrière avec une véhémence assez mystérieuse. Et la passion presque masculine qu'elle apportait, dans son enfance, au jeu du roi de la Montagne n'était-elle pas mystérieuse, elle aussi?

Mais toute impulsion humaine ne comporte-t-elle pas une part semblable de mystère? Il n'est pas donné à tous d'atteindre la source des choses connues ou même pressenties...

Tous ces noms, ces visages de gens qui pouvaient lui être utiles, tous ces détails caractéristiques étaient classés dans sa mémoire comme des objets sur des rayonnages fixés aux murs d'une immense chambre vide, mais dont le vide n'avait rien de commun avec celui de quelque esprit inculte. Mrs. Stone savait le reconnaître pourtant avec sincérité. Ce vide permettait à tous ceux qu'elle connaissait de s'en tenir au genre de vie qu'ils avaient choisi, sans paraître s'apercevoir qu'ils accomplissaient les rites essentiels de l'inutilité. Mrs. Stone connaissait ces rites. Elle savait s'y soumettre. Elle allait d'une réception à l'autre, était à l'affût de la plus petite distraction, tournait sans cesse autour d'un cercle immense et vide. Debout sur le pourtour du cercle, elle en regardait l'intérieur et prenait conscience du vide qu'il enfermait. Elle voyait ce vide. Elle savait que c'était du vide. Mais comme elle était continuellement occupée, comme elle avait toujours plus de choses à faire que n'en peut contenir une seule existence, la force centrifuge qui maintient les objets sur une trajectoire circulaire l'empêcha longtemps d'être happée par ce vide dont elle ne cessait de faire le tour.

Lorsqu'elle eut abandonné la scène et l'Amérique en compagnie de son mari mourant, au moment même où son corps renonçait définitivement au rôle fécond qu'il n'avait jamais osé jouer, Mrs. Stone comprit en son cœur qu'il lui fallait regarder bien en face le centre du cercle désormais informe et quitter le chemin de ronde de l'agitation passionnée pour s'y enfoncer lentement. Son cœur le comprit sans qu'elle en eût exactement conscience. Douée d'une surprenante audace, elle se laissa glisser à l'intérieur du cercle, ses yeux mauves grand ouverts, le cœur anxieux de savoir ce qu'elle allait y trouver. Un vide absolu ou quelque force imprécise et ignorée qui pouvait aussi bien la sauver que la perdre?

Vers la fin d'un après-midi de printemps, elle réalisa soudain qu'une tempête avait bouleversé les rayons de sa mémoire et semé aux quatre coins, aux quatre vents, les noms et les visages qu'elle y avait alignés. Elle descendait de voiture à l'un des carrefours de la via Veneto, pour entrer chez un couturier, lorsqu'une voix féminine appela : « *Karen!* » Quelques secondes plus tard, une femme, qu'elle avait le vague sentiment d'avoir déjà vue quelque part, lui touchait le bras. Elle réussit à dissimuler cette défaillance de mémoire sous un flot de paroles précipitées, mais il lui fallut plusieurs minutes pour comprendre que ce n'était pas une vague connaissance. Cette femme avait fait partie de ce groupe d'intimes que les Stone appelaient « leur cour ». C'était Julia Mc. Ilhenny, et cet homme qui l'accompagnait, cet immense

crapaud qui mâchonnait un cigare avec un certain malaise, avait autrefois mis beaucoup d'argent dans les spectacles montés par Mrs. Stone. Elle ne les avait pas reconnus. Ils flottèrent quelques instants comme deux fantômes perdus dans ses souvenirs. Mais, lorsqu'elle les eut identifiés, une si profonde perte de mémoire la bouleversa. Les larmes lui vinrent aux yeux. « *Oh Julia!* » murmura-t-elle, retrouvant enfin le prénom de cette petite femme boulotte. « *Oh Julia! J'ai quelque chose à vous avouer.* » Et, la tirant à l'écart, loin du mari étonné, Mrs. Stone, sans en comprendre elle-même la raison, commença d'inventer un mensonge. Elle raconta à Julia qu'elle était rongée par une tumeur sournoise, qu'il avait fallu l'opérer, mais que la tumeur s'était reformée et qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre. Lorsque Julia demanda: « *Où?* », lorsque Mrs. Stone plus exactement crut entendre Julia lui demander « *Où?* » elle répondit : « *Au sein.* » Elle ajouta qu'on lui avait enlevé un sein, mais que la tumeur était trop développée et qu'elle avait par métastase gagné d'autres organes. Et pendant qu'elle inventait ce mensonge, Mrs. Stone se sentait peu à peu envahie par un sentiment qui ressemblait à de la joie, un sentiment de liberté absolue qu'elle avait éprouvé en scène, de temps à autre, lorsque sa virtuosité parvenait soudain à triompher d'un rôle extrêmement difficile. Ce sentiment de liberté l'habitait encore après avoir quitté Julia, haletante, en larmes, devant la terrasse du café où elles s'étaient rencontrées. « *Ne me téléphonez pas,* » cria-t-elle en s'éloignant : « *N'essayez pas de me revoir; vous comprenez pourquoi je ne veux plus voir personne?* »

Comme il eût été déplacé d'entrer à ce moment-là chez son couturier, elle revint à sa voiture et dit à son chauffeur de rouler quelques instants dans le parc de la villa Borghèse. Elle ne cessait de se répéter délicieusement à elle-même : « *Incroyable! Je ne les ai même pas reconnus! C'est incroyable... Je ne les ai même pas reconnus!* »

C'est là ce qui l'avait tout de suite frappée dans ce curieux incident. Mais plus tard, lorsque son chauffeur lui demanda s'il fallait continuer à tourner dans les allées du parc, elle réalisa soudain combien le fait d'avoir inventé, sans raison apparente, un si extraordinaire mensonge, était remarquable. « *Continuez à rouler,* » dit-elle au chauffeur et, renversée sur les coussins de cuir, tandis que la voiture errait au hasard dans les allées désertes de la villa Borghèse, elle eut soudain la certitude d'être arrivée au but. C'était enfin le centre. C'était enfin ce que dissimulaient tant de cercles au mouvement diabolique. *C'était enfin le vide...*

★

Comme beaucoup de gens doués d'une exceptionnelle beauté, Mrs. Stone avait toujours eu le romantique pressentiment qu'elle mourrait jeune. Avant trente ans, pensait-elle dans son enfance. La limite avait peu à peu reculé jusqu'à quarante-cinq et cinquante ans. Mais, ces nouvelles limites franchies l'une après l'autre, l'idée de mourir jeune appartint désormais au seul domaine de l'imagination, le destin n'ayant pas eu le goût de la réaliser. Il serait faux de dire que Mrs. Stone eût véritablement souhaité mourir. Elle se sentait seulement affolée de la direction, du manque de direction, que prenait sa vie. Réellement atteinte d'une affection pathologique semblable à celle qu'elle avait inventée pour étonner Mrs. Mc Ilhenny, de quelque maladie incurable et qui l'aurait conduite tout droit à une mort certaine, elle eût puisé dans cette certitude un apaisement. Mais, il n'en était rien. Son corps n'avouait aucun symptôme de décadence prochaine. Ni faiblesses, ni essoufflements, ni fébrilité du pouls comme en ont les personnes d'un certain âge déjà marquées pour une disparition imminente. Son corps ayant franchi les broussailleuses forêts du retour d'âge, elle connaissait au contraire un nouveau bien-être. Toujours en mouvement, elle ignorait la fatigue. Les autres femmes américaines se plaignaient de la langueur romaine, Mrs. Stone ne l'avait jamais éprouvée. Elle l'aurait tant souhaité ! Elle aurait tant aimé connaître ces lassitudes physiques qui vous invitent à paresser au lit une journée entière. Il lui arrivait encore de rester étendue ; son corps s'y soumettait lorsqu'il en recevait l'ordre. Mais, si Paolo n'était pas étendu près d'elle, une grande agitation l'envahissait soudain. Elle se levait pour un rien. Pour fermer un volet, pour ramasser un linge qui venait de glisser, pour boire ou donner un ordre au maître d'hôtel, à la bonne. Elle était continuellement debout. Ces détails matériels réglés, il lui était impossible de retrouver sans une profonde répulsion la blanche solitude de son lit. Elle s'asseyait alors près du téléphone, posait parfois la main sur l'écouteur, mais le décrochait rarement. La décision prise et le téléphone enfin décroché, le doigt contre le cadran, sur le point de composer le numéro qui allait provoquer la réponse paresseuse de Paolo, un « Allo ! » languissant, elle sentait sa résolution s'évanouir et sa main hésitante raccrochait l'appareil.

Quelques provisions intellectuelles eussent aidé Mrs. Stone à mieux supporter cette période de sa vie. Mais elle avait

négligé d'en faire. De là une certaine part de son malaise. Pendant de longues années, la seule lecture qui l'intéressât fut celle des manuscrits et des critiques de journaux. Elle n'acceptait la musique qu'en « fond sonore » pendant qu'elle s'habillait ou prenait son bain. Les grands bouleversements historiques qu'elle avait traversés, les guerres, les conflits sociaux, n'avaient été pour elle qu'un assemblage imprécis de visages anonymes parcourant les villes, une ombre dansante qui lui demeurait étrangère tant qu'on ne lui frappait pas l'épaule, tant qu'on ne troublait pas la course vertigineuse qu'elle poursuivait avec une précision où la vie de l'esprit ne jouait aucun rôle. On pourrait facilement en déduire que Mrs. Stone était une femme stupide. Comme toute déduction trop rapide et trop simple faite à propos d'un être humain, celle-ci serait partiellement inexacte. Il arrive parfois qu'une dépense excessive d'énergie fasse tort à l'intelligence, surtout lorsque cette dépense d'énergie répond à un désir unique et obsédant : la réussite d'une carrière par exemple. Mrs. Stone ne l'eût pas poursuivie avec tant de lucidité sans une vive intelligence. Elle ne se serait pas analysée avec une sincérité aussi impitoyable, une sincérité qui lui avait permis de reconnaître que son talent n'était pour rien dans sa réussite et que sa beauté, sa jeunesse, aujourd'hui disparues, y tenaient une place capitale. Se rendre à cette évidence, la regarder avec une sincérité aussi impitoyable et ne pas lâcher prise, demande une grande intelligence. Elle savait, désormais. Elle savait et ne lâchait pas prise. Et non seulement cela, mais elle s'accrochait avec un courage imbattable et un plaisir retrouvé. Sa vigueur physique semblait lui promettre encore vingt ans de vie. Elle pouvait s'attendre à être une femme entre deux âges, puis une femme âgée. Cela devenait alors une épreuve terrible, par une éclatante matinée de printemps, de se regarder dans une glace de sa chambre avec une sincérité intransigeante qui la préservait de toute vulgarité. Il devenait évident que le visage apparu au centre du miroir avait traversé cette difficile période avec moins de succès que ses organes moteurs. Comme un oiseau puissant, son corps avait franchi d'un coup d'aile assuré l'enchevêtrement des buissons, mais son visage accusait aujourd'hui les fatigues du vol.

Depuis quelque temps, Mrs. Stone ne sortait qu'avec un maquillage aussi savamment étudié qu'un maquillage de scène, mais le soleil de Rome ne s'y laissait pas prendre et les regards qu'elle surprenait, critiques dans l'ensemble, se faisaient parfois ironiques. Elle avait choisi pour ses cheveux une teinte sombre, presque châtain, et s'était acheté des chapeaux à larges bords, tissés de fils de soie, qui filtraient

agréablement la lumière, mais une ombre d'inquiétude, encore informulée, ne cessait de lui rappeler qu'il lui faudrait un jour prochain faire appel à d'autres remèdes pour accomplir ce long voyage à travers le temps qui semblait, de toute évidence, lui être réservé...

Mrs. Stone dépensait des fortunes chez les correspondants romains des grands couturiers de Paris. Au temps de son éclatante beauté, elle avait le goût des robes simples, et ne portait qu'une bague ; mais son goût l'entraînait aujourd'hui vers les robes et les bijoux inspirés des façades baroques du Bernin. Elle possédait entre autres une robe de taffetas doré garnie de dentelles ivoirines qu'elle portait avec plusieurs bagues très ornées, et un collier de perles et de topazes mêlées. Elle venait précisément de revêtir cette toilette pour la première fois, cet après-midi-là, lorsque Paolo fit brusquement irruption dans sa chambre, vêtu du costume de flanelle gris-pigeon que le tailleur lui avait livré le matin même.

Sans doute était-il fou de la part de Mrs. Stone d'espérer que Paolo allait porter un intérêt quelconque à sa robe de taffetas, mais la journée ne se serait peut-être pas achevée en désastre s'il s'était arrêté quelques secondes sur le pas de la porte pour marquer que cette apparence nouvelle lui plaisait. Mais Paolo ne prenait de plaisir qu'à sa propre apparence. Il se précipita sur le miroir comme un homme en feu plonge dans un étang. Sans un regard pour Mrs. Stone, il se regarda longuement dans la glace, et, trouvant sans doute que deux images la surchargeaient, murmura : « *Excusez-moi* » en poussant légèrement Mrs. Stone de côté. Puis, tournant le dos au miroir et regardant par-dessus son épaule, il releva sa veste sur ses hanches, pour qu'ils pussent tous deux admirer la façon dont la flanelle soulignait le classique dessin de sa jeune et callipygienne vigueur.

Mrs. Stone éclata alors d'un rire moins ironique que désespéré. D'où fureur instantanée de Paolo. Jetant brutalement sa cigarette américaine, il s'engouffra dans la salle de bains pour se regarder dans le miroir du lavabo, plus petit et plus intime, en criant : « *Je n'ai pas l'habitude de porter d'aussi beaux costumes* » et en claquant la porte derrière lui.

— Nous avons trente ans de différence, se dit Mrs. Stone.

Elle eut honte d'elle-même. Lorsque Paolo sortit de la salle de bains, elle avait préparé deux cocktails et les avait posés, près d'un ravier d'olives, sur la table de verre de la terrasse encore baignée de soleil. Paolo, l'air parfaitement absent, feignit d'ignorer les verres, et, la laissant boire le sien à petites gorgées, alla s'accouder à la balustrade de pierre, pour regarder

pensivement la petite place où s'achevaient les Escaliers de pierre. « Il est préférable de rester calme, » pensa Mrs. Stone, et, s'abstenant de tout commentaire, elle but lentement son cocktail, sans quitter des yeux ce dos de flanelle grise, pensant que le moment approchait où cette étoffe cesserait, avec la nuit, de les séparer.

Mais Paolo, se retournant soudain, lui posa une question surprenante :

— Quel est ce garçon qui, depuis quelque temps, ne cesse de vous suivre?

— Comment? Quel garçon?

— Vous n'y avez pas encore pris garde? Il se colle à nous, dès que nous sortons. Venez voir. Il est en ce moment sur la dernière marche des Escaliers.

Elle le rejoignit et se pencha sur la balustrade. Mais la hauteur lui fit battre les paupières et tourner la tête au bout d'une seconde.

— Je ne peux pas regarder de si haut, dit-elle. Ce doit être quelque trafiquant de devises.

— Il est regrettable que vous soyez devenue un objet d'exposition, dit sombrement Paolo.

— C'est-à-dire?

— Un objet que l'on expose aux yeux de tous. Un objet bien en vue. Voilà en effet ce que vous êtes devenue. On vous montre du doigt dans la rue. L'ignorez-vous?

— Je le sais parfaitement, répondit Mrs. Stone. Je sais aussi que cela vous flatte, que vous en êtes enchanté. Pourquoi insistez-vous toujours pour descendre de voiture devant *Doney?* Pourquoi criez-vous des ordres stupides au chauffeur, sinon pour que tous les gens assis à la terrasse vous remarquent? C'est vous qui aimez être un objet d'exposition. C'est vous que l'on regarde. Pas moi, pas moi. Je n'offre pas une image aussi belle, aussi fine que vous. Si nous jouions une pièce ensemble, croyez-moi, on ne me remarquerait même pas!

— Vous n'entendez pas les réflexions des gens.

— Je les entends. Je les entends très bien. Mon oreille est plus ouverte à l'italien que vous ne pensez. « *Che bel'uomo, che bel'uomo!* » voilà les mots qui courent la terrasse. Vous vous épanouissez alors comme un tournesol. Lorsque nous sommes seuls vous êtes si maussade et si paresseux que vous ne dites pas un mot, mais en public, vous vous animez, vous étincelez, vous rejetez la tête en arrière, vous secouez la crinière, vous criez des ordres. Ne me reprochez pas, *caro mio*, de me donner en spectacle. Si l'on me remarque, c'est qu'on vous a tout d'abord remarqué.

— Inutile de vous contredire, dit Paolo. Je n'ai jamais rencontré une Américaine qui sache reconnaître ses torts. Je répète pourtant que vous n'entendez pas toutes les réflexions que l'on fait. Ne vous fiez pas à votre oreille. Elle n'est pas très exercée. J'aurais préféré ne pas vous dire que la semaine dernière il m'a fallu provoquer un homme en duel pour une remarque insolente qui vous concernait.

— Quelle remarque?

— Très grossière.

— Et vous vous êtes *battu?*

— J'ai provoqué l'homme, mais il a quitté Rome sur-le-champ.

Mrs. Stone ne tenta pas de dissimuler son sourire incrédule et Paolo, plus furieux que jamais, poursuivit :

— Vous semblez ignorer que l'on retrouve souvent les femmes de votre espèce égorgées dans leur lit. C'est pourtant exact. Cela s'est encore produit la semaine dernière sur la Riviera française. On a découvert une femme « d'âge moyen » la gorge ouverte d'une oreille à l'autre, presque décapitée. Elle était allongée sur le côté droit du lit. Sur l'oreiller gauche on a découvert des traces de brillantine. Pas de serrure fracturée, de porte enfoncée. De toute évidence l'assassin avait été introduit dans la chambre par la femme elle-même. Elle avait couché avec lui — volontairement.

— Cela signifie-t-il que vous avez fait le projet de m'égorger?

— Riez. Riez tant que vous voudrez, vous êtes libre. Mais, dans trois ou quatre ans, j'achèterai un journal pour y lire le récit de votre mort dans des circonstances analogues.

— Trois ou quatre ans, je n'en demande pas davantage. La gorge ouverte me paraîtra, alors, très agréable...

Elle lui tendit en riant le verre qu'elle avait préparé et murmura : *Stai tranquillo,* mais il le repoussa si brutalement que le liquide inonda sa robe. Elle éclata en sanglots comme une petite fille et s'enfuit dans sa chambre. Il vint l'y rejoindre peu après, et s'obligea à des excuses et à des caresses apaisantes. Il lui tendit ses lèvres à baiser, il offrit son corps à ses mains impatientes, mais il murmura au bout d'un moment : « Il faut d'abord que j'enlève le médaillon de ma grand-mère. » Et Mrs. Stone, qui n'éprouvait ni besoin ni désir de se déchirer elle-même, pensa qu'il était plus sage de ne pas chercher à savoir pourquoi ce médaillon de famille était de trop...

La soirée poursuivit son cours normal sans que rien vînt entraver la chute d'une courbe qui conduisait l'esprit de

Mrs. Stone vers une inquiétude désespérée, et l'humeur de Paolo vers un mutisme taciturne.

Comme ils prenaient un cocktail au *Rosati,* ils rencontrèrent quelques amis. Mrs. Stone ne les connaissait pas. Elle distinguait mal leurs visages, n'entendait pas ce qu'ils disaient, car elle était perdue dans le brouillard d'une panique qui l'envahissait lentement, et leurs rires seuls la frappaient, comme sournoisement dirigés contre elle.

Ils restaient silencieux l'un et l'autre ; elle par incapacité, Paolo par entêtement. La lèvre inférieure avancée, il couvait d'un regard languide quelque créature invisible suspendue au plafond. Assise à côté de lui, une fille lui faisait beaucoup d'avances. Elle cueillit dans son verre une cerise et tenta de la lui glisser entre les lèvres. Il fit entendre de petits grognements d'enfant en colère et détourna la tête avec impertinence. La fille insista. Elle lui fit avaler la cerise de force. Alors il lui mordit les doigts. Elle poussa un petit cri de souffrance ravie. Le visage illuminé elle prolongeait la morsure et Paolo, les yeux presque fermés, se frotta doucement les cuisses d'une main, sans cesser de grogner comme un petit enfant.

Mrs. Stone n'en put supporter davantage. Sans un mot d'excuse, elle quitta brusquement la table et gagna la porte du bar. Là, elle se retourna. Personne ne semblait avoir remarqué son départ. Le jeu de la cerise continuait. Les amis en cercle faisaient preuve d'une excitation factice. Les garçons regardaient en souriant. Un violoniste s'approcha de la table et la tête de la jolie fille se pencha si langoureusement que sa chevelure, plus sombre à peine que le miel, lui couvrit le visage et vint caresser celui du jeune homme, tandis que leurs jambes se nouaient voluptueusement sous la table et que la main dont Paolo se caressait émigrait soudain vers les jambes de sa partenaire. Personne n'y prenait garde, personne ne protestait. Personne n'avait fait attention à la disparition de Mrs. Stone, le violoniste moins qu'un autre qui célébrait les tendres jeux de la jeunesse...

Sur le point de s'évanouir, Mrs. Stone quitta le bar en courant. La lumière d'un crépuscule d'améthyste l'immobilisa quelques minutes sur le seuil. Ce poids dans son cœur qui la faisait suffoquer, elle le reconnaissait. Il l'avait terrassée dans les coulisses le soir de la « première » de *Juliette,* lorsqu'elle avait compris que, malgré les flots de satin blanc et les rangs de perles, ce rôle n'était pas fait pour elle. L'illusion ne jouait pas. Elle avait quitté la scène en courant. Des ombres s'écartaient devant elle avec des murmures. Quelque chose se prit

dans quelque chose. Il y eut un bruit de perles roulant sur le plancher : « *Idiote!* » criait-elle à son habilleuse. Les perles s'écrasaient sous ses chaussures, une femme poussa un cri, les ombres dansaient autour d'elle comme les démons d'un enfer ténébreux, et le moment était venu de s'y replonger. Mais la robe n'était pas complètement boutonnée. Deux personnes lui tenaient l'épaule. Puis trois. Puis ce fut le signal de son entrée en scène. « Attendez, attendez, » murmura quelqu'un. Furieuse elle se retourna, griffa les mains qui la retenaient et, délivrée enfin, orgueilleuse et désespérée, plongea dans l'océan de lumière bleutée où chaque parole et chaque geste d'un rôle qu'une femme d'un certain âge ne peut aborder sans être ridiculement déplacée, sculptait impitoyablement son échec comme un monument de pierre...

— Quelle importance désormais?... pensa-t-elle avec tant de violence que ses lèvres murmurèrent la phrase malgré elle.

Comme une réponse à ce murmure, elle entendit soudain un tapotement métallique. Elle ne tourna pas la tête. Le bruit naissait à quelques pas de la porte. La silhouette d'un jeune homme immobile était arrêtée devant le bar. Son visage baissé semblait regarder l'objet de métal dont il frappait la vitre. Mais ce tapotement, Mrs. Stone savait qu'il était pour elle. Elle n'avait plus la force de bouger. Un couple de jeunes gens passa. Le tapotement cessa quelques instants, puis reprit plus fort. Alors dans ce crépuscule d'améthyste s'éleva comme un souffle puissant qui la poussa vers le jeune homme immobile. Elle ne le regarda pas. Elle approcha, sans le regarder, son visage du sien :

— Regardez enfin mon visage, dit-elle dans un murmure exaspéré. Pourquoi me suivez-vous? N'avez-vous pas vu mon visage?

En voyant ce visage contre le sien, le jeune homme eut un mouvement de recul. Il bredouilla quelques mots incompréhensibles, se retourna et s'enfuit en remontant le col de son manteau. Mais, quelques pas plus loin, il s'arrêta, semblant attendre qu'elle vînt le rejoindre.

Paolo sortit du bar à cet instant :

— Pourquoi êtes-vous partie?

— Appelez la voiture, je vous en supplie, murmura-t-elle.

Ils traversèrent la villa Borghèse en silence. La tête renversée sur les coussins de cuir de la voiture, elle attendit que s'apaisât la vague de mystérieuse panique qui l'avait submergée, puis, jeta au chauffeur le nom d'un restaurant de la Trastevere et posa subrepticement sur sa langue une petite tablette blanche de belladone. Pendant tout le trajet Paolo

fut aussi distant que la froide lune de printemps. Les mains dans les poches, il laissait ses jambes couvertes de flanelle gris-pigeon battre mollement comme les ailes d'un papillon fatigué. En traversant le Tibre, Mrs. Stone eut le courage de poser sa main sur le genou qui remuait près d'elle. Il accepta cette caresse sans y répondre.

Ils s'installèrent en plein air chez Alfredo. La fatigue nerveuse lui avait donné faim, mais ils commençaient à peine le premier plat lorsque Paolo sortit de son mutisme boudeur pour crier brusquement :

— Seigneur ! vous avez oublié...

— Quoi, Paolo?

— Vous avez invité la contessa et quelques-unes de ses amies à venir voir des films.

— *Moi?*

— *Vous* ou *moi*, quelle différence? Ils vont être là dans cinq minutes et ne trouveront qu'un valet de chambre.

— Où, là?

— A votre appartement, voyons.

Elle tenta de protester, mais Paolo déjà debout, quittait la table. Il ne lui restait rien d'autre à faire qu'à payer le dîner et regagner sa voiture. « Voilà sans aucun doute l'affront le plus grossier que l'on m'ait jamais fait, » pensa-t-elle.

Ce devait être la vérité.

Elle n'avait jamais eu l'occasion autrefois de chercher le moyen de préserver sa dignité. L'exceptionnelle force de son prestige et de sa beauté, dans le milieu théâtral et social où elle vivait, donnait à sa dignité un éclat tel que toute compromission semblait impuissante à l'atteindre. Mais, lorsque sa beauté se fut éteinte et qu'elle eut abandonné les milieux où son inviolabilité était absolue, il ne lui resta d'autre armure que la richesse. Et la richesse ne préserve pas la dignité. Avait-elle préservé celle de la signora Coogan, si du moins le récit de ses aventures était exact? Mrs. Stone se répétait souvent, depuis quelque temps : *Je ne perdrai pas ma dignité, quoi qu'il arrive je ne perdrai pas ma dignité.* Mais elle se surprenait sans cesse à faire des choses qui contredisaient cette résolution. Ainsi, comme elle attendait Paolo un des soirs précédents, elle avait tiré d'un placard une valise où son mari avait patiemment rassemblé de nombreux souvenirs de théâtre qui se rapportaient à sa carrière. Il y avait notamment des photographies qui la représentaient dans tous ses rôles, jusqu'à l'affligeant portrait de Juliette, que Mr. Stone, aveuglé, avait considéré comme son meilleur rôle, affirmant partout que c'était un spectacle admirable et inoubliable. En retrouvant cette photographie Mrs. Stone se souvint de la lettre

indignée qu'il avait dictée à sa secrétaire après avoir lu les mauvaises critiques. Elle l'avait surpris ce jour-là. Il dictait une lettre à un critique qui avait eu l'audace d'écrire que l'âge de Mrs. Stone expliquait en grande partie sa maladresse. Cette lettre, qu'elle lui avait interdit d'envoyer, voici qu'elle la retrouvait attachée à la photographie, signée *Thomas J. Stone* et datée de deux mois avant sa mort. Elle sépara vivement la lettre de la photographie, puis regarda fixement cette image qui la représentait dans son dernier rôle. C'était un cliché pris pendant une répétition en costumes. On a généralement les nerfs à fleur de peau. Mais cela suffisait-il à expliquer ce regard moins éclatant que vorace qui, perçant un nuage vaporeux de cheveux trop blonds et de perles, affrontait le timide regard de l'appareil? Ce visage était légèrement flou, mais n'accusait-il pas, même ainsi, quelque ressemblance avec un vautour? Elle sentit soudain qu'elle était sur le point de découvrir un secret soigneusement étouffé et, la photographie à la main, se dirigea vers un miroir mais, s'arrêtant à mi-chemin, elle enfouit bien vite l'image, comme une carte de mauvais présage, au fond de la valise. Avec ces centaines de clichés Mr. Stone avait rassemblé les programmes de toutes les pièces qu'elle avait jouées. Son nom s'y voyait en plus gros caractères que le titre des œuvres. Elle découvrit également un étonnant mélange de coupures de presse et de revues dont certaines, très anciennes, dataient du temps où elle ne s'appelait pas encore Mrs. Stone. Elle eut beaucoup de peine à transporter dans ses bras cette montagne de souvenirs jusqu'à la grande table, au centre du salon, où Paolo en arrivant serait obligé de les voir. Mais, en entendant sonner Paolo, elle eut honte soudain : cet appel au respect manquait par trop de dignité. Elle ramassa le tout et l'enferma dans un placard. Deux ou trois photographies s'échappèrent et vinrent doucement se poser aux pieds de Paolo qui ouvrait la porte. Il les ramassa, y jeta un bref coup d'œil et, sans un mot, les jeta sur la table.

Tandis que la voiture les reconduisait chez elle, elle se répétait de nouveau : *Quoi qu'il arrive, je ne perdrai pas ma dignité.* Mais Paolo se pencha brusquement vers elle et caressa de ses lèvres chaudes et jeunes la joue qu'elle détournait. Alors elle lui fit face, saisit entre ses paumes les tempes brillantes et cria :

— O ! Paolo ! Paolo ! je ne suis pas la signora Coogan. Je ne suis pas une vieille folle qui n'a plus que trois cheveux, deux dents et beaucoup d'argent à offrir !

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit Paolo, mal à l'aise.

Une telle intensité l'effrayait.

Elle ne le laissa pas s'échapper. Il remuait la tête pour se dégager, mais elle referma davantage les mains sur les cheveux parfumés et brillantinés.

— Regarde-moi, Paolo.

— Pourquoi? Qu'y a-t-il?

— Je veux que tu te rendes compte par toi-même que je ne suis pas de cette espèce-là, même si je suis fatiguée, même si je perds ma dignité. Je ne suis pas *tout à fait* de cette espèce-là.

— Je n'ai jamais dit que vous l'étiez.

— Tu ne le dis pas, mais tu me traites ainsi. O Paolo! Écoute! J'ai encore en Amérique la réputation d'être une femme superbe et de grand talent. Les magazines de mode accepteraient toujours mes portraits pour une publicité de cigarettes et de shampoing. On a écrit des pièces pour moi, des livres sur moi. Demande à tous ceux qui ont été à Londres, à New-York, à Paris. Ils te diront que je ne suis pas une femme qu'on traite comme la signora Coogan. Demande-le à ton amie la contessa. Elle-même le reconnaîtra. Quand nous serons à la maison, Paolo, pas ce soir puisqu'il y a des invités, mais demain, je te montrerai la collection de mes souvenirs de théâtre et ce que tu verras m'évite de t'en dire davantage.

C'était donc arrivé. Elle venait de perdre toute dignité. Elle cherchait frénétiquement son mouchoir et son poudrier. Elle fouillait son sac avec impatience car sa respiration se changeait en sanglots.

La voiture tournait dans la via Gregoriana.

Elle fit un effort pour arrêter ses sanglots et ouvrit son poudrier.

Paolo parlait.

— J'ai vu en effet votre portrait dans les magazines féminins. Mais puisque vous abordez ce sujet, qui me semble manquer de dignité, je me permets de vous rappeler que j'ai été photographié moi-même, par Settimana Incom notamment, et que quelques-uns des plus célèbres peintres d'Europe ont demandé à faire mon portrait. Vous n'êtes d'ailleurs pas la première grande dame avec laquelle je sors : l'année dernière, pendant tout l'hiver qui a précédé notre rencontre, j'ai parcouru le Maroc et l'Andalousie avec Mrs. Jamison Walker, qui, en un mois, a été photographiée par plus de journaux féminins que la plupart des gens en un an!

La voiture était arrivée devant le petit palazzo.

— Vous avez raison Paolo, dit Mrs. Stone, en attendant qu'on vienne leur ouvrir la porte. Ce sujet-là manque de dignité! Et je crois que dans l'amour qui unit quelqu'un de

très jeune à quelqu'un de plus âgé, une chose est plus grave que toutes : cette perte terrible de dignité qui, obligatoirement, s'y mêle...

★

Accompagnée de trois femmes assez jeunes, la contessa attendait le retour de Mrs. Stone. L'une des trois jeunes femmes était une star de cinéma américaine, et la soirée avait été organisée en son honneur. Cette tentative de réconciliation entre Paolo et sa vieille amie s'était amorcée la veille. Pour faire revenir le poney à l'écurie, la contessa s'était servie de la jeune actrice comme d'un appât, d'un morceau de sucre. Elle avait expliqué par téléphone à Paolo que la jeune actrice s'ennuyait certainement car elle était entre deux maris. « Je suis sûre qu'il y a plus à gagner de ce côté-là, que du côté de la signora Stone. Je ne parle pas seulement d'un point de vue matériel, car vous êtes mieux qu'un beau jeune homme, Paolo caro, vous possédez un style, une distinction, un je ne sais quoi, qui, sur un écran, impressionnerait des millions de femmes... »

Cette initiative de la contessa était née d'une déception que lui avait causée Mrs. Stone au cours d'un récent coup de téléphone. La contessa ayant décidé de ne plus s'intéresser à la carrière romaine de Mrs. Stone lui avait demandé de lui prêter mille dollars. Elle en avait obtenu beaucoup moins. Mrs. Stone avait maladroitement prétexté que son compte était actuellement bloqué par suite de quelque obscur litige en Amérique.

En attendant le retour de Mrs. Stone, la contessa regardait le fond de son verre de brandy car elle y découvrait un danger menaçant. Ayant espéré jusqu'à la dernière seconde une invitation à dîner qui ne s'était pas précisée, la vieille femme avait très peu mangé ce soir-là. Elle n'ignorait pas que le brandy, si elle en buvait, allait lui brûler la tête et la langue, mais elle avait beau se répéter : n'y touche pas, n'y touche pas, elle approchait lentement le verre de ses narines et, la première gorgée à peine avalée, il lui sembla que le verre se renversait de lui-même entre ses doigts pour se vider dans sa gorge. Alors sa gorge se contracta et s'enflamma si bien pendant quelques délicieuses minutes qu'il lui sembla bientôt être un fil de soie attaché à un ballon qui glissait entre deux doigts et s'élevait vers le plafond. Elle entendit de là une voix lointaine, et comme venue d'une pièce voisine, prononcer le nom de Mrs. Stone. Et cette voix, qui n'était autre que la sienne, prononçait des phrases rapides et confuses d'où n'émergeait distinctement et à plusieurs reprises que ce nom :

Mrs. Stone, comme si elle eût appuyé chaque fois son oreille contre la cloison. Une phrase lui coupait de loin en loin la respiration sans qu'elle en eût tout à fait saisi le sens. Elle sentait pourtant ses lèvres palpiter sans cesse comme les ailes d'un papillon sur une fleur dont il s'enivre. Elle parlait, parlait, et les trois femmes autour d'elle s'agitaient avidement, désireuses de pomper à leur tour le suc enivrant et les soupirs de stupeur ou d'effroi de la jeune star augmentaient encore leur impatience. Elles avaient étroitement rapproché leurs chaises, car la contessa parlait d'une voix basse et fébrile, en jetant d'incessants coups d'œil à la porte fermée du vestibule que pouvait ouvrir, d'un moment à l'autre, celle qui faisait l'objet de ses commérages.

Mrs. Stone, cependant, entra par une autre porte, car elle avait gagné directement sa chambre pour enlever son chapeau et ses gants. Paolo l'avait suivie pour se verser de l'eau de Cologne sur les cheveux. Silencieux devant leurs miroirs respectifs, comme un couple de malfaiteurs, ils n'échangeaient ni regard ni parole. Le bourdonnement confus et fiévreux de la contessa parvint peu à peu aux oreilles de Mrs. Stone. Il lui fallut plusieurs minutes pour en comprendre le sens. Elle ne s'en souciait guère d'ailleurs, mais son attention fut soudain éveillée par une exclamation de la jeune star. N'ayant pas très bien compris l'une des phrases de la contessa, elle l'avait répétée à haute voix plusieurs fois, et l'explication fournie lui avait tiré cette exclamation. Mrs. Stone, sans se montrer, s'approcha de la porte. C'est une expérience toujours cruelle d'entendre des gens qui ne savent pas qu'on les écoute, parler de vous, même s'ils ne disent rien que de très banal. Cela fait naître un curieux sentiment d'irréalité. Mais les phrases qu'entendait Mrs. Stone étaient loin d'être banales et elle en reçut un tel choc que toute sa vie passée lui devint claire en une seconde, claire mais inexplicable comme quelqu'un qui, s'étant frayé un chemin en aveugle à travers une nuit absolue, débouche soudain en pleine lumière, et, terrifié de reconnaître le mur qu'il suivait à tâtons et le paysage soudain visible qui l'entoure, s'en écarte en chancelant.

De toute évidence Paolo prêtait, lui aussi, l'oreille à la conversation surprise car, se retournant vers lui, Mrs. Stone le surprit immobile, la brosse et le flacon d'eau de Cologne suspendus au-dessus de ses cheveux brillants, comme foudroyé. Il reprit vie sous son regard et, jetant les objets de toilette, se précipita vers la porte près de laquelle elle écoutait : « Je n'aime pas les espions, » dit-il, et, passant devant elle, il poussa le battant. Très à l'aise, il fit son entrée dans le

salon. En le voyant la contessa poussa un petit cri d'épouvante et les trois autres femmes repoussèrent leurs chaises comme des coupables. Mais rien dans l'attitude de Paolo ne laissait voir qu'il avait entendu. Mrs. Stone ne le suivit pas tout de suite. Debout derrière la porte, elle le regarda. On le présenta à la star américaine. Elle le vit porter la main à ses lèvres, puis la laisser retomber sans les y poser, comme l'exige la galanterie romaine la plus raffinée. Elle le vit répéter ce geste avec une complète indifférence pour les deux autres femmes, puis revenir vers la contessa et s'installer commodément sur l'accoudoir de son fauteuil. Mrs. Stone n'avait pas la force d'entrer dans la pièce ni de quitter son poste de guet. Elle se tenait devant la porte entr'ouverte et les autres ne pouvaient manquer de l'apercevoir car sa robe de taffetas doré lui couvrait le corps d'une lumière éblouissante. Personne cependant n'osait tourner les yeux vers elle. Chacun détournait même ostensiblement le regard de cette espionne étincelante, aux aguets derrière sa porte, comme des gens qui feignent de ne pas remarquer quelque indécence commise devant eux. La contessa fit des efforts désespérés pour ranimer la conversation. Une nouvelle crise d'asthme la menaçait de toute évidence. Les autres femmes regardaient Paolo avec des sourires figés de mannequins, mais le jeune comte n'avait jamais eu l'air plus détendu et plus à l'aise. Il ne faisait rien pour dissiper leur embarras et leur offrait simplement en exemple son calme outrageant. Une main négligemment posée par habitude entre les jambes, il parlait languissamment avec la star américaine, et son regard, sans jamais croiser le sien, s'attardait avec insistance autour d'une bouche et d'une poitrine célèbres dans le monde entier. Et Mrs. Stone ne quittait pas son poste, lumineuse derrière la porte entrebâillée, comme une spectatrice placée si près de la scène que le faisceau des projecteurs la découvre. L'inquiétude de la contessa ne cessait de croître. Elle prit son verre de brandy, mais ne put le soulever ; la force lui manquait. Elle y parvint cependant avec l'énergie du désespoir, mais s'aperçut que le verre était vide. Mrs. Stone alors s'entendit parler : « Le verre de la contessa est vide, Paolo. » Elle avait franchi la porte. Elle répondait mécaniquement aux présentations et s'excusait de son retard. Puis, se tournant vers la contessa : « Continuez votre histoire maintenant, je vous en prie, » dit-elle.

Le verre de la vieille femme était à nouveau plein ; ses troubles respiratoires semblaient calmés et le bras de Paolo lui entourait gentiment les épaules. Elle retrouvait une certaine assurance :

— Oh ! répondit-elle, je racontais simplement à Mrs. Thomp-

son quelques incidents spectaculaires du séjour de la signora Coogan à Capri.

— Quelle vieille femme ridicule ! s'écria Paolo.

Il quitta le bras du fauteuil et tendit la main à la star.

— Venez, dit-il, je vais vous montrer les sept collines de Rome.

Mrs. Stone se retrouva seule avec les trois Romaines. Elles commentaient avec animation la saison d'opéra qui se préparait pour l'été aux Thermes de Caracalla. Pendant quelques minutes Mrs. Stone ne dit rien, n'entendit rien. Un valet de chambre installait l'écran de cinéma et l'appareil de projection. Il demanda s'il pouvait commencer. Mrs. Stone répondit que tout le monde était prêt. On éteignit les lumières. Sous prétexte d'aller chercher Paolo et la jeune star, Mrs. Stone se glissa sur la terrasse. Elle n'y trouva que Paolo dans la froide lumière de la lune nouvelle qu'il rappelait si étrangement quelques heures plus tôt.

— Qu'est devenue la reine de l'écran? demanda-t-elle.

— Partie.

— Pourquoi si vite?

— Je savais que vous n'attendriez pas cinq minutes pour nous suivre.

— J'ai peur de ne pas très bien comprendre en quoi cette stupide remarque répond à ma question.

Elle avait à son tour l'impression d'être un ballon échappant aux doigts qui le retenaient. Mais cette libération n'avait rien à voir avec un verre de brandy sur un estomac vide. Elle était due à une panique qui préférait le cœur du danger à la fuite.

— Je lui ai dit que vous étiez hystérique et qu'il valait mieux qu'elle disparaisse, expliqua Paolo.

— C'est la troisième ou la quatrième fois que vous m'insultez ce soir d'une façon que je ne peux pas tolérer, s'écria Mrs. Stone. Chez Rosati tout d'abord, où vous vous êtes si mal conduit avec cette fille ivre que j'ai dû m'en aller ; puis chez Alfredo, où vous vous êtes soudain...

— De grâce ! soupira Paolo. J'ai une effroyable migraine.

— Votre tête ressemble à la pendule française de ma cheminée. On l'a recouverte d'un globe de verre pour pouvoir observer le fonctionnement de ses rouages. Je sais exactement quand elle va sonner. Je sais de même exactement ce que vous allez dire et ce que vous allez faire. Vous êtes sur le point de m'annoncer que vous ne pouvez pas rester cette nuit. Est-ce exact? Mais votre migraine n'y est pour rien. Vous avez tout simplement rendez-vous à l'Excelsior avec cette petite vedette à bon marché.

— Voilà un mot que vous devriez éviter, répondit Paolo.

— Vous vous imaginez peut-être que j'ignore pourquoi elle était ici ce soir? Vous vous imaginez peut-être que j'ignore que votre amie la contessa est une entremetteuse, qu'elle possède toute une série de beaux garçons baptisés « marchettas » qu'elle abandonne au plus offrant. Ayant compris que je ne marchais pas dans son affreux trafic, elle a décidé de vous offrir à quelqu'un qui a des chances de marcher.

— J'ignorais que votre cerveau était un tel marécage, dit Paolo.

— Sans doute l'est-il devenu depuis que je fréquente des...

— Une seconde ! dit Paolo.

Il lui ferma la bouche d'une main et de l'autre lui serra brutalement l'épaule.

— Une seconde ! J'ai quelque chose à te dire. Tu ferais mieux de quitter Rome. Tu ferais mieux de t'en aller car tu t'es perdue ici et, si la questura refuse de renouveler ton permis de séjour, je n'en serai pas étonné. D'ailleurs c'est une affaire entre la questura et toi. Moi, je m'en moque. Il y a une chose pourtant que je n'aime pas en toi : ta malhonnêteté !

— Es-tu devenu fou, Paolo?

— Je ne suis pas devenu fou et je n'ai pas perdu la mémoire. Je me souviens parfaitement qu'en février dernier tu m'avais promis d'aider mon ami Fabio ruiné au marché noir par un prêtre escroc.

— Oh ! Paolo, cria-t-elle.

— Oh ! Paolo, répéta-t-il en l'imitant.

— Je croyais qu'il s'agissait d'un mauvais rêve, ou de quelque chose qu'il était préférable d'oublier.

— C'est bien commode d'avoir une mauvaise mémoire.

— Comment osez-vous me parler sur ce ton, Paolo? cria-t-elle comme une petite fille.

Il lui ferma de nouveau la bouche.

— Les gens qui sont à l'intérieur ne sont ni sourds ni muets.

— Je me moque de ces gens-là ! Je voudrais que tu m'expliques pourquoi tu oses m'insulter ainsi.

— J'ai simplement dit que...

— Non. Tu as dit que...

Il appuya sa main avec tant de force sur ses lèvres, qu'ils cessèrent de parler pendant un long moment.

— Tu refuses de m'entendre, siffla-t-il. Tu refuses tout avertissement. Tu es toute gonflée de ta gloire, de ta richesse, de tes portraits dans les journaux, et de ton mari, empereur de la toile cirée qui t'a laissé tant de millions. Mais Rome est une ville très ancienne. Rome a trois mille ans. Et toi? Cinquante?

— *Cinquante?*

Ce mot acheva sa défaite. Elle haletait. « De la dignité, de la dignité, » se murmurait-elle à elle-même, mais ce n'était qu'une phrase perdue dans le déchainement de l'orage.

Paolo se dirigeait vers la porte-fenêtre. Rapide comme un oiseau aux ailes déployées, Mrs. Stone le rattrapa et atteignit la porte avant lui. Elle l'ouvrit avec une telle violence que les vitres gémirent. Elle ne savait plus très bien ce qu'elle disait aux trois femmes. La contessa lâcha son verre de brandy. Mrs. Stone le vit tomber, mais ne l'entendit pas s'écraser au sol. Elle s'entendait parler, sans comprendre ce qu'elle disait. Cette voix même lui semblait étrangère. C'était un tour que lui jouait son imagination. Souvent en scène, au plus fort des scènes de violences et d'émotion, elle avait connu la même impression. Elle ne s'en étonnait pas. Elle suivait un sentier familier, sans y penser. Elle n'avait même pas remarqué que Paolo était revenu dans le salon. Elle sentit pour la troisième fois sa main lui fermer la bouche. Elle y planta les dents sans y penser, avec tant de force que Paolo la retira en jurant, et la gifla de son autre main.

Cela aurait dû se terminer très vite. Mais la contessa eut tant de mal à se lever qu'elle prolongea grotesquement la scène. Elle était à moitié redressée déjà, lorsque sa canne lui échappa des mains. Elle s'agrippa désespérément au bras du fauteuil, puis s'effondra de nouveau. Les deux autres femmes la prenant chacune sous un bras réussirent à la mettre debout et à lui faire gagner la porte. Ses jambes tremblaient comme celles d'un acteur de vaudeville jouant les ivrognes.

★

« *Je dérive, je dérive* », se répétait Mrs. Stone. Elle errait à travers l'appartement. Elle regarda la solitude immaculée du lit. La solitude immense. Très calme, elle épiait le silence avec une telle intensité qu'elle entendit sonner la pendule de la pièce voisine. Le temps dérivait à son tour. Et le sommeil. Le sommeil s'en allait à la dérive au-dessus de la ville ancienne.

Elle regarda par la fenêtre, fit quelques pas sur la terrasse. Le ciel lui-même allait à la dérive. Rien autre n'existait que cette dérive infinie du temps et des êtres. Rien n'était fixe. Tout dérivait, sauf une silhouette au pied de l'obélisque. Mais oui ! mais oui ! cette silhouette semblait échapper à la dérive générale. Immobile et toujours présente. Toujours sous ses fenêtres. Dans la même position. Telle que Paolo l'avait remarquée au début de la soirée. Mais autour d'elle

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE B.F.

tout s'en allait à la dérive. Vivre était dériver. Elle dérivait. Elle recommença d'errer dans son appartement. Elle dériva vers la cheminée, puis s'en éloigna. Sous le globe de verre qui permettait de suivre le mouvement des rouages de la pendule, de suivre la dérive implacable du temps, elle aperçut un morceau de papier rouge. Il contenait deux autres papiers. Une petite carte blanche portant le nom d'un chirurgien de Paris et une petite photographie, celle d'un visage qui avait l'irréelle beauté d'un masque. Irréelle parce que sans expression. Sans expression parce que tous les traits en avaient été effacés par la science du chirurgien dont le nom était gravé sur la carte blanche. Derrière la carte, une main légèrement tremblante d'exaltation avait tracé ces mots : « *Tel est aujourd'hui mon visage!* » Elle regarda de nouveau le papier rouge, une lettre que lui avait envoyée l'une de ses vieilles amies. Cette lettre était sur la cheminée depuis longtemps. Depuis le début de l'hiver. Pourquoi la garder? Y pensait-elle vraiment? Impossible. C'était impossible. Alors pourquoi garder la lettre, la carte et la photographie? Pourquoi les cacher sous le globe de la pendule? Elle remit le papier en place et, debout devant la cheminée, regarda longuement les petites roues de cuivre étincelant. Un petit marteau de cuivre se leva, resta suspendu un moment puis frappa trois coups rapides sur une petite cloche de cuivre, revint à sa place et n'en bougea plus. Le temps cependant continuait d'aller à la dérive. Le tic tac incessant de la pendule le prouvait. Et voici qu'à nouveau la dérive s'emparait d'elle. Elle gagna sa chambre. Elle contempla de nouveau l'immense solitude du lit blanc. Un paysage de neige. Une plaine virginale et désolée. La patrie désertique du sommeil l'attendait en quelque point de cette étendue inviolée et son esprit obscurci dérivait malgré lui vers ce piège invisible, entraîné par des ombres d'images mouvantes qui lui semblaient insensées ou inexplicables. Elle secoua la tête. Elle murmura : « *Non.* » Elle refusait ce désert. Elle partit à la dérive vers la salle de bains, ouvrit le robinet, remplit un verre d'eau et revint dans sa chambre, le verre en main. Elle en buvait de petites gorgées, sans avoir soif. Toujours le néant. Toujours cette dérive du néant. « N'importe quoi, dit-elle. N'importe quoi, mais pas ce néant. » Il fallait empêcher ce néant de se prolonger, de se prolonger ainsi.

Peu après elle s'aperçut qu'elle était accoudée à la balustrade de la terrasse.

Quelque chose était sur le point d'arriver. Elle ne l'avait ni prévu ni espéré ; mais elle avait aidé pourtant à sa naissance. Elle en avait pris l'initiative. Elle avait fait un signe de son

mouchoir blanc, l'avait levé puis baissé rapidement dans le ciel nocturne, puis en avait enveloppé les clefs de fer qui ouvraient la porte du palazzo. Et la silhouette solitaire, la silhouette immobile au cœur de la dérive générale, se détachait maintenant de l'obélisque et se baissait pour ramasser le paquet blanc tombé sur la petite place. D'un coup de tête rapide, la silhouette regarda vers la terrasse, puis avança furtivement vers le palazzo. Elle était sur le point de disparaître, elle avait même disparu tout à fait sous la corniche qui surmontait la porte. Dans quelques instants maintenant, dans quelques minutes à peine, elle aurait triomphé du néant. Quelque chose viendrait combler le vide atroce.

Mrs. Stone regarda le ciel et le ciel soudain lui parut immobile.

Alors, elle se sourit à elle-même et murmura : « *Voici. J'ai immobilisé la dérive.* »

TENNESSEE WILLIAMS.

(Traduit par Jacques et Jean Tournier.)

PETIT BESTIAIRE DE POCHE

•

pour Didier Jeanson.

Les chats écoutent la radio
les chanteurs de charme
les fondeurs de larmes
et le dessous des capots.

Une bête de tiroir
une bête pour le soir.

Petit minet de circonstance
visons du pauvre
quand tu griffes le silence
c'est l'homme que tu t'offres.

Il mange l'oiseau pour son chant
et la sardine bretonne
pour qu'en sa tête résonne
les algues avec leur océan.

Les chats font dire
au gratin des lyres :
est bien puni celui qui croque la pomme.
Puis ils s'endorment
sur les genoux de leur empire.

Le chat beau comme un cocher
sur le sofa du destin,
sait très bien qui l'a fauchée
la douce paix du matin.

★

La mite a mauvaise haleine
mais le cadet de ses soucis
est la robe du temps de la Reine
et le beau veston à la chaîne.

La mite habite Passy
comme Clichy ou Cours-la-Reine,
et même à Saint-Chéron,
chez Monsieur le forgeron,
et plus loin sur les bords de Seine,
chez les enfants, les grands-parents
la mite a triste bedaine.

On n'hérite pas de la mite
elle arrive sans qu'on l'invite
choisit la robe peu épicée
et finit par le plissé.

La laine est son oxygène
et l'habit son meilleur rôti.

Petite mite qui fait son nid
dans ce qui fut notre vie
et dans les plus fins replis
de la semaine,

la mite qui fait sienne
même le voile de Marie,
toujours mise en appétit
quand la Mort se fait sereine.

★

Les mouches frivoles ont dansé
le pas de la suspension;
les mouches furent filles de Sion
quand l'Orage a commencé,
les mouches qui savent bien leur rôle,
les mouches à deux doigts d'être folles,
les mouches de la Passion.

Vole, vole la blessure,
vole la rage et le marteau,
vole fraîche pourriture,
vos ailes sont de fins ciseaux.
Petits ballets en folie
les mouches n'ont pas encore compris.

★

Les fourmis, c'est bien aride,
elles dévorent les surplus.
Je suis fourmi, voilà ma gloire,

elles ne mangent que le cru,
Je suis fourmi et pas d'histoire
B. O. F. des vieux fûts.

La fourmi sait faire le vide
pour une saison inconnue;
elle croquerait ses rides
pour épargner un peu plus.

J'attends la fourmi
de notre Histoire
qui réclame à ses amis
le meilleur de la poire
qui attend de ses ennemis
l'ouverture des armoires,

la fourmi
dont le meilleur aliment
est la mélasse et l'espoir
qui résistent dans le fond.

★

Les moineaux pétaradeurs
sont le souci des charpentiers.
Adieu la maison au grand cœur,
ils piétinent les toits brisés
et se réservent le bonheur.

Moineaux cancaniers,
duvet follet de l'arbrisseau,
je vous entends faire l'oiseau
toujours révolté,

les moineaux du rendez-vous
sur les Champs-Élysées,
les moineaux toujours debout
quand le soleil est visé,

les moineaux dans les vieux trous
de la paix.

★

Les moustiques rêvant au verre dépoli
tournent sept fois autour des bras de quarante ans;
ce sont des bêtes très polies,
elles chantonnent en faisant couler le sang.

Les moustiques n'ont rien de plus que la vie
et les hommes pas moins que la vie.

Tout est pareil dans l'insomnie
au bout du temps.

★

Les limaces aiment la bonne cuisine
et surtout le veau marengo;
les limaces ont la lèvre fine
quoiqu'en disent les ragots.

Elles n'ont jamais mal à la tête,
allez donc chercher le squelette,
limace émoussée quand il bruine,
la carotte est son magot.

Et le regard de la limace
est le plus beau de notre race.

★

L'escargot n'est pas perlier,
le plus vieux captif du monde;
organisateur de la pluie,
partisan du moindre lit,
il est dans ses petits souliers
quand les enfants font la ronde.

L'escargot qui rêve au rocher
de l'humide félicité.

Bel escargot
dernier habitant de la terre
quand les arbres seront fagots,
quand les plantes seront sous terre
fin des ragots.

Était-elle un homme fier
cette bête sans état,
la licorne pour pied plat?

Mais Dieu respecte l'escargot,
sa maisonnée sans éclat;
tandis qu'un ange nous dira :
Ici, nous sommes tous égaux.

JEAN CAYROL.

L'ÉPÉE DE CRISTAL

Mon épée nue
Ma flamme blanche
Les jours s'égrènent entre tes doigts
Le monde est découpé
En trois
Pour toi
Pour moi
Et pour l'ange
Qui sur un seul visage
Porte le mien et le tien
A la fois

★

Épée de cristal
Ame froide
Lame tachée de notre sang
La pointe s'est émoussée
A découper le bien et le mal

Plus rien n'est faux
Plus rien n'est vrai

Je n'ai pas le temps d'inventer
Un nom pour notre amour
Clair comme le cristal
Dur et tranchant
Comme une épée

★

Quand tu auras fini de me feuilleter
Comme un nouveau livre d'images
Quand tes mains

Dans le noir auront enfin
Trouvé mon vrai visage
Nous paraîtrons au balcon

Les étoiles un instant
Retiendront leur souffle
Tous les passants s'arrêteront

★

Un chien endormi au soleil
Soulève la tête lentement
Quelque chose de chaud se réveille

Un cheval porte au cou
Un collier bleu de porcelaine

Un petit âne court
En levant très haut les genoux

Tout cela n'est pas à moi
N'est pas à toi
Et tout est à nous

★

Chandelier à sept bras
Dragon à sept têtes
J'en coupe une
Six autres sont là

Tu as beau user mon visage
Contre la pierre des jours
Et des nuits
Tu n'effaceras pas mon image
Notre amour
Est profond comme un puits

★

Mon oreille contre ton visage
Comme les enfants écoutent
La mer dans un coquillage
J'ai entendu une flûte de Pan

Elle parlait d'une grande forêt verte
A peine trouvée déjà perdue
Et d'une source qui s'est tue
A peine découverte

★

Je dis ton nom doucement
Comme on souffle une chandelle
Nul ne m'entend

Si notre vie était
Un conte
Nous nous aimerions à la folie
Nous croirions que la mélancolie
Est un nom de fleur
N'ayant jamais entendu parler
Du malheur

★

Sur l'eau verte de ton regard
Passent des cygnes sauvages
Les uns blancs les autres noirs
Plus trace du naufrage
Où mon bateau
A péri corps et biens

De la coque de mon navire
Les poissons
Ont fait une maison
De ma voix la plus douce
Devant trois sirènes rousses
Je raconte notre histoire
Mais personne ne veut me croire

★

Cheval de bois
Emporte-moi
A travers les portes fermées
Par monts et forêts
Par torrents et ravins
Par les rochers sans chemins

Ouvre grands tes yeux de verre
Ce n'est pas un moulin à vent
C'est lui les bras ouverts
Qui m'attend

★

Quand j'ai mal
Je prends ta tête dans mes mains
Je m'enroule autour de toi
En spirale
La fumée aux toits des maisons
Est le panache
Aux chapeaux de nos rêves
Le long des grèves
S'étalent les os blanchis
De ceux qui sont partis
Quand il fallait rester

★

Chaque soir je bute sur toi
Couché en travers de ma porte
Chaque matin je t'enjambe
En ouvrant les yeux
Je cherche une autre issue
Mais tu t'allonges
Tu encercles la ville
A ma fenêtre tes bras
Sont des barreaux serrés

★

Toi mon tourment
Ma plaie vive
Qui saigne aux quatre vents
Comment faut-il que je vive?

J'ai perdu ta voix
Il me reste ton visage
Je le porte sur moi
Il aura toujours
Le même âge
Horloge arrêtée à l'heure de l'amour

★

Je t'attendrai à ma fenêtre
En effeuillant une marguerite
Il ne viendra pas...

Il viendra peut-être...
Sous tes pas
La terre tournera plus vite
Le ciel s'ouvrira
Il pleuvra des étoiles
Feux d'artifice à l'envers
L'Oiseau qui chante une seule fois
Chantera
Sur l'arbre le plus vert

ASSIA LASSAIGNE.

Assia Lassaigne, née le 14 juillet 1913 est morte le 26 octobre 1950. Elle avait publié deux volumes : *L'idiote du Village* (Éd. Charlot) et *Les Honneurs du pied* (Éd. Lut). Elle a laissé plusieurs ouvrages inédits qui seront édités prochainement : *Les Oiseaux*, d'où sont extraits les poèmes de *L'Épée de cristal; Le Spectacle;* une pièce de théâtre : *Le Cœur* et un volume de traduction de W. Maiakovski.

LE VOYAGEUR EN NOIR

à mon frère André de Vilmorin.

En des robes anciennes
Sur un étang laiteux
Des patineuses viennent
Grinçant quelques aveux.
En des robes anciennes

Elles sont aussi pâles
Que les aubes d'hiver,
Le vent tire leurs châles,
Leurs bras sont grands ouverts.
Elles sont, oh, si pâles.

Les paupières baissées
Et la grâce à leur front
Elles passent bercées
Et bientôt s'en iront.
Les paupières baissées,

Où donc s'en iront-elles?
Beaux oiseaux des étangs,
Beaux oiseaux demoiselles
Restez jusqu'au printemps.
Où donc s'en iront-elles?

Hélas! demain peut-être,
Peut-être dans un lit
Et, dans l'ombre d'un traître
Que le désir pâlit,
Hélas! demain peut-être

Comme lierre aux branches
Elles iront lier
Leur doux bras de peau blanche
Elles iront prier
Comme lierre aux branches,

Comme lierre prie
En sa feuille qui croît,
Par l'amour enhardies,
Vers des liens étroits
Comme lierre prie,

Lianes de peau blanche
Aux branches de la nuit,
Vérité qui s'épanche
Nue, en la nuit des puits,
Lianes de peau blanche

Dont la fleur est certaine
Elles feront leur don
Et dès l'aube prochaine
Trouveront l'abandon
Dont la fleur est certaine.

Vérités diaphanes,
Enfants d'éternité,
Les amours tôt se fanent,
Les lits sont désertés.
Vérités diaphanes,

Restez de vos eaux fraîches
Les plus fraîches des fleurs.
Certain baiser dessèche
Les bouquets de candeur.
Restez dans vos eaux fraîches,

Restez là, je vous aime.
La lune aux feux glacés
Sur vous porte l'emblème
D'un rêve dépassé
Restez là. Je vous aime.

Vous êtes aussi pâles
Que les aubes d'hiver,
Le vent tire vos châles,
Vos bras sont grands ouverts,
Vous êtes aussi pâles

Que les plus pâles mortes
Et vous vivez pourtant
Et cet étang vous porte
Vers moi qui vous attends.
O mes plus pâles mortes

Montrez-moi vos visages,
Venez ici, tout près
Sur le bord du rivage
Que je voie bien vos traits.
Montrez-moi vos visages,

Vos lèvres, vos prunelles.
Vous me consolerez
Par un sourire frêle,
Par un mot murmuré.
Vos lèvres, vos prunelles

En leur jeunesse vive
Seront devant mes yeux
Lèvres de ma pensive
Et son regard d'adieu
En sa jeunesse vive.

★

Je suis un voyageur en noir.
Qui voudrait suivre mes empreintes?
Qui voudrait m'entendre et savoir?
Bateau de deuil, bateau de plaintes,
Je suis un voyageur en noir.

Je suis un navire en détresse
Sous l'offense du mauvais sort.
Ma cargaison n'est que tristesse,
Ah! ne montez pas à mon bord
Je suis un navire en détresse.

Je suis un voyageur en noir.
Toute saison m'est étrangère.
Un souvenir veut me revoir
Ma pensée est sa messagère,
Je suis un voyageur en noir.

Enfants, beaux oiseaux demoiselles,
Citadelles d'enlacements,
Dites, la parole peut-elle,
Peut-elle égarer le tourment?
Enfants, beaux oiseaux demoiselles,

Peut-elle égarer le malheur,
Lui faire quitter son ouvrage,
Le changer en saule pleureur
Drapant une chambre d'ombrage?
Peut-elle égarer le malheur?

Mes mains sont herbier de caresses.
Herbes d'amour, fleurs de mes soins
Ne sont plus qu'ombre et sécheresse
En ma paume et bruissant au loin.
Mes mains sont herbier de caresses.

Notre lit était un pays,
Une île, une gorge bien creuse,
La plaine où nous avons cueilli
Des fleurs du nom d'aventureuse.
Notre lit était leur pays.

Jeunes filles battant des ailes,
Premiers rayons, premier oubli,
Dites, la parole peut-elle
Plier le drap de l'ancien lit?
Jeunes filles battant des ailes,

Peut-elle égarer le chagrin,
Le changer en rose à Marie,
Soit en rose des vents marins,
Soit en forêt, soit en prairie?
Peut-elle égarer le chagrin?

Si vous montez du puits des larmes,
Enfants, vous venez de mon cœur.
Vous êtes, peut-être, en vos charmes
Ma morte libre de mes pleurs?
Si vous montez du puits des larmes

Vais-je m'arrêter à jamais
Auprès de vous, mes patineuses?
Comme vous, celle que j'aimais
Était une en étant nombreuse.
Vais-je m'arrêter à jamais

Pour votre chaleur à ma hanche,
Pour goûter à votre pâleur
Et pour vos doux bras de peau blanche?
Ne serais-je plus voyageur
Pour votre chaleur à ma hanche?

Sous quelqu'auvent, guettant mon pas,
Un petit garçon me supplie :
Il crie : « Oh! ne t'attarde pas,
Ma mère croit que tu l'oublies
Sous quelqu'auvent, guettant un pas. »

Femme, mon ange fiancée,
Nous marierons nos souvenirs.
Cultive un jardin de pensées
Je viendrai bientôt les cueillir.
Femme, mon ange fiancée,

Regarde aux miroirs du trépas,
Rougissante des nuits prochaines,
Ta lèvre où mon baiser soupa.
Attends la fin de ma semaine,
Regarde aux miroirs du trépas.

★

Toute saison m'est étrangère
Un souvenir veut me revoir,
Ma pensée est sa messagère.
Je suis un voyageur en noir,
Toute saison m'est étrangère.

★

Elle voulut son châle bleu.
Le temps, disait-elle, était traître :
« Faisons-lui peur, allume un feu.
Vois, Septembre est à la fenêtre.
Apporte-moi mon châle bleu. »

Notre fils rêvait d'une fête
Dont on entendait la rumeur.
Il disait : « Allons voir les bêtes,
Les ours, les lions, les jongleurs. »
Notre fils rêvait d'une fête.

« Venez, je sais qu'une guenon
Va jouer de la mandoline
Et qu'une chatte pense un nom
Qu'une chouette, alors, devine,
Venez, allons voir la guenon. »

Il fallut aller à la fête
Suivant le plaisir d'un enfant
Et rire des façons des bêtes.
O mes amours, mon cœur se fend,
Il fallut aller à la fête.

★

Ah! ne montez pas à mon bord.
Je suis un navire en détresse
Sous l'offense du mauvais sort
Ma cargaison n'est que tristesse
Ah! ne montez pas à mon bord.

★

Mieux que les ours et la tigresse,
La chatte grise, un gris d'iris,
La chouette devineresse,
La guenon, plurent à mon fils
Mieux que les ours et la tigresse.

« Je les ferai rire à mon tour.
Allons leur dire bon voyage;
Elles s'en vont au petit jour.
Rien qu'en leur demandant leur âge
Je les ferai rire à mon tour. »

Mon amour, en sa préférence
Aimait prolonger les plaisirs.
Elle reconnut son enfance
En cet enfant de nos désirs,
Notre amour et sa préférence.

Ces bêtes n'attiraient que nous,
Chacun s'en allait vers les cages
Où rampe et tourne le courroux
Des fauves grondant leur orage.
Ces bêtes n'attiraient que nous.

De la lune, les eaux laiteuses
Baignaient le campement forain.
Curieux, dompteurs et jongleuses,
Les acrobates et les nains
Se mouvaient en cette eau laiteuse.

Alors, devant les animaux
Qu'il voulut revoir dans leur cage,
Mon fils agita son chapeau,
Les taquina jusqu'à la rage.
Il taquina ces animaux.

Le feu d'une lampe à pétrole,
Troublé par un souffle de vent,
Projetait autant d'ombres molles
Que de lueurs en se mouvant,
Et cette flamme de pétrole

Tremblait sur de jeunes amants,
Baiser premier, seul baiser rare
Qu'interrompit le jeu dément
De mon fils et ses cris barbares.
Ce jeu fit trembler les amants.

« Enfant, ces bêtes sont savantes
Et, savantes, peuvent punir.
Ton jeu méchant les mécontente
Prends garde, dis-je, il faut partir.
Enfant, ces bêtes sont savantes. »

★

Sous quelqu'auvent, guettant mon pas,
Un petit garçon me supplie
Il crie : « Oh! ne t'attarde pas,
Ma mère croit que tu l'oublies
Sous quelqu'auvent guettant un pas. »

Si vous montez du puits des larmes
Enfants, vous venez de mon cœur.
Vous êtes peut-être, en vos charmes
Mes amours libres de mes pleurs,
Si vous montez du puits des larmes.

★

Sa mère le priait en vain.
Elle lui caressait la joue :
« Les animaux, même devins
Ne peuvent savoir que tu joues. »
Sa mère le priait en vain,

Lorsqu'ivre de taquinerie
D'un geste vif, dans un éclair,
Il ouvrit à ces trois furies,
A ces bêtes de mon enfer,
Ivres de ses taquineries.

Et griffe, et bec, mains de guenon,
Ligués attaquèrent ensemble
Cet unique enfant de mon nom;
Mon cœur se fend, mon âme tremble
De griffe et bec, mains de guenon.

Poignards que la terreur apporte
Deux cris jetèrent dans mes bras
Le cœur poignardé, mort, ma morte,
Mon cœur en son regard sombra
Des poignards que la mort apporte.

★

Regarde aux miroirs du trépas,
Rougissante des nuits prochaines,
Ta lèvre où mon baiser soupa,
Attends la fin de ma semaine,
Regarde aux miroirs du trépas.

Femme, mon ange fiancée,
Nous marierons nos souvenirs.
Cultive un jardin de pensées
Qu'ensemble nous allons cueillir.
Femme, mon ange fiancée.

★

Il se fit un grand tourbillon,
Des clameurs et une bataille.
Foule, amants, dompteurs de lions
Semblaient combattre un feu de paille
Et, soudain, de ce tourbillon

L'enfant s'échappa de la foule
Comme s'il s'évadait du feu
Et, fuyant, suivi d'une houle
D'ailes et de cris coléreux
Il disparut, loin de la foule.

Confiant ma morte aux amants
Je courus, tourments en tourmente
Sur les traces de cet enfant
Perdu dans la brume montante
Et laissant ma morte aux amants

Je courus cherchant cette vie
Qui fuyait menant à l'écueil
Sa belle enfance poursuivie
Par les trois bêtes de mon deuil.
Je courus, cherchant cette vie,

J'allais jusqu'aux sources du jour
Et du jour gagnais l'alliance
Pour trouver, dépouille d'amour
Qu'une eau morte au trépas fiance,
Mon fils mort aux sources du jour.

Ah! morts, morts, le mort et la morte,
Mon baiser n'a plus de valeur.
Je vais venir à votre porte
Morts vous me rendrez ma chaleur,
Enfant mort et toi femme morte.

Arrêtez-vous amants heureux,
Pleurez chaudement mille larmes
Et que vos baisers soient peureux
De cette mort qui les désarme.
Arrêtez-vous amants heureux.

Ah! pleurez, ah! pleurez nature
De ce matin si malheureux,
Et de cette nuit sans mesure
Où la mort emporta mes deux
Ames d'amour dans sa nature.

Pleurez, ne serait-ce qu'un peu,
Ruisseau, rose fraîche et verdure,
Et toi ciel noir, et toi ciel bleu,
Pleurez pour tout ce que j'endure
Pleurez, ne serait-ce qu'un peu,

★

Enfants, beaux oiseaux demoiselles
Citadelles d'enlacements,
Dites, la parole peut-elle
Peut-elle égarer le tourment?
Enfants, beaux oiseaux demoiselles.

Peut-elle égarer le chagrin,
Le changer en rose à Marie
Soit en rose des vents marins,
Soit en forêt, soit en prairie?
Peut-elle égarer le chagrin?

★

Le poids de toutes les prières
Est moins lourd que ce corps d'enfant
Gisant en sa lourdeur dernière
Sur moi qui l'avais fait vivant
Du poids de toutes les prières.

Et dans mes bras je le portais
Jusqu'à la maison qui la veille
Était l'enclos où travaillaient
Les lendemains pour sa corbeille,
Et dans mes bras je le portais,

Jusqu'à notre lit où, couchée
Par les soins des tendres amants
Sa mère d'absence touchée
Reçut en ses bras cet absent
Dans son lit même d'accouchée.

Femme! femme, quel est ce drap
Immobile et froid qui te couvre?
Dis-moi que tes bras et mes bras
Lorsqu'à l'aube la nuit s'entr'ouvre,
S'uniront encore sous ce drap?

Et toi mon fils, par quel mystère,
Par quelle peur née en rêvant
Es-tu couché près de ta mère?
De quoi dormez-vous si fervents
Tous les deux dans votre mystère?

Et pourquoi ces tendres amants
Attendent-ils à notre porte?
Qui veillent-ils en ce moment?
Quel est le vent qui les apporte
Comme chagrinés d'être amants?

Est-ce pour toi, femme adorée,
Qu'ils ont cueilli les fleurs du mois?
Et ce bouquet de centaurées
Est-il pour mon fils ou pour moi?
Est-il pour toi, femme adorée?

★

Notre lit était un pays,
Une île, une gorge bien creuse,
La plaine où nous avons cueilli
Des fleurs du nom d'aventureuse.
Notre lit était leur pays.

Mes mains sont herbier de caresses.
Herbes d'amour, fleurs de mes soins,
Ne sont plus qu'ombre et sécheresse
En ma paume et bruissant au loin.
Mes mains sont herbier de caresses.

★

Seriez-vous mes morts, tous les deux?
Ah! non, mon Dieu! ma langue est folle,
Vous n'êtes là que paresseux
Dormant dans ce lit que survole
Votre paresse à tous les deux.

Toi, mort, mon fils? Et toi défunte?
Tous deux partis, me laissant là?
Vous deux sur la route qu'emprunte
Le voyageur de l'au-delà?
Toi, mort, mon fils? Et toi défunte?

« *Donne-moi donc mon châle bleu.*
Ni chaud ni froid, le temps est traître.
Faisons-lui peur. Allume un feu.
Vois, Septembre est à la fenêtre.
Donne-moi donc mon châle bleu.

Console-moi de cet automne.
Dès que vient Septembre j'ai peur.
L'heure en Septembre se fait nonne
Priant aux ogives du cœur.
Console-moi de cet automne. »

« *Venez, je sais qu'une guenon*
Va jouer de la mandoline
Et qu'une chatte pense un nom
Qu'une chouette, alors, devine.
Venez, allons voir la guenon. »

En ces voix, j'écoutais la vie
Lorsque bougèrent les rideaux,
Lorsque, vengeance poursuivie,
Surgirent les trois animaux
Meurtriers des voix de ma vie.

Ils regardèrent les dormeurs,
Puis la guenon mauve de vice,
Et la chouette perce-cœur
La chatte grise de malice
S'approchèrent de mes dormeurs.

Alors je me jetais sur elles
Voulant étouffer leurs trois corps,
Mais en deux bonds, en un coup d'aile
Fuyant vers de lointains abords
Rien ne resta que l'ombre d'elles.

Les tendres amants au jardin
Racontèrent qu'ils entendirent
Ces pas, cet envol et soudain
Le grincement d'un mauvais rire
Dans les bosquets de mon jardin.

★

Enfants, beaux oiseaux demoiselles
Citadelles d'enlacements
Dites, la parole peut-elle
Peut-elle égarer le tourment?
Enfants, beaux oiseaux demoiselles.

Peut-elle égarer le malheur,
Lui faire quitter son ouvrage,
Le changer en saule pleureur
Drapant une chambre d'ombrage?
Peut-elle égarer le malheur?

★

O charité, veuillez me croire;
Tout me fut pris, tout enlevé.
Des souvenirs la tour d'ivoire
Dans les jardins où j'ai rêvé
Tremble de tout ce qu'il faut croire.

Cette chatte et cette guenon,
Cette chouette mi-humaine
Savante à deviner les noms
Me pourchassèrent de leur haine,
Et chatte et chouette et guenon

A ma porte, quand la nuit tombe,
A ma fenêtre au jour naissant,
M'offraient les bouquets de la tombe
Que fleurissaient, fleurs de mon sang
Mes pleurs d'amour sur cette tombe.

C'est trop! c'est trop! Je dus partir.
Plus forte qu'amour est la peine
Qui me fit tant et tant souffrir.
Est-ce la fin de sa semaine?
Ce soir la verrai-je partir?

★

Des jours. Et des mois. Des années
Se sont écoulés depuis lors.
J'ai la peine pour fille aînée,
Compagne enchaînée à mon sort,
Dans le désert de mes années.

Peine maudite et moi maudit
Fuyons, pour ces bêtes savantes,
Les souvenirs les plus hardis,
Tout ce que le regret invente
Et mon toit qu'elles ont maudit.

Et voici que, l'âme glacée,
Je pleurais au bord de cette eau,
Lorsqu'en mes pleurs je vis bercées
Sous un rayon de renouveau
Des fleurs d'oubli sur l'eau glacée.

★

Vais-je m'arrêter à jamais
Auprès de vous mes patineuses?
Comme vous celle que j'aimais
Était une en étant nombreuse.
Vais-je m'arrêter à jamais

Pour votre chaleur à ma hanche,
Pour goûter à votre pâleur
Et pour vos doux bras de peau blanche?
Ne serais-je plus voyageur
Pour votre chaleur à ma hanche?

Premier espoir, premier oubli,
Oserez-vous, de vos mains frêles,
Plier le drap de l'ancien lit,
Jeunes filles battant des ailes?
Premier espoir, premier oubli.

*

Vous êtes aussi pâles
Que les aubes d'hiver
Le vent tire vos châles,
Vos bras sont grands ouverts.
Vous êtes aussi pâles

Que la plus pâle morte
Et vous vivez pourtant
Et cet étang vous porte
Vers moi qui vous attends
O mes plus pâles mortes.

Lianes de peau blanche
Aux branches de la nuit,
Vérité qui s'épanche,
Nue, en la nuit des puits,
Lianes de peau blanche.

Ne serais-je infidèle
Que pour me souvenir?
Venez, je vous appelle
Aux douceurs à venir.
Ne serais-je infidèle

Que pour entendre encore
Blottie en ses pudeurs
Les soupirs de l'aurore
Dans les bras du dormeur?
Et pour sentir encore

Dans ma paume soigneuse
Les herbes reverdir
Et de l'amour nombreuses,
Les délices fleurir
En ma paume soigneuse?

Approchez, je vous aime.
La lune aux feux glacés
Sur vous porte l'emblème
D'un rêve dépassé.
Approchez, je vous aime.

Montrez-moi vos visages,
Venez ici tout près
Sur le bord du rivage
Que je voie bien vos traits.
Montrez-moi vos visages,

En leur fraîcheur nouvelle.
Belles vous approchez
A chaque instant plus belles.
Qui oserait toucher
Tant de fraîcheur nouvelle?

J'entends bruire l'espace
Et l'amour à vos pas
Réapprendre les grâces
De mes muets repas
Abîmés dans l'espace.

Clair et trouble délire
Je n'ose regarder
Tant je crains et désire
Ce moment attardé.
Clair et trouble délire,

Ah! j'entends votre haleine.
Les battements peureux
De votre gorge pleine
De mes prochains aveux,
Mêlés à votre haleine.

D'un souffle, d'un murmure
Dites-moi qui je suis.
Mains de bonne aventure
Prêtez-moi votre appui.

Quel est ce cri parjure?

Quel est ce cri? Ce rire?
Ce rire perce-cœur
Dont l'éclat me déchire?
Viens peine! Viens! je meurs
Poignardé par ce rire

Et ces jaunes prunelles
Qui lancent des éclairs.
Ciel! ces bras sont des ailes
Et le feu de l'enfer
Brûle dans ces prunelles!

De cette autre figure
Les yeux sont des ciseaux,
Le corps est de fourrure,
La bouche est un museau!
Ciel! d'une autre figure

Je vois le crâne chauve,
Les paupières sans cils,
La peau de rides mauves,
Le lugubre profil!
Ciel! c'est la bête chauve!

Compagnons de Marie,
Venez à mon secours,
Écrasez ces furies,
Appelez mes amours,
Compagnons de Marie,

Écoutez ma prière,
Faites sonner mon glas,
Allumez vos lumières,
Portez-moi dans vos bras
Et portez ma prière

Jusqu'aux cœurs qui pardonnent.
Viens mon enfant pâli
Sous ta pâle couronne.
Femme ouvre notre lit.
Dis-moi : « Je pardonne. »

Ma semaine est finie.
Fini, passé mon temps.
En vos mains d'autre vie
Voici le repentant;
Ma semaine est finie.

LOUISE DE VILMORIN.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

SUPERSTITIONS

L'époque baroque, où nous tentons de vivre, est caractérisée par un plaisant mépris des lumières. Nous aimons nous attarder, rois fous, dans la salle obscure du théâtre de nos ombres. Nous parcourons en esprit de sombres continents magiques. Nous contemplons des pentacles bizarres et sommes attentifs à capter le courant spirituel qui, parfois, s'en dégage. Nous ne demandons souvent aux sciences exactes que des moyens techniques pour avancer plus rapidement dans nos voies occultes. Nous croyons à la sainteté de nos songes. Par des pratiques enchantées, nous travaillons à réduire la distance qui sépare l'univers des morts et le monde des vivants. Et lorsque les Églises chrétiennes, dans leur vigilante sollicitude, élèvent la voix pour nous indiquer le danger que nous font courir nos divinités noires, nous rechignons à écouter leurs avertissements. Le mot *superstition* qui, dans le vocabulaire de la théologie morale, désigne un péché grave et, dans celui des Encyclopédistes, une grossière aberration du sens religieux, si l'on s'en sert pour essayer de diffamer nos propos ou nos écrits, loin de nous contrister nous semble avoir l'éclat d'un titre de gloire.

Cependant l'esprit du XVIII^e^ siècle, contre lequel notre E. T. A. Hoffmann a dardé tant de traits pointus, par le ministère de ses fidèles laïques continue sa lutte contre l'étouffante obscurité de notre obscurantisme. Il lui arrive d'exprimer les plus grossières niaiseries. Mais, d'ordinaire, prompt à se garder de ses propres excès, il rappelle avec la plus émouvante rigueur que l'humanité moderne met en jeu sa santé mentale en refusant d'accorder à la raison lucide le rôle d'ordonnatrice des idées qui lui revient naturellement.

Effrayée par notre complaisance à déguster, sans discernement, tout ce qui a la saveur exquise du mystère, *Andrée Ruffat* s'exerce à écrire une sorte d'apologie vigoureuse pour la dignité de l'entendement humain. Plus fortunée qu'Eurydice, elle sait résister à l'attrait des Enfers qu'elle visite et trouver toujours de nouveaux chemins vers la clarté solaire. Son amour voltairien de la défini-

tion brève, les préjugés défavorables qu'elle nourrit contre les nuages qui brouillent notre *espace-du-dedans*, ne l'empêchent point de s'informer avec exactitude. Ayant donc compilé un important répertoire des pratiques auxquelles se sont livrés les hommes de tous les temps et de toutes les contrées pour obtenir un accroissement de volupté, de notoriété ou de puissance, elle ne peut s'empêcher, malgré sa longanimité, de les détester et de dénoncer en ces termes la malice extrême de la superstition : « Elle s'est mêlée en corruptrice à toutes les formes de la pensée. Monstrueuse dès l'origine (car cette espèce de religiosité grossière va à l'encontre de l'idée de Dieu !) elle s'est parée du prestige de l'art, de la science, de la psychologie, du raisonnement et même de la morale. Elle a anesthésié le sens critique de l'homme, étouffé les élans les plus généreux de l'instinct, faussé les rouages de l'émotion — transformant des foules (rendues indifférentes ou résignées par des coutumes déjà établies) en populations hystériques ou exaltées par l'idée qu'elles agissaient pour le bien du plus grand nombre. » Ces paroles ailées, si rapides et violentes soient-elles, tout en entraînant notre conviction ne nous empêcheront point, sans doute, de considérer l'ouvrage d'*Andrée Ruffat* comme un excellent manuel de sorcellerie, capable, sinon de nous procurer les rares agréments auxquels nous aspirons, du moins de nous aider à assoupir notre sens critique, faculté impérieuse dont nous maudissons perpétuellement l'arbitraire (1).

Andrée Ruffat manifeste envers l'Inde, ce fourmillement de prodiges quotidiens, une aversion si décidée qu'elle ne s'attarde guère à dénombrer les rites absurdes ou infâmes que l'on y célébrerait, paraît-il. Il est vrai que, malgré sa très vive intelligence, elle ne semble pas être une orientaliste fort experte. *Alexandra David-Neel* est, au contraire, un membre éminent de ce petit groupe d'Européens érudits, qui, par leur participation aux exercices mystiques dont l'Inde a réglé les méthodes, pensent avoir trouvé la sérénité de l'âme et le repos de l'esprit. Cependant, on ne sait quelle méfiance naturelle l'engage à se défendre sans cesse contre les imposteurs. Elle excelle à ravir leur masque aux magiciens les plus redoutables. Tout en révérant leurs doctrines, c'est (comme disaient les humanistes) une *dénicheuse de saints* que n'arrête aucune considération de prudence. Ses récits de voyages aux Indes, outre leur pittoresque intériorisé, valent par la verdeur avec laquelle elle trace la caricature d'ascètes pour lesquels un trop grand nombre d'Européens professent actuellement une vénération imbécile. Leurs supercheries, leurs faux renoncements, leur astucieux cabotinage sont décrits sans pitié. Gandhi, lui-même, ne sort pas indemne de ce jeu de massacre : le récit, que fait *Alexandra David-Neel* de la façon dont, vivant spectaculairement parmi les *Intouchables*, il est parvenu à éviter la souillure de leur contact, est bien divertissant (2).

Mais, malgré tant de réserves, sans doute profondément fondées,

(1) Andrée Ruffat : *La Superstition à travers les Ages* (Éd. Payot).
(2) Alexandra David-Neel : *L'Inde Hier-Aujourd'hui-Demain* (Éd. Plon).

nombreux sont les Occidentaux qui souhaitent, à l'exemple de Romain Rolland, que l'Inde leur administre une espèce de salut. Les uns se contentent de pratiquer, non sans risques, ces exercices pour le développement total et cardinal de la personne humaine que l'on nomme le *Yoga* (1). Les autres s'imaginent qu'un nouveau Messie, prenant son vol des hautes cimes du Toit du Monde leur apportera avec surabondance tous les dons du Saint-Esprit. Dans les derniers siècles de l'Empire Romain, les âmes affligées par une espèce d'angoisse existentielle cherchaient à alléger leurs tourments en adhérant au symbole bigarré d'une religion syncrétiste, mélange de toutes les gnoses connues. Ainsi les sensibilités inquiètes de notre monde délabré attendent-elles, aujourd'hui, qu'on réunisse en une seule somme toutes les doctrines qui se partagent leurs faveurs. Et l'Inde s'empresse de répondre à leur espoir. Et vers les pays les plus reculés, elle dépêche d'habiles missionnaires. Déjà s'élève à Hollywood un sanctuaire de *Toutes les Religions :* « L'église, bleue, blanche et dorée, se mire dans l'eau d'un vaste étang. Les jardins sont égayés de fleurs, de daims de pierre ; dans les niches se trouvent les statues de Lahiri Mahâsaga, Srî Yukteswar, Krishna, Bouddha, Confucius, saint François d'Assise et une superbe reproduction de la Cène. »

L'un des plus actifs parmi les Hindous qui travaillent à la conversion des Européens et des Américains, leurs petits-neveux, se nomme *Paramhansa Yogananda.* Il a rédigé pour leur édification ses Mémoires. Le tableau qu'il y fait de l'Inde mystique est plus varié, plus divertissant que mille romans d'aventures. Mais, seuls, les gens sérieux le prendront au sérieux. Les autres y trouveront surtout l'occasion de s'abandonner avec délices aux prestiges de la plus séduisante fantasmagorie. Hé quoi? en respectant les règles d'une discipline déterminée, peut-on donc, dès cette vie, obtenir un corps glorieux, qui enfreigne les lois de la pesanteur et traverse, comme une onde subtile, l'épaisse matière? Peut-on, dès cette vie, subsister sans prendre de nourriture visible en ne consommant que les atomes de force qui circulent dans l'air? *Paramhansa Yogananda* a rendu visite à la Stigmatisée de Konnersreuth. Ils se sont, dit-on, reconnus (2).

La magie hindoue semble se recommander par son amour de toutes les créatures. Elle ne porte point, malgré l'opinion du missionnaire dont les propos amusèrent tant *Alexandra David-Neel,* de marque infernale. Les opérations dont *Eugène Revert* nous livre le détail témoignent, au contraire, d'une patiente volonté de nuire. Ses enquêtes, contributions précieuses à l'élaboration d'une sociologie religieuse antillaise, nous renseignent avec beaucoup de précision et d'art sur les procédés qu'emploient les sorciers de la Martinique et des îles avoisinantes pour satisfaire aux vœux de leur importante clientèle. Héritiers des secrets de deux impor-

(1) Cf. *Le Guide du Yoga* de Shri Aurobindo, cet admirable sage (Éd. Albin Michel).

(2) *Paramhansa Yogananda* : Autobiographie d'un Yogi. Trad. Desquier (Éd. Adyar).

tantes traditions, associant rites caraïbes, conjurations chrétiennes et cérémonies africaines, ils disposent d'une dangereuse puissance de suggestion et de métamorphose. Ils en usent pour donner à certains toxiques végétaux ou animaux une façon d'efficacité psychologique supplémentaire. Nous employions, naguère, avec une désinvolture téméraire des mots comme *quimbois*, *zombi* et *vaudou*. Sachant maintenant, grâce à *Eugène Revert*, quelles pernicieuses réalités ils désignent, nous nous efforcerons à plus de circonspection (1).

Nous ne pourrons point, pourtant, nous empêcher de remarquer avec un étonnement qu'aucune explication ne parvient à exténuer, que tous les magiciens du monde sont membres, à leur insu, d'une même confrérie et confessent tous les mêmes dogmes. Si les plus humbles des sorciers de nos campagnes prenaient connaissance des témoignages que portent tour à tour *Alexandra David-Neel*, *Paramhansa Yogananda*, *Eugène Revert* sans doute hausseraient-ils les épaules, en gens qui, depuis longtemps, savent ce qu'on prétend leur enseigner. Feuilletons plutôt le copieux recueil de Sorcellerie Populaire Française du fol *Abbé Julio*. Calmons le dépit que nous cause l'incommode désordre de cette publication. Bientôt nous éprouverons à rabâcher patiemment ces formules, ces oraisons, ces kyrielles un plaisir certain de réminiscence. Tout ce que nos activités inconscientes ont accumulé peu à peu en nous, nous monte à la tête. Sous nos yeux se déploie sans fin la toile d'un paysage féerique, dont la vue nous comble d'un bien-être fait d'immobile inquiétude. Nous constatons que toutes les formes mouvantes qui caressent ainsi notre regard ou viennent se ranger à notre service pour que nous leur confiions de louches entreprises ne diffèrent pas de celles qu'évoquent lamas thibétains, yoguis hindous, quimboiseurs antillais. Nous voudrions en fixer les traits pour les étudier à loisir. Ici l'*Abbé Julio* nous dispense un secours efficace. Son livre chaotique, il l'a émaillé d'admirables figures en couleurs où éclatent les puissants symboles par lesquels toutes les âmes magiques, qu'elles s'incarnent en Asie, en Afrique, en Europe, en Amérique, ou sur le bord des mers du Sud, communiquent entre elles. Voici l'image du Dragon foudroyé par l'Étoile crucifère ; celle de l'Agneau sur fond d'aridité ; celle de la Montagne initiatique ; celle du Paysage lunaire ; celle de la Croix noire sur champ lumineux ; celle du Lys de pureté ; celle, enfin, du Triangle dans le Pentagone étoilé, qui timbre la mosaïque multicolore du monde. Toutes ces vignettes diffusent on ne sait quelle inqualifiable vertu, qui semble réconcilier le contemplateur avec lui-même et le charger d'énergie plastique (2).

En somme les créations emblématiques de la superstition, si décriées par la positive *Andrée Ruffat*, peuvent acheminer la personne humaine vers un salubre Paradis analogue à celui que lui ouvrent les entités diaprées de ses rêves. L'étude pratique de

(1) Eugène Revert : *La Magie antillaise* (Éd. Bellenand).

(2) Abbé Julio : *Le livre secret des grands Exorcismes et Bénédictions* (Éd. Niclaus).

la magie opératoire est une manière de préparation à celle de la magie onirique. Habitués à interpréter, grâce aux occultistes de toutes catégories, le chiffre des choses, nous parvenons de nous-mêmes à déchiffrer quelques fragments des préceptes et des conseils que nous adressent les créatures de nos songes. Mais nous ne saurions nous contenter de cette traduction incomplète. Nous voulons participer totalement aux enseignements de la sagesse qui s'élabore dans notre for intérieur. Mais comment, sans un guide respectueux et respectable, arriver à nos fins?

Or *Ernest Æppli* s'offre pour en remplir l'emploi. Il s'acquitte de cette fonction avec une telle maîtrise qu'il mérite que nous ne lui marchandions point notre reconnaissance. Ayant corrigé, ou plutôt complété, plusieurs des thèses accessoires de la psychologie complexe de Jung, il commence par nous rappeler, comme les maîtres de toutes les écoles magiques, que nous ne sommes jamais abandonnés, sans recours, à notre mauvais sort, mais qu'une Providence très présente et très prompte nous dépêche toujours en temps utile les messages symboliques propres à nous aider à nous façonner un destin autonome et heureux. Cette fille de Dieu n'exige de nous qu'un peu de confiance et d'intelligence. Au développement, à l'assouplissement de cette dernière, *Ernest Æppli* et son fidèle interprète *Jean Heyum* pourvoient.

L'ouvrage, que leurs soins conjugués nous procurent, apparaîtra bientôt à tous ceux qui l'auront lu sous les espèces d'un gage de bonheur et de paix. Grâce à lui, nos nuits deviendront fécondes. Nous nous endormirons avec gratitude et ferveur. Nous n'attendrons plus passivement que le sommeil résolve nos difficultés, mais, usant d'une espèce de conscience obscure, nous l'aiderons à les résoudre et demanderons à l'interprétation de nos rêves qu'elle nous permette d'énoncer en termes clairs ces solutions. Ainsi aurons-nous atteint l'état idéal auquel doivent commencer par tendre tous les mages blancs, l'état de collaboration laborieuse entre le moi et l'inconscient.

Ernest Æppli passe en revue tous les archétypes qui peuvent apparaître au cours de nos visions nocturnes. Il en indique l'origine individuelle ou collective. Il en précise le sens éthique. Qui aurait l'esprit assez délié pour comprendre totalement leurs leçons et la volonté assez forte pour les suivre, deviendrait une sorte de saint laïque, épris cependant d'une *autre* sainteté (1).

Mais, dira-t-on, notre destin dépend trop des forces cosmiques pour pouvoir être continuellement réformé par un simple effort de création psychologique. Certes, il est utile d'associer aux avis que nous donnent les astres de notre firmament intérieur ceux que nous délivrent les luminaires de notre ciel terrestre et d'associer aux données que nous fournissent nos rêves les renseignements suggérés par notre hiéroglyphe astrologique. Pour établir celui-ci, il fallait naguère endurer les tracas de maints fastidieux travaux. Rien n'est plus divertissant que de tracer un horoscope depuis

(1) Ernest Æppli : *Les Rêves et leur interprétation* avec 500 *symboles de rêves et leur explication*. Traduction française de Jean Héyum (Éd. Payot).

qu'*Armand Barbault* a mis au point sa méthode. Elle se recommande par l'exactitude et la simplicité de ses principes, ainsi que par la multiplicité de ses résultats. Elle offre à quiconque toutes facilités pour dessiner une sorte de talisman graphique dont les emplois divers sont judicieusement définis et soigneusement datés. Elle rend à l'astrologie son véritable aspect d'instrument de la compassion divine (1).

Si forte soit-elle, cette dernière ne nous affranchit pas de la mort. Toutes les libérations qu'elle nous procure ne nous empêchent pas d'essayer toujours de contraindre les morts à nous livrer quelque efficace secret d'immortalité. L'occultisme, si épuré soit-il, comprend toujours une part de nécromancie. *Ernest Æppli* le sait de reste, aussi ne balance-t-il point à nous admonester en ces termes sévères : « La mort est un événement archétyplique vis-à-vis duquel il faut avoir un comportement correct et adapté. »

Gabriel Marcel, qu'aucune tentative pour frayer un passage spirituel vers le monde clos des morts ne saurait laisser indifférent, a consacré plusieurs de ses récentes méditations à énoncer les règles d'*un comportement correct et adapté* vis-à-vis des expériences médiumniques. Il s'en était expliqué dans un bel essai publié l'an dernier par *la Table Ronde*. Il le reproduit en tête d'un recueil de témoignages pathétiques sur les diverses sortes de commerce que l'on croit pouvoir parfois nouer avec les défunts. Ce texte y prend toute son importance. Et l'on discerne bientôt qu'il exprime avec une grande vaillance et une parfaite sincérité les affres de la mauvaise conscience des chrétiens auxquels l'occultisme fournit de précieuses raisons de vivre. Comment ne s'associeraient-ils pas à des vœux aussi incisifs que celui-ci : « Ce qu'il faut souhaiter, c'est que par un effort conjoint des philosophes et des nouveaux théologiens les résultats de ces recherches en cours puissent être assimilés et incorporés à une doctrine renouvelée, de façon que cesse un état de choses qui n'est satisfaisant ni du point de vue de la raison ni du point de vue de la foi »? Comment ne liraient-ils pas avec une délectation encore un peu morose cette concession encore bien réticente du *R. P. Louis Beirnaert* : « Après tout, pourquoi le cheminement de la grâce divine ne pourrait-il se faire selon les pistes que lui trace un psychisme paranormal? » Espérons, en toute révérence, que *Gabriel Marcel* nous donnera bientôt une *Oraison pour le bon usage de ce qu'on nomme Superstitions*, qui ferait pendant à la fameuse Prière de Pascal ! (2).

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

(1) Armand BARBAULT : *Votre Destin juqu'à l'An* 2 000 ; Traité pratique d'astrologie traditionnelle permettant de faire soi-même son horoscope sans connaissance spéciale ni calcul (les Documents d'Art, Monaco).

(2) *Mors et Vita*. Textes et documents réunis par Robert ARON et Jean-Claude RENARD. Introduction par Gabriel Marcel (Éd. Plon).

PARIS A DEUX MILLE ANS

Ce que nous aimons dans l'histoire, c'est qu'elle nous donne l'occasion de faire des fêtes et de célébrer joyeusement les anniversaires de mille événements bien surfaits et tout prêts à tomber en désuétude. Voyez notre fête nationale : on ne fait plus croire à personne qu'il s'agit de magnifier en elle la mémoire des hardis bagarreurs de la Bastille, mais qui de nous voudra renoncer, le soir du 14 juillet à s'en aller flâner dans les bals des carrefours, à venir danser la polka avec une petite amie sous les lampions et les guirlandes? C'est cela la fête nationale : l'occasion pour la France d'amuser les filles et de remplir les cafés, pour tromper l'ennui d'un soir comme tous les autres. On n'a pas même une pensée pour ce pauvre cher M. de Launay. La Bastille? c'est surtout la place de la Bastille, où tout Paris une nuit par an, vient danser et boire fraternellement. Ces fêtes populaires ont si peu besoin de justification que les historiens ont pu décider cette année, à Paris, qu'on ferait fête tous les jours : pendant un an, c'est chaque soir l'anniversaire de Paris — et chacun s'ingénie au mieux qu'il peut pour apporter sa contribution à la gloire de notre capitale bimillénaire. Des journées « bien parisiennes » succèdent sans fin aux innombrables « nuits de Paris ». On multiplie les spectacles, les concerts, les défilés, les expositions. On décore les rues, on pavoise les monuments, on illumine les places et chaque quartier se doit de porter une des bougies de gloire de ce grand gâteau d'anniversaire qu'est devenu le Paris de 1951.

La littérature n'a pas manqué de s'associer à la glorification de la ville des lumières — et toute une floraison s'est éclose cette année de livres offerts en bouquet à Paris pour sa fête dans les vitrines de tous les libraires. Car l'amour de Paris est chez les écrivains — et chez la plupart des artistes — un des rares sentiments profonds qu'ils partagent sans jalousie. Et pourtant l'on n'aime pas Paris comme une patrie. On l'aime comme une personne. Rien de filial, rien même de reconnaissant dans cet amour, mais un sentiment de commune sympathie, d'attachement réciproque qui naît d'une longue intimité, qui rend toute séparation si pénible, qui fait que l'exil commence aux boulevards extérieurs. « Paris a mon cœur, » disait Montaigne et tous les Parisiens pensent un peu comme lui. — Mais Paris lui-même a un cœur, Paris a une âme, une âme vivante, familière et chaque jour lentement découverte, chaque jour plus séduisante, Paris a son charme, sa grâce, son esprit, son génie. Paris a son air, Paris a ses manières. Paris sait se faire aimer.

Air et Manières de Paris — c'est bien le titre que devait donner un amoureux de Paris à un livre entièrement fait pour justifier et illustrer cet amour. M. Bessand-Massenet, nous avoue dans sa préface, qu'il aime à venir s'accouder à la balustrade du Pont des Arts et à laisser ses yeux errer sur le « paysage spirituel

et sensible » qui borde la Seine, dans la perfection d'un soir d'été qui nacre encore la flèche de la Sainte-Chapelle. Mais il craint — « c'est bien dommage ! » — de s'abandonner à ses rêveries, et veut seulement nous apporter dans son livre les « témoignages » de ceux qui ont aimé Paris avant lui. Il cherche « le génie de Paris dans l'âme et l'esprit de ses écrivains et de ses artistes... qui lui ont donné ses traits, son éclat, sa grâce, son humeur, sa personnalité ». — Certes, M. Bessand-Massenet, comme le Parisien dont il fait le portrait, connaît son Paris par cœur — et connaît par cœur aussi son histoire de Paris. Il est aussi à l'aise dans les dédales de la littérature passée que Gavroche dans les ruelles de Montmartre, et comme ces connaisseurs qui savent où lever le nez pour trouver le cadran d'une horloge, qui connaissent « le pâtissier qui a une jolie femme » ou « la porte cochère à côté du coutelier », il sait où trouver dans de vieux textes oubliés ou peu connus, une page exquise de L. Sébastien Mercier, d'Édouard Drumont, sur les promenades ou les jardins publics, une autre de Kotzebue sur les filles du même nom ; il a su exhumer du *Petit Paris*, de Charles Monselet, le souvenir perdu et si attachant du théâtre Bobino — à travers le *Bel Ami* de Maupassant, celui, non moins émouvant, des Folies Bergère en 1885 ; ou encore celui du fameux café Tortoni extrait d'une page inédite d'Alfred de Musset.

M. Bessand-Massenet sait encore faire surgir au détour des pages, ces Parisiens étonnants qu'étaient Rochefort, Girardin, Villemessant ; il éclaire pour nous d'un jour nouveau les figures de plus d'un de nos grands auteurs, les Chateaubriand, Balzac, Victor Hugo, Baudelaire, Daudet, Barrès. Oui, avec le même soin qu'il a mis à fouiller chez les antiquaires de la rue Bonaparte les cartons d'où il a trié pour nous ces Gavarni, ces Vernet, ces Forain, ou les vieilles photos qui illustrent parfaitement son livre, l'auteur a choisi pour nous dans le vaste carton de la littérature du XIX^e^ siècle, les plus jolies images et les plus émouvants souvenirs de ce Paris d'autrefois. C'est un siècle d'histoire que nous parcourons sans quitter les rues de Paris, et toujours en compagnie de ces Parisiens qui suivaient les révolutions de leurs fenêtres, et qui conservèrent, à travers les régimes, leur esprit et leur insouciance.

M. Bessand-Massenet déplore que les critiques d'aujourd'hui ne sachent plus apprécier dans une œuvre cette vertu « éminemment parisienne » qu'est le charme ; qu'il se rassure, nous serons unanimes à dire que son livre est charmant. Mais il nous pardonnera de trouver ce charme un peu désuet, comme l'époque où il se situe résolument. L'auteur feint de ne pas aimer l'histoire — et pourtant le portrait qu'il nous donne de Paris reste rigoureusement historique. M. Bessand-Massenet a peut-être moins d'amour pour Paris que de nostalgie pour une certaine époque, et c'est pourquoi son livre s'appellerait plus justement : *Air et Manières du XIX^e^ siècle*. Car nous qui aimons vraiment Paris, nous l'aimons aussi dans ses manières d'aujourd'hui. Nous savons qu'il existe encore — sinon peut-être des oisifs — des flâneurs amoureux des berges de la Seine, et que l'esprit n'a pas abandonné la capitale

à la mort du président Carnot. Nous aimons, nous, les poètes en chandail de notre siècle cinématographique, et nos petites copines de Saint-Germain-des-Prés qui s'habillent en pêcheuses de crevettes, non pas pour témoigner, comme le pense M. Bessand-Massenet, qu'elles ont lu *Kierkegaard* (!) — mais simplement parce qu'elles sont charmantes ainsi, et qu'elles contribuent à faire, par leurs seules présences, le charme du Paris d'aujourd'hui — que d'aucuns mettront cent ans à découvrir.

MAURICE PONS.

A PROPOS DE POÉSIE

J'éprouve quelque gêne à parler de l'ouvrage de Léon-Gabriel Gros (1) dans lequel je suis moi-même en cause avec, il est vrai, beaucoup d'autres.

Il y a trop peu de vrais critiques de la poésie pour qu'on ne signale pas tout spécialement un ouvrage dont l'auteur ne veut pas se livrer à d'habiles variations autour de l'œuvre des poètes, mais tout autrement cherche et parvient à en capter le vrai sens, la vraie vertu autant que les caractéristiques de style.

Léon-Gabriel Gros ne sollicite pas le lecteur par des biographies ou faciles ou pittoresques ou même trop bien composées. Il ne s'en prend qu'à l'œuvre qu'il cherche à expliquer dans toutes ses dimensions à travers son vocabulaire, sa syntaxe, ses redites et ses silences. Cette œuvre, il la circonvient et la pénètre le plus souvent avec une surprenante lucidité.

Certes, on devine que parmi les poètes dont parle Gros d'aucuns lui sont plus sympathiques que d'autres, mais sa ferveur pour la poésie ne se dément pas et il est même possible que quelques-uns découvrent la véritable portée de leur message à travers lui. Quel plus bel éloge pour un critique?

Léon Gabriel Gros constate la résorption de l'inflation poétique qui sévissait, il y a quelques années. Il n'en montre pas moins que beaucoup de poètes s'efforcent plus ou moins consciemment à tenter de rétablir un contact trop souvent perdu avec le public. Aussi bien fait-il valoir la volonté constructive de la poésie d'aujourd'hui qui, si elle manifeste un certain antilyrisme, essaie de faire que se pénètrent l'art et la vie. Il écrit donc : « Sur le plan purement littéraire, le phénomène essentiel de ces dernières années est sans aucun doute cet effort de synthèse par lequel des esprits comme Michaux et Ponge tendent à concilier la tradition Mallarmé et la tradition Rimbaud et tendent à recréer par des vertus qui ne sont plus seulement des vertus données, des vertus de vertige, mais des vertus volontaires, des vertus de style. »

Si divers, par ailleurs, que soient les poètes que Léon-Gabriel Gros cherche à situer, il retrouve pourtant chez tous une volonté

(1) *Poètes contemporains* (2e série), Éd. Cahiers du Sud.

de sauver le monde et sa beauté, fût-ce provisoirement et quels que soient leurs sentiments sur la valeur profonde de la réalité de ce monde, ou leurs sentiments sur la vertu profonde de leur entreprise même.

Que Gros soit lui-même un excellent poète, ne l'a pas empêché de nous donner un ouvrage de critique remarquable dans laquelle il s'avère merveilleusement « fondé en poésie » comme disait si bien Guillaume Apollinaire.

Il faut aussi signaler aux fervents de la poésie l'abondant florilège réalisé par M. André Mary (1) et qui nous conduit de Thibault de Vernon (XIe siècle) à François Marot sans oublier, par ailleurs quantité de poèmes ou chansons anonymes. Tous les genres se trouvent là représentés, qu'il s'agisse de l'épique, du narratif, du pastoral, du burlesque ou du satirique. Tous les genres, mais aussi bien toutes les formes : rondeau, ballade, complainte, chant royal, et aussi la chanson courtoise, la pastourelle, d'ailleurs tout aristocratique, la chanson de toile que les femmes chantaient en filant.

L'ensemble constitue un échantillonnage chatoyant. Une certaine poésie factice, qui est souvent non dénuée d'habileté, y voisine avec des compositions d'un accent plus vrai ; celui de Villon et de Charles d'Orléans ; mais aussi celui de Rutebeuf, le trouvère, de la mélancolique Christiane de Pisan, de Froissart qui ne fut pas qu'un prosateur, d'Étienne Deschamps, pour ne citer qu'eux. D'autres, — Michel Taillevert en est un exemple, — passent de l'artificielle poésie de cour à des morceaux qui manifestent une émotion essentielle et non de commande.

Parmi la grande quantité d'anonymes recueillis, il faut faire mention des isopets, apologues, rédigés en français sur des thèmes anciens. M. André Mary nous offre notamment les différentes versions du Corbeau et du Renard, qu'il est intéressant de confronter, les unes étant plus naïves et les autres plus savantes.

Il y a aussi parmi les anonymes recueillis de lumineux exemples de « poésie pure ». Telle cette espèce de complainte intitulée « la Fille de la Sirène et du Rossignol » dans laquelle je relève cette fine strophe :

Le rossignol est mon père
Qui chante sur la ramée
Au plus haut bocage
Et la sirène est ma mère
Qui chante en la mer salée
Au plus haut rivage.

Il s'agit là d'une traduction en français moderne car jusqu'au XIVe siècle M. André Mary a pris soin d'en faire figurer une en regard de chaque texte original. Aussi son ouvrage, fourmillant de notices érudites et raffinées reste-t-il, quoique savant, accessible au commun lecteur.

JEAN FOLLAIN.

(1) *La Fleur de la poésie française*, Éd. Garnier.

AU LONG COURS

Les voyages forment la jeunesse. Cette affirmation devenue proverbe avait peut-être un sens lorsqu'il fallait plusieurs heures de diligence pour joindre Paris et Versailles, lorsque les navires ne pouvaient compter que sur les vents, lorsque la terre était encore ronde.

Aujourd'hui le voyage est entré dans nos mœurs. Les jeunes Français ont définitivement détruit la réputation qu'on leur faisait d'être casaniers. On ne compte plus les frontières franchies. Les moindres vacances se passent en Norvège, en Afrique ou sur les rives du Danube. La question d'argent ne joue plus et les offices de tourisme font fortune. Le voyage en groupe, l'autocar qui fait la Suisse en trois jours et les Lacs italiens avec retour par le palais des Papes, sont pleins à craquer. Et pour ceux que ces prix forfaitaires gênent encore, il existe l'Auberge de jeunesse, le sac au dos et le stop.

Mais l'Europe est déjà trop petite. On rêve de voyages au long cours. Et sur les cartes, fiévreusement déployées, les visages se penchent. Un soir, avec quelques camarades, pour se distraire, on décide de tenter une expédition, de faire le tour du monde, d'explorer le Tibet, d'aller interviewer les sauvages de la Terre de Feu, de forcer le secret des forêts d'Amazone. Ces projets, par miracle, prennent corps. On trouve l'argent, la vieille bagnole, le matériel de camping. On convainc les parents. On part un beau matin de la place de la Concorde. Danièle Delorme donne le départ avec un revolver. On est parti pour un an, deux ans, peut-être davantage. Pourquoi est-on parti?

Une longue série d'interviews réalisées pour une émission de jeunesse me permet de dire qu'on part, dans la plupart des cas, parce qu'on a vingt ans, que la guerre est finie et que la France est devenue bien morne. Parce qu'on trouve la vie d'homme un peu difficile et qu'il est plus agréable de prolonger encore un peu l'enfance, le royaume des Peaux-Rouges et les sorties scoutes. A quelques exceptions près (jeunes cinéastes, jeunes ethnologues ou ethnographes du Musée de l'Homme, etc...) on part parce qu'on s'ennuie.

Il arrive aussi, fait plus curieux, qu'on parte pour écrire un livre. C'est le cas de Michel Bataille.

Michel Bataille avait obtenu, il y a trois ans, le prix Stendhal pour son roman *Patrick*. Il était, depuis, resté silencieux. Pourquoi? Sans doute parce qu'il manquait de sujet. Il a donc acheté une Cadillac, décidé quatre de ses amis à l'accompagner et, durant un voyage qui l'a conduit jusqu'en Égypte, a tenu son journal. C'est ce journal qu'il publie aujourd'hui en l'intitulant roman (1). Le résultat prouve surabondamment qu'il était bien inutile de

(1) *La Marche au soleil*, Éd. Laffont.

faire tant de kilomètres, de brûler tant d'essence à la poursuite d'un sujet, car ce livre interminable est inexistant. Michel Bataille s'est obligé à écrire quelques lignes chaque jour, ce qui nous vaut des réflexions de cet ordre : *Piqûres de moustiques. Pris la première quinine depuis le désert*, ou 9 *octobre, je suis amoureux, je crois.* Ou *on m'a volé mon stylo.* Il aurait mieux valu que Michel Bataille, une fois rentré en France, écrivît le roman de sa Cadillac, ou, plus simplement qu'il cherchât en lui-même un vrai sujet de roman, et qu'il retrouvât la veine des vingt dernières pages de *Patrick*, qui étaient fort belles. Il s'agissait là aussi d'une voiture qui roule, mais c'était un romancier qui décrivait sa course. Que les jeunes écrivains méditent l'échec de Michel Bataille, car si son livre devient beau pendant dix pages, c'est que le hasard est venu à son aide et qu'il a permis à Pierre, l'un des membres de l'expédition de tomber gravement malade. Il faut bien se dire qu'on n'a pas toujours cette chance là.

★

A ce faux roman, je préfère de loin le charmant livre de souvenirs de Stany (2). Stany n'est pas un romancier. Il se moque bien d'écrire des livres. Il a passé sa vie à voyager. Il a tout vu, tout entendu, tout visité, tout étudié. Mais il n'a pas tenu son journal. Il lui semblait inutile de noter qu'il avait un jour perdu son stylo, ou reçu une piqûre de moustique. Il s'est promené à travers le monde, les yeux ouverts, comme un enfant. Il nous raconte aujourd'hui quelques-unes des histoires qui lui sont arrivées. Il est comme un grand-père qui a réuni ses petits-fils autour de lui et qui leur parle du monde qu'il a vu. Son livre se lit avec ravissement. On passe en quelques pages de la Chine à l'Australie, de l'Inde à l'Afrique noire. Les fêtes, les animaux, les monuments, les indigènes ressuscitent sous nos yeux. Il pourrait y avoir ainsi mille ou deux mille pages, on ne se lasserait pas de les lire. C'est drôle, émouvant, cocasse, instructif. Et je préfère ce livre sans prétention littéraire, dont chaque chapitre pourrait être le point de départ d'un roman, aux notes contournées de Michel Bataille.

★

Mais il est d'autres voyages et de ceux-là il est difficile de parler. Car les pays qu'explorent les saints, les contemplatifs et les malades sont infinis, et jamais le voyage ne s'arrête. On ne revient jamais au point de départ. Un tour du monde, on sait toujours combien de kilomètres cela exigera. Il y a des cartes, et les étapes sont faciles à prévoir. Dans ces *Pays de rigueur* (3) où nous entraîne Boris Bouieff, il n'existe pas de cartes, et pas d'étapes à ménager. C'est une exploration secrète, et celui qui a décidé un jour de la tenter n'en connaîtra jamais la fin. La mort seule

(2) *Loin des sentiers battus*, Éd. La Table Ronde.
(3) *Pays de rigueur*, Éd. Le Seuil.

interrompra le voyage. Il est difficile de parler de ce livre car ce n'est pas un livre. C'est un carnet de route, où chaque phrase, décantée au maximum, d'une sécheresse apparente, est cependant d'une richesse telle qu'il faudrait pour la comprendre avoir vécu les mêmes journées que l'auteur : *Ce cahier n'est-il pas une sorte de journal de bord intérieur — une tentative pour arracher les heures et les jours et tout ce qu'ils ont porté, et tout ce qu'ils portent, à la bouche insatiable du néant, et les rendre polis au contact de la douleur, à leur éternité aussi éphémère que la nôtre?* Et dans ce pays de la maladie et du silence, où la chute d'un crayon, le bruit d'une page qu'on tourne, un pas dans un couloir, sont des événements plus graves qu'un tremblement de terre ou une déclaration de guerre dans le monde des vivants, chaque pensée tourne sur elle-même, agrandit son cercle de lumière tandis qu'un autre déjà se forme et *le voile ainsi ne se soulève jamais que devant un autre voile.*

Ainsi chaque phrase tracée par Boris Bouieff, sous son apparente banalité (*Aux Champs-Élysées la surabondance des marronniers* par exemple) prend, si l'on tente d'y pénétrer, à travers divers éclairages révélés, une gravité impressionnante.

Et ce voyage-là est le plus terrible des voyages au long cours.

JACQUES TOURNIER.

DU RÊVE A L'ABDICATION

Dans *le Combat de Poitiers*, Armand Pierhal affirmait que la seule révolution véritable sera accomplie le jour où l'on aura réussi à introduire la morale dans la politique. *L'Antimachiavel* (1) ne fait pas autre chose que développer cette thèse, en l'étayant sur une analyse minutieuse et subtile d'un certain nombre de situations politiques dans lesquelles les décisions à prendre engagèrent précisément ce sens de la morale et cette nécessité politique. C'est sur le terrain même où prétendent se placer les *réalistes* qu'il les attaque, voulant démasquer l'*irréalisme* de leur politique. Le machiavélisme, entend-il démontrer, est un authentique malfaiteur, et si une politique machiavélique favorise à la rigueur les intérêts du prince, elle s'avère toujours néfaste aux gouvernés. Récemment, dans *Ces Machiavéliens*, James Burnham voulait faire de Machiavel une manière de savant, penché sur les phénomènes politiques avec le détachement de l'astronome traçant l'orbite d'une planète. Armand Pierhal s'attache à essayer de prouver que cette vue, pour ingénieuse qu'elle soit, n'est pas tout à fait conforme à la réalité, puisque Machiavel, lui aussi, entre diverses politiques possibles, entendait choisir celle qu'il tenait pour la meilleure et dont il conseillait l'emploi. Ce que Pierhol prône avec beaucoup de foi, c'est en somme une moralisation de la politique, une revitalisation de la politique par sa soumission

(1) Éd. Laffont,

aux règles de la morale. Mais de quelle politique s'agit-il? De celle qui se laisse étudier sans risques lorsqu'on se penche calmement sur les siècles passés pour décerner le blâme ou l'éloge, ou de celle qui consiste, pour l'homme politique plongé dans les tourbillons de l'heure présente, à tirer le meilleur parti de forces dont nul ne perçoit toujours clairement tous les éléments? Et de quelle morale? De celle qui se laisse traduire en aphorismes ou de celle qui, par un certain empirisme, se dégage d'expériences pas toujours heureuses? Deux choses ne changeront pas : la géographie et les passions humaines ; en politique il s'agit de regarder les faits et de se garder des formules (aussi séduisantes soient-elles) qui sont le meilleur moyen de se tromper. Le but de la politique n'est pas, comme le dit Armand Pierhal, d'assurer le *salut éternel* des hommes (une des grandes illusions qu'on puisse avoir en politique, c'est précisément de croire que l'on bâtit pour l'éternité !) mais de leur assurer, sur le plan du temporel, le plus de bonheur possible, c'est de promouvoir un monde vivable pour les enfants et pour les hommes. Il s'agit aujourd'hui d'harmoniser les impératifs individuels et les nécessités collectives, de concilier la justice et la liberté. A partir du moment où l'on invoque *l'étincelle divine* pour justifier une politique, on dresse contre cette politique les hommes qui n'admettent pas cette étincelle. C'est à travers l'histoire elle-même, non en se plaçant hors du monde, qu'il faut faire le salut des hommes — et par des moyens restant dignes au milieu d'une histoire qui, elle, ne l'est pas. En politique, l'idéalisme est vain. C'est par une sagesse réaliste, par la recherche et la défense de valeurs moyennes, que l'on parviendra à libérer les hommes qui travaillent de leur servitude et de leur humiliation. La politique *devrait être*, dit Armand Pierhal. Cela me paraît bien désincarné. Il ne peut y avoir de politique sans une conception de l'homme, sans un amour de l'homme. Partons de cette conception, de cet amour — sur quoi l'union peut se faire — et laissons dans l'ombre des consciences leurs origines mystiques et leurs éventuelles transpositions extra-terrestres — car là l'union ne peut se faire. Et ne confondons surtout pas la justice avec l'*ordre moral!*

Arthur Kœstler, lui, tire un trait sur notre civilisation. La première impression que l'on ressent en refermant *Les Hommes ont soif* () provient du rapprochement que l'on ne peut s'empêcher de faire avec *1984* de Georges Orwell. Dans les deux cas, il s'agit d'anticipations, d'une transposition dans un avenir considéré comme probable, d'une présentation d'un prochain visage du monde.

La guerre froide touche à sa fin, l'Amérique et le bloc soviétique (ici la *Libre confédération*) vont en venir aux mains, Paris vit ses derniers jours de liberté, mais c'est déjà une ville occupée. Comment réagissent les milieux intellectuels? Comment se comportent ces êtres menacés? Ces êtres ont une commune exigence, celle d'une foi, ils *ont soif*, et l'origine de cette soif remonte à 1789.

(1) Éd. Lévy.

Ce jour-là (le 14 juillet), *la Sainte-Trinité fut remplacée par les trois mots de la devise républicaine...* Mais la mort d'un dieu crée un vide immense. *Ainsi peut-être que, lorsqu'on expulse Dieu de ses artères, quelque chose se détraque rendant le virus* (de la soif) *plus virulent.* Ces années *195.*, qui datent le roman de Kœtsler, sont *une période de grande soif, provoquant une espèce de folie collective et terminée par une nouvelle révélation qui a agi comme une averse après une longue sécheresse.* Parmi les héros du roman, certains ont reçu la révélation et l'averse tandis que d'autres sont encore dans la soif et la sécheresse, mais, au fond, nous avons là l'image d'un monde en désarroi, *car la place de Dieu était devenue vacante, et un courant d'air soufflait à travers le monde comme dans un appartement vide avant l'arrivée des nouveaux locataires...*

Pessimisme? Certainement. Abdication? Non moins certainement. Mais cela n'est pas pour étonner. Invité à une conférence sur la culture européenne, Kœstler refusa récemment son concours en déclarant que cette culture, étouffée entre deux empires géants, était morte. Ce jour-là Kœstler s'est soumis au véritable désespoir — ce désespoir qui ne naît pas de la puissance de l'adversité, de l'inégalité de la lutte, mais de ce qu'on ne connaît plus les raisons de la lutte et qu'on oublie la signification même de la lutte. Or si la lutte est difficile, les raisons de lutter demeurent claires, et notre culture n'est pas morte! Je sais la puissance de fascination des théories désespérées de l'histoire, des vues de Spengler et de Toynbee, notamment, et ce n'est pas l'un des moindres traits de ce roman que d'apparaître comme une sorte de transposition littéraire du catastrophisme spenglerien. Car c'est bien une telle transposition que réalise Kœstler lorsqu'il entend *évoquer les ombres des hommes et des femmes de la dernière phase d'une civilisation condamnée, tels qu'ils se voyaient eux-mêmes dans la connaissance fragmentaire des motifs de leurs propres actions.* Il est d'ailleurs à remarquer qu'en face de Fédia Nikitine et de Heydie Anderson, nous ne trouvons que des personnages falots, des *voyeurs du passé,* des Européens, *vieux impuissants s'excitant à la vue de jeunes virilités* et vivant dans l'illusion d'exister encore, cet Anatole qui proclame : *Nous sommes pris au piège, membres d'une civilisation condamnée, danseurs sur la scène crépusculaire où s'étend l'ombre de Néanderthal,* ce Leontiev pour qui *la liberté est un fardeau...* Quel curieux chemin, que celui qui a conduit Kœstler du *Zéro et l'Infini* à cette abdication!...

CLAUDE DELMAS.

PROBLÈMES SOCIAUX CONTEMPORAINS

Jusqu'ici le public français dans son ensemble — nous ne voulons pas parler du très grand public, mais de celui qui, suffisamment cultivé, s'intéresse aussi aux affaires de l'État, parfois y participe, et se soucie de l'avenir de la civilisation — ne se

montre pas très curieux de l'étude objective des faits sociaux. Il en est autrement aux États-Unis. C'est pourtant chez nous que Montesquieu a indiqué la voie et qu'Auguste Comte a posé les principes d'une science nouvelle. Leur nom est illustre, leur esprit nous a peu touchés. Nous restons au fond de nous enclins à voir les problèmes posés par les rapports des hommes entre eux, rapports individuels et rapports de familles, de classes ou de nations, comme ressortant avant tout à des règles morales et juridiques, comme résolubles par un choix de la volonté ou selon des règles impératives. De la masse des sciences sociales, encore en cours de formation, l'une a déjà depuis longtemps dégagé son autonomie : c'est l'économie politique. Elle est régulièrement enseignée dans les Facultés et ses principes fondamentaux sont en apparence entrés dans ce domaine commun où participe tout homme quelque peu instruit ; elle s'est même, peut-on dire, incarnée dans les faits historiques. Et cependant, il faut bien le reconnaître, rares sont les Français qui raisonnent en termes d'économie politique et l'on a pu constater pendant l'occupation et depuis combien ses enseignements restent ignorés du personnel politique. Le marxisme, fort intéressant comme tentative d'explication scientifique de l'histoire, a créé des formules et des mythes dont on sait la prodigieuse fortune ; il est resté ou il est devenu très puissant comme mystique temporelle et comme moteur de transformations politiques ; il est scientifiquement périmé car il systématisait des faits sociaux aujourd'hui dépassés par l'évolution même de l'histoire à laquelle il ramène tout. Et si Marx comme prophète a des disciples, comme savant il n'a pas eu d'élèves. Les doctrines proposées comme antidotes au marxisme — quels que soient d'ailleurs leur intérêt et leur valeur — ne prétendent généralement pas à une base scientifique. Quant à ceux des faits et des rapports sociaux qui touchent moins directement à la production et à la distribution des richesses, l'intérêt qu'il peut y avoir, avant de prétendre les soumettre à notre volonté, à rechercher aussi exactement que possible s'il n'existe pas entre eux « des rapports nécessaires » dont législation, droit et politique auront à tenir compte, n'est certainement pas une notion dont soit pénétré l'esprit français. Sans doute la sociologie de Dürckheim n'était pas faite pour le séduire : tabous et totems faisaient sourire alors que cette jeune science affirmait en même temps une certitude et un dogmatisme peu convenables à l'entrée dans le monde d'une débutante. Elle devait cependant réunir une masse d'observations précieuses et appliquer ensuite ses méthodes avec fruit à des sociétés plus proches de nous que les Mélanésiens. En même temps l'histoire, dans nombre d'ouvrages passionnants et sous l'impulsion de maîtres comme Marc Bloch, Febvre, Hauser, se donnait comme objet de montrer les institutions et les formes de vie dans leur enchaînement concret plus que dans leur formalisme juridique. Que d'ouvrages d'ailleurs, fort variés et répondant néanmoins sous des formes distinctes à ce souci d'observation scientifique ont paru dans notre langue depuis quelques années ! Leur forme littéraire souvent brillante leur a permis

d'atteindre un large public non spécialisé et il suffira de nommer au hasard de la mémoire et sans vouloir les classer Siegfried et Sauvy, Bertrand de Jouvenel, Grenier, Raymond Aron, pour concevoir l'ampleur et la richesse de cet effort et constater aussi l'intérêt que le lecteur lui a porté.

Que le lecteur lui a porté, disons-nous ; car en général cela s'est arrêté là. Grâce à des observateurs qui sont en même temps des écrivains, l'attention du Français comme « intellectuel » a été saisie et arrêtée ; comme animal politique, électeur ou élu, il est resté indifférent.

Comment ne voit-il pas que la connaissance des déterminismes sociaux est un préalable nécessaire à une action politique efficace? Certes ces déterminismes ne sont pas d'une rigueur absolue, à cause de la liberté des individus sans doute — mais leurs décisions ne sont pas sans cause et l'observation sociale note les causes qui agissent le plus fortement, les variations individuelles se neutralisant sur les moyennes — et de la complexité de ces causes. Il faut pour les mettre en évidence plus d'esprit de finesse que d'esprit de géométrie. Mais enfin la société humaine comme tout fait naturel a ses lois qui ne sont pas seulement celles que les législateurs ont forgées ou même que l'homme a trouvées gravées dans sa conscience. L'application méthodique de la règle de Bacon *Non nisi parendo natura vincitur* a permis à l'homme d'exercer sur la nature physique un empire que ses rêves les plus hardis n'avaient jamais imaginé. Dans une certaine mesure il en est de même à l'égard de la société humaine. Sans doute bien des principes que nous voyons dégager et préciser ont été depuis longtemps pressentis et empiriquement appliqués. Mais les grands mouvements qui ont secoué le monde depuis deux cents ans, révolution industrielle, expansion coloniale, ont bouleversé les traditions fondées sur cet empirisme ; aussi est-il devenu plus urgent de mettre en lumière ces relations nécessaires que l'esprit moderne, formé à la rigueur des disciplines scientifiques sera d'ailleurs plus apte à saisir.

Au cours des derniers mois ont paru presque coup sur coup deux ouvrages bien dignes de contribuer à travers leurs différences à cette maturation de l'esprit public français qu'il faut souhaiter et espérer. C'est d'abord la dernière publication de M. J. Fourastié, *Machinisme et bien-être.* Le nom de l'auteur est déjà célèbre ; il y a trois ou quatre ans que *le Grand espoir du XX^e^ siècle* a rendu familières à tout un monde de lecteurs quelques-unes de ses idées fondamentales. On sait que, économiste et retenant les analyses classiques de l'économie politique, lois du marché, de la valeur, de l'utilité marginale, de la rente, il les a rénovées, en quelque sorte, il a révélé ce qu'elles impliquaient en les rapprochant de la notion de progrès technique. Voilà une belle découverte, dira-t-on. Mais qu'on lise donc Fourastié et l'on verra si la méditation de cette banalité n'a pas amené une révolution dans la façon de concevoir les données économiques acceptées jusque-là par les auteurs libéraux comme par les auteurs marxistes : et si le progrès technique n'est pas un

agent de transformations sociales, et même intellectuelles et psychologiques autrement puissant et fécond que la lutte des classes. La constatation essentielle, celle dont tout le reste découle, c'est que le progrès technique ne se manifeste pas uniformément dans tous les secteurs de la production et de l'échange : son mouvement est plus ou moins rapide, parfois même nul. D'où la distinction déjà classique (reprise d'ailleurs mais avec une portée nouvelle à l'économiste anglo-saxon Colin Clark aux observations de qui Fourastié se plaît à se référer) en trois secteurs : le primaire, le secondaire et le tertiaire. Le secteur primaire est celui de la production agricole où le progrès technique a été moyen ; le secteur secondaire celui des industries surtout des industries de transformation où il a été intense ; et le secteur tertiaire celui des services, de l'administration, du commerce, de certains métiers artistiques où le progrès technique est à peu près nul.

On a fait des reproches à cette classification. Elle peut paraître un peu flottante ; elle l'est en effet, pour différentes causes. Évidemment le passage de l'un à l'autre des secteurs se fait par degrés intermédiaires, et les limites en sont parfois arbitraires ; puis le progrès technique varie dans le temps selon les activités envisagées, rapide puis plus lent ici, là, au contraire, d'abord à peine sensible, puis s'accélérant. D'où le caractère mouvant du domaine de chaque secteur et son contenu différent selon le moment envisagé.

Enfin un secteur de la production peut être considéré dans ses résultats d'ensemble, tels qu'ils se présentent pour le consommateur (agriculture, industrie, ou plus précisément produits alimentaires, articles vestimentaires) ; ou bien l'on considère le personnel employé : main-d'œuvre proprement dite, personnel de direction, de contrôle, d'études, le personnel dans un même secteur pouvant selon son emploi être primaire, secondaire, tertiaire. Ce qui complique encore la distinction c'est que le progrès technique n'est pas seulement un progrès mécanique, il se manifeste aussi dans les moyens d'investigation et d'analyse, dans les méthodes, dans l'organisation : et tous ces progrès ne sont pas parallèles. Le progrès technique envisagé ici est celui qui augmente la productivité (la production par heure de travail) et non pas celui qui ajoute à la perfection de l'ouvrage. C'est ainsi que l'art du chirurgien reste tertiaire, malgré le progrès des techniques mises à sa disposition.

Dans son état présent, la distinction des trois secteurs reste approximative ; mais aussi faut-il bien reconnaître qu'elle recouvre une réalité elle-même fluide et que les réalités ne se laissent pas toujours enfermer dans de rigides concepts logiques. Certes un vocabulaire précis est souhaitable pour donner au raisonnement une forme plus rigoureuse. Mais M. Fourastié a raison de laisser à d'autres — il s'en trouvera — le soin de donner à ses découvertes la perfection de la forme. Quant à lui il va de l'avant et de ce point de départ il jette une lumière nouvelle et éclatante sur des phénomènes au milieu desquels nous vivons, dont nous vivons, sans les connaître.

On ne peut prétendre, dans cette brève analyse, à résumer, même sommairement, un livre qui fourmille d'observations et d'aperçus passionnants ; il faut le lire. Quelques indications en passant : le pouvoir d'achat est fonction de la productivité, c'est-à-dire du progrès technique (qui seul, à main-d'œuvre égale augmente le produit). Notons que M. Fourastié néglige ce qu'a représenté en fait pour les nations européennes l'expansion coloniale, mais cette exception ne détruit pas le principe. Ce premier point peu discuté une fois posé, M. Fourastié arrive à une constatation nouvelle et frappante : l'augmentation du pouvoir d'achat des masses, si grande en apparence depuis deux siècles, n'est effective à regarder les choses de près que là où se manifeste le progrès technique et en proportion de celui-ci. Le salaire du manœuvre lui permet d'acheter environ trois fois plus de pain qu'il y a deux siècles (et c'est aussi par trois environ qu'il faut multiplier le rendement de nos blés depuis cette époque). Naturellement il ne consomme pas trois fois plus de pain ; les besoins élémentaires en nourriture étant satisfaits, un pouvoir d'achat supplémentaire est libéré et se porte sur d'autres biens : denrées alimentaires plus coûteuses, vêtements, etc. Cette demande est satisfaite dans la mesure où le progrès technique le permet, et c'est là où il est le moins marqué que la demande plus insistante fait monter les prix. Parallèlement les productions à grand progrès technique exigeront moins de main-d'œuvre, relativement. Alors que les entreprises à faible progrès technique en exigeront plus pour répondre à la demande accrue résultant du pouvoir d'achat libéré. La femme de modeste condition fréquentera plus facilement le salon de coiffure et il faudra un plus grand nombre de salons de coiffure. Le Français, sa faim satisfaite, demande moins de pain et plus de viande. Les labours où la mécanisation a abaissé cependant le prix de revient font place au bétail et au gardien d'herbage, main-d'œuvre tertiaire, ou bien à la vigne et aux vergers qui exigent aussi mais d'une tout autre façon la main de l'homme plus que les moyens mécaniques.

Dans l'industrie, activité essentielle du secteur secondaire, le processus qui élimine de la main-d'œuvre secondaire au profit d'un personnel tertiaire est caractéristique. Le progrès technique fait d'abord disparaître la petite entreprise *productrice* au profit de la grosse entreprise. Mais la grosse entreprise, pour se tenir au courant du progrès technique qui ensemble la sert et la menace, doit se donner un personnel d'études important ; en raison de son étendue et de sa complexité il lui faut un personnel de contrôle, d'administration ; enfin comme par sa capacité productive elle peut se trouver en avance sur les besoins de la clientèle elle doit sans cesse étendre et stimuler celle-ci ; d'où l'importance de plus en plus grande de l'appareil de vente et de publicité, phénomène caractéristique de l'économie contemporaine : création d'agences et de succursales toujours plus près de l'acheteur, multiplication des représentants, recours à la presse, à l'affiche, au cinéma, à des manifestations sportives, artistiques, mondaines, toujours avec le même but : faire vendre, en utili-

sant pour cela un personnel qui dans sa variété appartient presque toujours au secteur tertiaire.

En même temps que le progrès technique influe profondément sur la structure de la population active, il use en quelque sorte, et parfois très vite la richesse acquise. Chaque progrès technique crée d'abord une rente de rareté au profit de celui qui le met en œuvre le premier; puis de nouveaux progrès annihilent cette rente. L'évolution de la valeur des terres en France au cours du XIXe siècle en est un exemple. Plus la productivité est faible, plus les rentes et profits sont élevés par rapport aux salaires.

Ajoutons, pour clore ces indications très insuffisantes parce que bien trop schématiques, que M. Fourastié est résolument optimiste et que bien souvent il insiste avec enthousiasme, et aussi avec des précisions vraiment frappantes, sur les inappréciables bienfaits apportés à l'homme par le progrès technique. Il reconnaît toutefois que ce progrès ne suffit pas.

Publié dans la collection « L'homme et la machine » dirigée par M. G. Friedmann, l'ouvrage de M. Fourastié peut être utilement rapproché de la dernière œuvre que M. Friedmann vient de faire paraître : *Où va le travail humain?* M. Friedmann, en effet, ne se place plus au point de vue économique, production et distribution des richesses, formation du capital, rémunération du travail, mais il s'arrête au retentissement intellectuel et moral que le machinisme, le progrès technique ont dans l'âme de l'ouvrier. L'auteur a une connaissance profonde et sympathique au vrai sens du mot de la classe ouvrière et des conditions concrètes de sa vie. Il fait appel aussi au témoignage émouvant apporté par les livres d'un homme qui est un véritable ouvrier, G. Navel, comme aux très nombreux ouvrages sociologiques qu'a inspirés aux États-Unis l'étude systématique du monde du travail et de ses relations avec l'entreprise. *Machinisme et bien-être*, écrit Fourastié qui n'a pas de peine à démontrer le progrès du bien-être parallèle au progrès technique. Mais, ajoute Friedmann, « l'aventure de la civilisation industrielle, vue sous l'un de ses aspects essentiels, peut être ainsi définie : l'espèce humaine parviendra-t-elle, et comment, à dominer les techniques, à les faire servir au bien-être des masses, mais aussi à la dignité et à la culture de l'individu? » L'optimisme de M. Friedmann est ici assez réservé. M. Fourastié admet, semble-t-il, que le prolétariat fera place à une population ouvrière de plus en plus qualifiée. Telle n'est pas l'opinion de M. Friedmann qui constate avec nombre d'industriels et de psychologues américains que la perfection de la machine tend à remplacer l'intelligence de l'homme. Pour répéter indéfiniment quelques gestes toujours pareils, simples, rapidement appris, mais les répéter aussi sans distraction, sans lassitude, il n'est pas besoin d'intelligence. Bien plus, celle-ci peut être nuisible, et les tests auxquels on soumettra le candidat à l'embauche permettront d'écarter les sujets trop éveillés.

Voilà, quel que soit le régime politique ou social, un danger qui menace le monde ouvrier. Sans doute parmi les ouvriers ou ceux que nous appelons encore ainsi, quelques-uns, employés à la mise

au point, au contrôle de machines infiniment précises, délicates et complexes auront à montrer des aptitudes intellectuelles et manuelles qui leur conféreront une grande valeur humaine à leurs yeux et dans la société. Mais ce ne sera qu'une élite, un petit nombre. Sans doute aussi la masse ouvrière non qualifiée ne sera-t-elle pas la majorité de la population et sur ce point les considérations de M. Fourastié sur le développement des activités tertiaires restent valables. Néanmoins, on ne peut admettre la perspective de la dégradation d'une fraction importante de l'humanité.

Or, enfermé dans un travail sans avenir et sans horizon, ne trouvant même plus bien souvent à y exercer les qualités qui font de lui un homme, l'ouvrier éprouve un sentiment de « frustration ». Il cherche ailleurs des satisfactions ; ce peut être l'alcool, ce peut être la politique, ce peut être le sport ou de petites manies innocentes, de menus travaux personnels parfois très ingénieux. Ces derniers ne montrent-ils pas la voie? N'est-ce pas vers des loisirs actifs qu'il convient d'orienter l'ouvrier asservi à une tâche parcellaire et cela par une éducation appropriée réalisant un véritable humanisme ouvrier? Car « la partie la plus importante du problème posé à l'homme par le développement des techniques n'a encore pratiquement pas été abordée : c'est celle des conséquences du machinisme non plus pour l'homme au travail, mais pour l'homme hors de son travail »...

FRANÇOIS NICARD.

DESCARTES
OU LA HOLLANDE QUI SE SOUVIENT

En mars 1946, on commémora en Sorbonne le trois cencinquantième anniversaire de la naissance de Descartes. Nous nous souvenons de cette morne séance de dupes présidée par M. Thorez, au cours de laquelle la pensée cartésienne eût été sans discussion annexée au marxisme scientifique si M. Jean Laporte qui venait de publier un ouvrage considérable sur *Le Rationalisme de Descartes* (1) et qui parlait ce soir-là dans le désert du bon sens et l'abondance des préjugés, n'avait honnêtement souligné le caractère foncièrement indépendant de cette philosophie que son auteur avait qualifiée lui-même d' « entreprise » et qu'il entendait bien garder à son nom, en ayant été le fondateur unique.

Bien sûr, on n'est point étonné en l'occurrence de cette marque du sans-gêne marxiste qui est d'un bon usage dialectique et l'on ne mentionnerait pas ce dessein abusif de faire contribuer Descartes au progrès de la science matérialiste si l'idéalisme n'avait dès longtemps — mais avec moins d'injuste raison — tenté d'entraîner Descartes dans un autre progrès, le *progrès de la con-*

(1) Éd. Presses Universitaires.

science — qui est à lui seul une interprétation — et fort douteuse — de l'histoire de la philosophie et n'a avec la méditation cartésienne que des rapports occasionnels.

Il est impossible de faire entrer Descartes dans une perspective « historiciste » sans lui retirer quelque chose d'essentiel : son appétit d'une certitude qui soit à la fois subjective et universelle, le sentiment de sa vocation, l'idée qu'il se fait de l'âme ou son besoin de Dieu ; et sans lui *prendre son temps* qui est le temps existentiel et actuel, le temps simple de tout le monde : celui de l'homme qui travaille, qui exerce un métier — Descartes n'ayant jamais eu d'autre ambition dans la vie ordinaire que d'exercer en paix le métier de philosophe.

Pour tenter de le comprendre il faut rendre Descartes à lui-même. Et s'il est toujours possible de le considérer sous un aspect philosophique comme celui du rationalisme (au nom duquel tant d'amis intéressés le pressent) on a peut-être plus de chance de le reconnaître si l'on considère l'homme dans sa vie, cette vie qu'il se chargea d'unifier selon l'esprit ; et dans laquelle il n'est besoin que de le suivre pour apercevoir que la forme studieuse et appliquée qu'il lui donna s'adapte à la matière même de la philosophie qu'il définissait comme l' « étude de la Sagesse ». Or c'est à le regarder vivre et penser tout ensemble que s'est appliquée Mlle Cornélia Serrurier dans son livre *Descartes, l'Homme et le Penseur* — préfacé par M. Henri Gouhier (1) et qui est une attentive biographie intellectuelle (répétons qu'il est difficile de faire autrement avec Descartes) suffisante dans l'exposé de sa philosophie, abondante sur les démêlés du philosophe avec les théologiens hollandais ; originale en ce qu'elle révèle la possibilité d'une influence du *Traité de l'Amour de Dieu* de saint François de Sales sur le *Traité des Passions;* et d'une lecture facile qui ne devrait point rebuter ceux que rebutent généralement le vocabulaire ingrat et la spécialisation souvent excessive de la philosophie contemporaine. A propos de spécialisation, signalons aussi la publication collective *Descartes et le Cartésianisme hollandais* (2). Certaines études (*Augustinisme et Cartésianisme à Port-Royal* de Mlle Geneviève Lewis, *Descartes et l'hôtel Liancourt* de M. Jean Orcibal) en sont particulièrement intéressantes.

★

Qui est Descartes? Lui-même s'est comparé à un comédien qui *s'avance masqué* sur la scène. C'est à tort qu'on verrait dans cette attitude prudente une quelconque duplicité. « *J'avoue, écrit-il à Régius, qu'il y a de la prudence de se taire dans certaines occasions et de ne point donner au public tout ce que l'on pense; mais d'écrire, sans nécessité, quelque chose qui soit contraire à ses propres sentiments et vouloir le persuader à ses lecteurs, je regarde cela comme une bassesse et comme une pure méchanceté.* » Autant

(1) Éditions françaises d'Amsterdam.
(2) Éditions françaises d'Amsterdam.

que son masque, sa démarche à pas comptés illustre en Descartes la vertu de prudence. On ne le conçoit pas immobile ni fixé ailleurs qu'en un centre. Si la scène où s'avance ce comédien supérieur figure le monde réduit aux dimensions essentielles qui conviennent à sa démonstration, si le temps de la représentation qu'il y donne est le temps même qui mesure son discours ou sa méditation, sa prudence se trouve éclairée et justifiée quand on aperçoit qu'elle l'a conduit à occuper désormais le devant de cette scène. Il tâte le terrain afin d'en éprouver la solidité et avançant au milieu de la foule diverse et incertaine des figurants prend garde de ne heurter personne dont la chute fasse du bruit ou crée du désordre ; mais une fois parvenu au centre de la scène, il entend y demeurer pour en régler le mouvement. Autrement dit pour y prendre la place d'Aristote, car tel est bien son projet, telle est bien l'espérance raisonnable qu'il conçoit pour l'avenir de sa philosophie et que l'on peut exprimer ainsi : mettre l'unité de l'esprit sous le signe de la certitude et non plus de l'autorité.

La prudence de Descartes n'est point vulgaire ni confortable, mais intellectuelle et spirituelle. Il l'exerce d'abord vis-à-vis de soi-même mûrissant dans un long silence l'illumination qu'il a ressentie dans la nuit du 10 novembre 1619 et qui a déterminé l'activité philosophique de sa vie, la soumettant à la recherche d'une certitude fondamentale. Il l'exerce ensuite dans sa méthode, posant les règles du dénombrement et donnant aux idées d'ordre et d'attention une distinction et une valeur dont le cartésien Malebranche tirera le meilleur parti dans sa philosophie. Est-il exagéré de penser que la notion de prudence a chez Descartes autant d'importance que celle d'attention chez Malebranche? S'étant fort imposées à leurs esprits ces idées passèrent dans leurs existences, la prudence devenant honnêteté chez Descartes, l'attention devenant bonté chez Malebranche. Tant il est vrai que la vertu qui ne vient pas de l'esprit est suspecte — quoique utile. Prudent, Descartes l'est jusqu'à la défiance de soi puisqu'il admet avant tout qu'il n'a pas plus de bon sens que le commun des hommes et qu'il n'y peut rien. (Toutefois du moment qu'il ne considère pas les mêmes choses et ne prend pas les mêmes chemins — et cela parce qu'il peut par lui-même vouloir, choisir et dominer ses passions — s'il se trouve que ces choses, ces objets de pensée, soient d'un ordre très élevé et d'une connaissance passionnante, il ne pourra que s'en féliciter.) L'esprit de prudence entraîne Descartes — par-delà la *tabula rasa* qui sert trop souvent de caution aux sceptiques paresseux — jusqu'à une sorte de sacrifice de soi sur l'autel de la certitude lorsque le philosophe décide de tenir pour imaginaire tout ce qui n'est point pure pensée, estimant n'avoir d'être que de son âme. (Mais parce que l'arrière pensée subsiste, et parce que le projet apparaît en filigrane dans cet effacement, ce sacrifice n'est qu'une feinte et cette action qu'une comédie).

De même que la vision peut être le fruit de l'attention, de même la certitude peut être le fruit de la prudence. On sait combien Descartes a besoin de certitude pour rendre témoignage de son

entreprise et imposer sa philosophie. Il faut alors que cette certitude soit complète, qu'elle balaye tout le ciel métaphysique à la façon d'un projecteur. Le *cogito* sera cette lumière projetée dans la nuit de l'esprit. Mais observons que le *cogito* exprime une pensée en mouvement ; qu'il est un acte. Et prenons garde de l'isoler de son contexte, car on peut dire beaucoup de choses sur ce thème, mais beaucoup de choses étrangères au mouvement propre de la méditation cartésienne. Peut on réduire le *cogito* à n'être qu'une simple réflexion de la conscience sur elle-même? Ce serait rejeter la substance pensante, l'âme que Descartes veut atteindre justement au moyen de cet acte. « *Ainsi en considérant que celui qui veut douter de tout ne peut toutefois qu'il ne soit pendant qu'il doute, et que ce qui raisonne ainsi en ne pouvant douter de soi-même et doutant néanmoins de tout le reste n'est pas ce que nous disons être notre corps mais ce que nous appelons notre Ame ou notre pensée: j'ai pris l'être ou l'existence de cette pensée pour le premier principe duquel j'ai déduit très clairement les suivants, etc...* » Pour celui dont on fait le « père de la philosophie moderne » l'âme est un être et la conscience un acte situé dans le temps. L'existence de l'âme peut être prouvée par la lumière naturelle — et non laissée pour compte aux littérateurs et aux mystiques. Cependant cette preuve ne peut se faire que dans certaines conditions d'ordre et de temps. On retrouve alors l'idée que Descartes se fait de sa vocation. Dans l'expression *je pense donc je suis* le sujet du verbe *pense*, c'est René Descartes, philosophe et savant, en tant qu'il consacre sa vie et sa pensée à développer une intuition simple dans laquelle lui avait été révélée la possibilité de fonder la science sur des principes philosophiques certains. En vérité, si Descartes n'est pas cet homme qui croit en son étoile, pourquoi tout ce que nous voyons et connaissons de lui concourt-il à nous le montrer parfaitement maître de soi? Pourquoi tant de prudence dans sa méthode, tant de patience dans sa vie? Pourquoi la publication de traités scientifiques à l'appui du *Discours de la Méthode?* Et pourquoi ce douteur intégral qui en vient à donner à Dieu la clé de voûte de ce ciel où le cogito promène sa lumière? Pour sortir de ce doute, répondra-t-on. D'accord. Mais comment en sortira-t-il, *dans quel esprit?* Si, en ce point, l'on ne se réfère à la nuit du 10 novembre on doit penser avec Pascal que le Dieu de Descartes n'intervient que pour donner la « chiquenaude » initiale — ou bien encore que Dieu pour être Dieu doit n'être pas trompeur en application purement logique du principe d'identité. Un point c'est tout. Or, il semble bien qu'il y ait un instant de confiance et un mouvement d'abandon à Dieu de l'esprit cartésien. On pourrait dire de façon simpliste que le Dieu de Descartes est providentiel. Et que Dieu soit tel et qu'il puisse être tel à tout moment, ah! Descartes le reconnaît bien là!

La philosophie cartésienne ne prononce pas le divorce de la foi et de la raison, mais la séparation de la philosophie et de la théologie — étant bien entendu que cette philosophie Descartes l'assure une fois pour toutes en tant que méthode « *pour bien conduire sa raison et trouver la vérité dans les sciences* ». Descartes

ne voudrait point lui voir prendre les manières de vaine spéculation qu'il reproche à la théologie scolastique. Avant lui la philosophie était tenue pour la servante de la théologie. Il voudrait qu'elle en fût plus que la suivante en dignité, mais qu'elle devînt en efficacité la servante du genre humain. L'entreprise philosophique cartésienne n'est qu'une révolution de palais — ou de Sorbonne (1). Elle n'ambitionnait que d'être *unique : « Tous les Principes qui sont mes Principes — qui sont les Principes de la Philosophie, desquels je déduis la vérité des autres choses.* » Étonnante prétention qui n'était justement point sans raison — qui était même tout à fait fondée en raison ! D'où vient qu'elle n'ait pas pris, qu'elle n'ait pas mordu sur l'histoire? Peut-être de ce que l'on ne fonde pas vraiment en raison. On agit en raison et la philosophie de Descartes fut conçue et pensée pour l'action. Mais si c'est en esprit que l'on fonde, l'esprit cartésien qui subsiste seul, *en vérité*, de cette entreprise sera toujours avec ses qualités de prudence, de certitude, et avec son aspiration à l'unité par la simplicité assez raisonnable pour inspirer telle ou telle action généreuse.

JEAN-YVES CHEVALLIER.

LES ROMANS

•

PAUL MORAND, L'ACCENT AIGU ET L'ACCENT GRAVE

Vers dix-sept ans, je me jetai dans Morand et j'y perdis pied, ce qui est naturel car c'est une lecture sans repères. Chrysale n'apparaît jamais, ni même Philinte, lorsqu'une folie va se commettre. Aucun personnage qui ne soit toujours prêt à sauter dans un Orient-Express pour gagner quelque banlieue fortifiée à Sofia. Aucun qui se couche à neuf heures sans que cette démarche inusitée ne présage le drame.

Cette Europe galante est occupée, d'un air morne, par les vainqueurs de 14 qui ont la monnaie forte, l'haleine faible, s'ennuient et servent de confidents aux princesses blanches devenues serveuses de restaurants grecs en Bulgarie. Les gardes de cette tragédie nonchalante et hâtive sont des douaniers mal éveillés, des policiers politiques, des gendarmes improvisés qui patrouillent en français et en anglais dans les coulisses. On fait connaissance, dans une gare ; si l'on se retrouve c'est grâce à une redoute de la

(1) Voir à ce sujet *la Religion des Classiques* d'Henri BUSSON (Éd. Presses Universitaires.)

princesse de Polignac, à l'échec d'une insurrection à Saragosse ou à Émile Augier qu'on est allé applaudir au Théâtre de Moscou, au cours d'une nuit de hors-d'œuvre et d'aveux.

L'amour y est moins un échange de sentiments qu'un échange de procédés ; tout le sert avec facilité, y compris les hublots des cabines qui s'ouvrent sans grincer sur des filles nues ; on le fait avec une aisance à peine triste, selon les exigences d'un puzzle, d'un lieu de fatalité. Les ressources de la combinaison mathématique sont épuisées : deux femmes plus une femme, un homme plus un homme moins une femme, un homme plus une femme plus un sosie, deux femmes plus une femme qui est un homme ; un homme plus une femme, oui, mais ils aiment la même femme ; encore un homme plus une femme, seuls, enfermés dans une chambre close comme la Chambre Jaune, mais il y a le téléphone pour prolonger la figure jusqu'au triangle.

Cela mérite d'être signalé que Morand soit le premier romancier pour qui le téléphone ait eu une présence réelle. Dans le village où je passais alors mes vacances, un vitrail était consacré aux héros de la guerre : ils apparaissaient nantis de visages de jeunes filles et de vêtements d'arquebusiers. Cet effroi de la peinture et de la sculpture devant les aspects du monde moderne, encore qu'il fût moins violent chez les écrivains, les tenait pourtant en respect. Le premier, Morand en manqua et, tout comme Molière l'aurait fait — ou Saint-Évremond — commença un livre par une partie de tennis-barbe et le poursuivit par un hymne aux nages les plus récentes et aux lunettes vertes.

Pour ses voyageurs surmenés, Morand trace des voies stratégiques au bord desquelles, alléché, je humais le vent. Au lycée, on m'apprenait que par le Pont-Neuf passait la Voie Romaine qui liait l'Angleterre au Capitole. Mais Morand me révélait qu'à Levallois-Perret aboutissait l'invasion des Kabyles, que la fuite des Polonais ne s'était arrêtée qu'aux Abattoirs, l'exode des nègres rue Blomet, et que les dynamiteurs espagnols enseignaient en chambre rue de Condé. Les informations du Manuel de Géographie de Schræder et Gallouédec étaient tout à coup complétées par quelque zigzag fascinant, quelque point de départ à la portée de la main, quelque détail révoltant. Laroche-Mignennes, dont le buffet m'avait naïvement servi du café dans des bols en carton, devenait un poste de l'Orient. Les loges d'un music-hall des Boulevards servaient aux célébrations primitives que Lévy-Bruhl et Durkheim tenaient de quelques voyageurs revenus d'Afrique ou des Antilles. Du Ritz, une voie secrète, en passant par les Halles nocturnes, conduisait rue Jacob, feignait d'aller se perdre au Crillon, trouvait le Maxim's pour en sortir et déboulait, par la grande symphonie de fer du Simplon, les chaussées enjambant les rizières du Piémont, une Venise où l'eau n'était pas même mentionnée, sur une Serbie peuplée de cochons rayés comme des zèbres.

A la source même de ce sillage, je cherchais les héros de Morand : lycéennes masquées, espions sans cause, princes garantis par Chérin, impossibles à distinguer des parasites en mal de casinos mécènes, des planteuses de tulipes en vacances, et prêts à s'enri-

chir ou à se ruiner grâce à de grandes filles hardies à peine gousses.

Tout ce monde vivant de situations extrêmes, Morand l'avait-il choisi comme une singularité représentative d'une époque ou à la façon des classiques qui choisissaient des rois et des princesses afin de se délivrer précisément des singularités qui marquent des métiers plus exacts et d'obtenir l'homme universel? En tout cas, les hommes et les femmes de Morand, troublants joueurs d'échecs qui ont su garder du cœur, rejoignent ceux de Chamfort et de La Rochefoucauld et n'en diffèrent que parce qu'ils sont marqués par le destin, comme les créatures de Stendhal.

Toutefois Stendhal, comme tous les classiques, porte des jugements moraux. Morand ne s'indigne ni ne loue. A peine montre-t-il de la complaisance, et encore, cette complaisance, c'est souvent nous qui la lui prêtons par la disposition où nous le trouvons à teindre son œuvre d'amoralité.

Celle-ci, que les familles et les critiques sérieux ont flétrie dans l'œuvre de Morand au point que l'éclat de sa langue, la course de sa syntaxe, leur apparaissaient comme la livrée trompeuse du démon, elle nous fuit entre les doigts dès que nous cherchons à trouver un flagrant délit. Le plus grand succès de cet auteur, est en effet d'être piquant — au sens où on l'entendait autrefois. Il l'est grâce à une Europe insolite, à des liaisons choquantes, à des ententes incongrues, à des unions qui font sauter. Il l'est donc dans la mesure où nous gardons présents comme des faits et des étalons la notion d'une Europe stable, le respect d'une morale droite. J'ai entendu dire par Giraudoux que pour aimer Morand il fallait avoir le goût de la morale et des villages.

Cette morale qui n'apparaît jamais, ces villages que le rideau d'un sleeping suffit à cacher, telles sont les assises d'une œuvre dont l'auteur était à ce point civilisé qu'il considérait comme réglé une fois pour toutes un certain nombre de débats sur les principes fondamentaux. Des hommes comme Stendhal, comme Chateaubriand ou comme Voltaire, étaient encore tenus de démontrer que la vertu était préférable à la faiblesse, la franchise à l'hypocrisie, la liberté à la tyrannie. A leur époque, ces opinions étaient encore contestées par les policiers, les dignitaires de l'Europe, et même par quelques philosophes. Morand, jeune chantre d'une génération qui partait du pied droit, croyait le débat résolu, sinon dans les faits, du moins dans les idées. Une fois qu'il est bien établi que l'homme est fait pour marcher sur ses pieds, alors seulement on peut s'amuser à marcher sur les mains.

Son style procède de la même situation. C'est une fois, qu'une langue est bien faite qu'on peut lui permettre des ellipses. C'est quand elle est bien travaillée, que la litote est possible. Chez Morand comme chez le prince de Ligne, telle phrase nominale suppose deux millénaires de syntaxe, des générations d'auteurs nantis de verbes en bonne et due place et de lauréats de discours latins. De même, que Mme Schiaparelli se permette de ligoter une femme, voilà qui suppose réussis les efforts de plusieurs siècles en faveur d'une robe qui permette de marcher.

Une civilisation composée d'idées qui se croyaient non pas seu-

lement victorieuses mais acquises, voilà le luxe, voilà Morand. Plus exactement, voilà le Morand de 1926. Celui de 1951 nous donne *le Flagellant de Séville* (1).

On chercherait inutilement dans ce roman une phrase nominale, de ces rencontres toniques de l'abstrait et du concret, de ces pépites verbales qui éblouissaient... L'auteur a cessé de jouer les comètes dans un ciel bien réglé. Sa littérature n'est plus un épiphénomène qui daigne nous fasciner en surgissant au travers d'opérations disciplinées. Ni sa langue ni son cœur ne cherchent plus à battre d'un pouls unique. Ces confins où les parallèles jouaient à risquer de se rencontrer, Morand a cessé d'y jouer. Il ne pouvait plus s'attacher à une certaine manière d'avoir de l'honneur, de la générosité, de la constance, ou de goûter la liberté ou de pratiquer le libre examen, ou de tracasser le principe de causalité alors que, dans leur existence même, l'honneur, la générosité, la constance, la liberté, le libre examen, la causalité, étaient mis en péril. Il n'y avait de même plus d'intérêt à taquiner la syntaxe au moment où le jargon des romanciers philosophes, l'ignorance des romanciers américanisants, la faconde énumérative des poètes prévertisants, étaient en train de l'assassiner par cuistrerie, erreur ou omission.

De là un *Flagellant de Séville* où l'action est nue et droite, la langue soucieuse seulement d'adhérer à ce qu'elle exprime, le décor d'entourer l'action. Le virtuose du sous-entendu, du superflu, de l'imprévisible, de la fugue au travers des sentiments, des épithètes crochues, des incartades capiteuses, nous livre un roman sans un meuble inutile.

Cet Espagnol qui n'hésite jamais que par noblesse ou par honnêteté, en proie à l'honneur, à la volupté et à la raison, ne flâne plus à la surface de l'Histoire, comme les anciens personnages de Morand ; c'est elle qui le tient, le domine et l'abîme. Et c'est lui qui tente de sauver cette notion élémentaire de l'homme vers laquelle l'auteur a été obligé de revenir, rebroussant le chemin qu'une culture vouée à la subtilité lui avait présomptueusement ouvert.

JACQUES LAURENT.

LIAISONS DANGEREUSES

> *« C'est faiblesse que d'aimer; c'est souvent une autre faiblesse que de guérir. »*
>
> LA BRUYÈRE.

Qu'est-ce que l'amour? Il n'est peut-être pas dans notre langue de mot plus équivoque, dont le sens soit plus vague, le contenu plus complexe et plus imprécis à la fois. Il désigne aussi bien —

(1) Éd. Fayard.

et aussi mal — la passion de Tristan pour Yseult que la furtive connivence de deux partenaires de plaisir rapprochés par le hasard et pour un instant, la folie aberrante d'Othello que le tendre attachement de deux époux revenus ou ignorants de tous les délires du cœur, de l'imagination, de la chair. Il désigne encore ce profond mouvement de l'âme qui l'ouvre à l'existence d'autrui, mais il désigne aussi la folie dérisoire qui fait les drames « passionnels ». Il y a un amour qui est la vie même : *Celui qui n'aime pas demeure dans la mort,* dit saint Jean. Mais il y a un amour qui est tout entier tourné, tendu vers la mort, dont la mort représente le but et l'accomplissement : c'est celui, justement, de Tristan, d'Othello, de Werther, cet amour-passion dont, avec Thierry Maulnier, on est tenté de dire qu'il est *un produit de l'imagination humaine,* et auquel il est bon, il est sain d'opposer ne fût-ce que la provocante liberté de Don Juan ou la froideur ardente de Mme de Merteuil — faute de mieux.

Ce « mieux », pourtant, existe. On finirait par l'oublier. Par être excédé *d'avance* par toutes les expressions littéraires de l'amour, leur fiévreuse et vaine monotonie. Par reprendre, à peu près, un mot fameux et par dire : « Quand j'entends parler d'amour, je tire mon revolver... » Ce serait un peu sommaire. Ce serait un peu injuste aussi. Car l'amour — vrai ou faux — demeure tout de même la grande affaire de la vie. Mérite de la demeurer — à l'essentielle condition qu'on débarrasse le mot et la chose de leurs oripeaux absurdes.

★

Quatre livres — entre autres — nous parlent, ce mois-ci, de l'amour, et leur rapprochement illustre assez bien ce qui précède.

Qu'il s'agisse de la passion brûlante et solitaire de Mariana, la Religieuse portugaise, dont M. Claude Aveline commente les lettres avec une chaleureuse *sympathie* (1), — ou de la grave « amitié » de La Rochefoucauld et de Mme de La Fayette, dont M. Alfred Fabre-Luce et Mme Claude Dulong ont « déchiffré » l'aventure (2) — ou de la fervente et trouble servitude de l'héroïne de Mme Wilna Salinas (3), — ou de celle, moins fervente, mais plus trouble encore, de l'adolescente dont Mme Françoise Mallet nous conte l'histoire (4) — il est bien entendu que c'est toujours l'amour qui est en cause. Quelle commune mesure, pourtant, entre ces combien divers « mouvements du cœur »?

L' « amour » d'Hélène Noris (seize ans) pour la maîtresse de son père fournirait, n'en doutons point, matière à réflexion au psychanalyste. Ce n'est point sous cet angle que le considère Mme Françoise Mallet (vingt-et-un ans), dont l'esprit nous semble plus proche de celui de Laclos que de celui du Dr Freud. Sa Tamara

(1) ... *Et tout le reste n'est rien* (Éd. du Mercure de France).
(2) *Un amour déchiffré* (Éd. Grasset).
(3) *La faiblesse d'aimer* (Éd. Gallimard).
(4) *Le Rempart des Béguines* (Éd. Julliard).

n'est pas sans avoir quelques traits d'une Mme de Merteuil moins lucide, moins *intelligemment* perverse. Au demeurant, quelque équivoque qu'il y ait dans cette liaison mi-passionnée, mi-sensuelle d'Hélène pour Tamara, nous ne sommes pas trop inquiets quant à ses suites : ce n'est là qu'un épisode (qui eût ravi la Colette des *Claudine*) dans la vie de l'une et de l'autre. Que passent cinq ans, et nous retrouverons Hélène Noris mariée à un brave garçon de son âge ; Tamara (devenue Mme Noris) sous les traits d'une bourgeoise très honorable ; et son époux cocu et aveugle comme devant. Il n'est pas d' « amours » de ce genre dont ne finissent par effacer toute trace, et jusqu'au souvenir gênant, les saines traditions de la respectabilité bourgeoise et provinciale (*le Rempart des Béguines* a Bruges pour décor).

J'augurerais moins bien de l'avenir du couple d'amants-époux (beaucoup plus amants qu'époux) mis en scène par Mme Wilna Salinas. Le vrai sujet de *la Faiblesse d'aimer* — qui porte en épigraphe la maxime de La Bruyère reproduite en tête de ces propos — n'est point tant l'amour passionné de la narratrice pour son mari que la dangereuse tentative de deux êtres, que lie un attachement surtout, voire uniquement physique, pour surmonter *sur ce plan-là* les obstacles de la durée, de l'habitude, de la lassitude. Certaines complaisances (l'héroïne accorde à son mari de la tromper), certaines complicités (elle finit, ne pouvant se résoudre à lui rendre la pareille, par participer — au sens le plus précis du terme — à l'une de ses aventures), on sait ou l'on devine à quoi elles aboutissent presque nécessairement : à la forme la plus machinale, voire la plus sordide du « vice », au dégoût sans remède ; au mieux, à un jeu desséchant et desséché de l'imagination. A rien, en tout cas, qui mérite encore de porter le nom d'amour. L'héroïne de Mme Wilna Salinas n'est pas de taille, elle non plus, à jouer les marquise de Merteuil, et son partenaire est un Valmont au très petit pied. (Il n'empêche que *la Faiblesse d'aimer* est un roman curieux et attachant, que son auteur apporte beaucoup de sensibilité à analyser des sentiments ambigus, beaucoup de délicatesse à peindre des situations assez troubles, et que le moraliste serait téméraire de juger tout cela hâtivement.)

S'agissant de nous rendre indulgents aux formes excessives ou aberrantes de la passion amoureuse, c'est encore M. Claude Aveline qui y réussirait le mieux. Il y est aidé, il est vrai, par le témoignage singulièrement émouvant auquel il fait appel : les cinq lettres fameuses de la religieuse portugaise, qu'il a reproduites en tête de son livre, et qu'il va commenter quelque deux cents pages durant. Voici pourtant la forme extrême de la passion : sa forme *solitaire*. Si elle y trouve son total épanouissement, c'est en vertu, justement, du paradoxe fondamental qui veut que l'amour-passion ne se satisfasse que d'un objet réel *mais inaccessible*, qu'il ait pour condition essentielle son inassouvissement. L'amour heureux est, en fait, incompatible avec les exigences absurdes de la passion. On aurait aimé que M. Claude Aveline poussât jusqu'à la reconnaissance de cette évidence son commentaire parfois trop chaleureux des lettres de Mariana. Il ne fait que

la suggérer, dans l'une des pages les plus lucides de son livre (p. 241). C'est déjà beaucoup.

★

Aussi bien, c'est finalement dans les pages du double « journal imaginaire » de La Rochefoucauld et de Mme de La Fayette, que nous proposent M. Alfred Fabre-Luce et Mme Claude Dulong, que nous chercherons et trouverons souvent l'image la plus satisfaisante, la plus rassurante pour l'intelligence comme pour le cœur, de cet amour multiforme et trop souvent informe.

Encore s'agit-il parfois ici d'un jeu (d'ailleurs brillant) de l'esprit, auquel on voit bien qu'a pris un vif plaisir l'auteur des *Sept voluptés spirituelles* — qui fut jadis l'un des plus perspicaces portraitistes de Don Juan. Il se peut que trop d'intelligence, et ce qu'on appela naguère, ici même, le Démon de la lucidité, soient mal compatibles, eux aussi, avec une certaine chaleur du cœur sans quoi l'amour se heurte sans cesse et risque de se briser contre le « refus critique de se donner » (*dixit* Albert Thibaudet). Nous avons parlé de cette *impuissance du cœur* à propos de Benjamin Constant. Existait-elle chez La Rochefoucauld? Son mémorialiste-pasticheur nous le suggérerait parfois, s'il n'était corrigé par son propre modèle, et délicatement contredit par sa partenaire de jeu, Mme Claude Dulong.

Ces deux-là — La Rochefoucauld et Mme de La Fayette — s'aimèrent. Imparfaitement peut-être, mais la véritable mesure de l'amour n'est-elle pas donnée, justement, par ses victoires sur ses propres imperfections, sur ses propres faiblesses? *Il y a plusieurs voies pour aller à Dieu,* dit modestement (et lucidement) Mme de La Fayette — par la plume de Mme Claude Dulong. Il y a aussi plusieurs voies pour aller à l'amour. La plus unie n'est peut-être pas la plus sûre, et seuls valent finalement la fidélité choisie, le consentement à l'existence de l'Autre (en tant qu'*autre*), l'amour humain, c'est-à-dire imparfait et menacé, préféré à tout ce qui n'est pas lui.

...*Et tout le reste n'est rien,* y compris et surtout la passion.

CLAUDE ELSEN.

JOURNÉES DE LECTURE

Je suis bien content que Louise de Vilmorin, quelques semaines après *Julietta,* ait publié un nouveau livre. Je vais en faire la critique et comme, avec un peu de chance, elle nous donnera bien un autre roman en octobre, je deviendrai son critique officiel, dans cette revue. Je ne serai pas chroniqueur des romans, je serai chroniqueur de Louise de Vilmorin, ce qui sera beaucoup plus glorieux.

Madame De a été imprimé pour la première fois dans la *Revue*

de Paris. Bernard Grasset vient d'en faire un très joli petit volume, à tirage restreint, dans ses « Cahiers verts ». En septembre, la *N. R. F.* l'éditera définitivement. Ce n'est pas trop. *Madame De* mérite aisément trois lectures. Puisque nous sommes à l'époque des vacances, il est même conseillé de varier les circonstances de ces lectures. Une première fois, en juillet, vous l'aurez lu dans le métro. Par contraste, l'univers du récit de Louise de Vilmorin vous sera apparu presque impossible et merveilleux par cette impossibilité même. Une seconde fois en août, après être entré dans une librairie, vous achèterez une voiture. Une belle jeune femme, assise à vos côtés, vous fera la lecture. Et la vitesse vous laissera penser que les aventures de l'héroïne sont là, devant vous, cent mètres plus loin, dans une forêt verte et ténébreuse. La dernière fois, ce sera la nuit et en septembre. Le Temps ne comptera pas. Vous ne saurez plus si Louise de Vilmorin était une cousine de Charles d'Orléans, une actrice de la Fronde ou une créature du XXII^e siècle — siècle sympathique à l'avance, car la réaction du XXI^e passée, il nous aimera.

★

Le plus grand ennemi de Louise de Vilmorin était le charme. Elle était beaucoup trop charmante. *La Fin des Villavides, le Lit à colonnes* souffraient de cette qualité. Si *Madame De* est un chef-d'œuvre, c'est parce que la simplicité et l'ironie ne se nuisent pas. Depuis les premières lignes, qui font penser au *Bal du Comte d'Orgel* jusqu'aux dernières, où je retrouve l'accent de Benjamin Constant, on est pris dans une histoire vraie et pourtant si ravissante, qu'on a envie de battre des mains à toutes les pages. Comme dirait Jean Paulhan, il y a un mystère dans tout cela. On ne se demande pas si *Madame De* vit en 1910 ou en 1950. La perfection a cet avantage de dissiper les années autour d'elle. *Madame De* est parfaite de grâce, de vivacité, d'élégance, de virgules bien placées dans sa conversation pour la rendre émouvante. Elle fait penser à la duchesse de Langeais et comme il est assez évident qu'on la transportera sur l'écran, il est probable qu'Edwige Feuillère jouera le rôle.

Je ne vois guère qu'un reproche. Le caractère de l'ambassadeur me paraît insuffisamment dessiné. Il fallait sans doute nous développer la rigidité profonde de son caractère, sa délicatesse extrême, pour que nous comprenions qu'il abandonne sa belle maîtresse si vite, après l'avoir aimée un an. (Il est vrai que cette année d'amour platonique lui donnait de l'avance.)

« *Madame De paya ses dettes et sa beauté s'en accrut.* » Voilà un exemple de style qui plaira vite. Mais lisez ceci : « *Ils se promenaient dans les belles forêts.* » Personne n'écrit plus de la sorte. L'enthousiasme contenu de cette expression m'enchante. Mais c'est là un sentiment qui trouve à s'employer trop souvent dans ce livre, pour qu'il ait besoin d'être monté en épingle. Tous les diamants qu'a perdus *Madame De* se retrouvent à chaque ligne de son histoire.

ROGER NIMIER.

LE TEMPS S'EN VA, MADAME...

C'est peut-être parce que à l'accélération de l'histoire ne correspond pas une accélération du rythme de notre cœur, des mouvements de notre sang et de notre amour, que les romans des époques troublées sont souvent en porte à faux et donnent l'impression de l'insuffisance ou de l'irréalité. Et le travail, comme toujours très subtil sous une apparente nonchalance, de M. Émile Henriot dans son dernier roman (1) est sans doute une très heureuse tentative pour résoudre cette opposition de rythmes. Le livre est plein de grands événements, il nous conduit d'une guerre mondiale à l'autre, évoque quelques grandes heures de l'histoire française en Afrique du Nord, offre un tableau minutieux de la Libération de la France en 1944 dans la région de Nesles, chère à notre auteur. Et en même temps, si intimement que le héros, André Rocheron, soit mêlé à ces événements, c'est à peine un roman, une intrigue légère se noue et se dénoue au début, puis se renoue pour se dénouer encore vers la fin : ainsi une tragédie qui prendrait pour époque et pour cadre de grands événements historiques à la manière de Corneille et qui serait peu chargée de matière à la manière de Racine.

Or, n'est-ce pas la vérité? Non pour les vedettes, les premiers rôles : mais pour l'immense figuration de l'histoire, les mouvements qui affectent la destinée des peuples n'intéressent que d'une manière bien amortie les destinées individuelles. La terre tourne sous nos pieds et nous emporte sans que le vent nous décoiffe ; et c'est à peine, pour beaucoup, s'ils sentent davantage le mouvement quand c'est l'histoire qui prend un tournant. Ils le sentent toutefois, et c'est ici que l'art de M. Henriot reprend ses droits : c'est par la multiplicité et l'exactitude des notations de détail, par la sensibilité à la couleur du temps qu'il date son histoire et accorde les deux rythmes, celui de la vie privée et celui de la vie publique : trop de corbeaux dans le ciel, parce que les Allemands ont pris les fusils, une recette pour traiter le tabac clandestin du potager, et nous y sommes.

Mieux encore : dès le début du livre nous sommes dans une propriété qui a été trop longtemps abandonnée, et l'odeur nous en monte aux narines. Il y a une secrète concordance entre elle et cet André Rocheron qui va en reprendre possession, et qui n'est pas encore tout à fait vieux, qui arrive cependant, tout seul, loin des pays où il a agi, au moment où il n'est pas impossible qu'un homme laisse aussi sa vie à l'abandon. Dans la France de ces derniers mois de l'occupation, et les ruines s'accumulent de jour en jour, et la révolte se fait plus audacieuse. Ainsi les thèmes se répondent et s'accordent : et lorsque André retrouve la femme

(1) *Tout va recommencer sans nous.* (Éd. Plon).

jadis vainement aimée, la question est bien : tout va-t-il recommencer, ou tout...?

La recherche de cet équilibre est au centre de l'œuvre de M. Émile Henriot. Amoureux du passé, il ne veut pas vivre à reculons pour cela et il s'efforce de ne jamais négliger la saveur de l'instant qui passe, d'enrichir l'instant par le souvenir et le souvenir par l'instant. Dans la très belle galerie de *Portraits de femmes* qu'il nous donnait il y a quelques mois, on le sentait aimer les femmes d'hier comme il peut aimer les femmes d'aujourd'hui. On pourrait d'ailleurs reprendre les titres de quelques-uns de ses romans pour montrer ce retour d'un même thème : *l'Instant et le Souvenir*, *les Occasions perdues*, *Tout va finir;* et aujourd'hui ce beau titre grave, qui réussit à unir l'espoir et la mélancolie, *Tout va recommencer sans nous*. Ainsi au long d'une vie le point d'équilibre se déplace : et c'est peut-être parce qu'il est resté attentif à ce déplacement que M. Émile Henriot est un romancier vivant.

ROBERT KANTERS.

LES LETTRES ALLEMANDES

LE ROYAUME DE DIEU

Les uns cherchent le royaume de Dieu dans le ciel, d'autres sur la terre. Copernic, astronome et mathématicien, le chercha dans les étoiles et dans sa foi simple et sans faille il se réjouit quand il constata que les planètes décrivaient des sphères. Pourquoi cette exultation? C'est que la sphère avec son centre, son rayon et son pourtour est à l'image de la Trinité et parfaite comme elle.

A dire vrai, dans le livre de Hermann Kesten dont les éditions Calmann-Lévy viennent de publier la traduction, *Copernic et son temps*, nous voyons dans l'astronome plus l'esprit inventif que le grand croyant et, comme le titre l'indique, plus le temps que le héros, qui semble parfois ne jouer que les prétextes. C'est dommage : il méritait à lui seul une biographie.

Cet ouvrage d'une érudition immense, copieuse, à la fois inexacte et scrupuleuse — je veux dire que si les erreurs de détail et les petites déformations y pullulent, on y sent un grand respect pour les lignes mouvantes de l'information générale — est composé à la mode allemande d'une manière hasardeuse, empirique et enchevêtrée.

C'est ainsi que le récit de la vie de Copernic occupe les cinquante premières pages et se termine par le texte de la dédicace qu'après trente-six ans d'hésitation il fit au pape Paul III ; il lui confiait

le sort de son livre sur les révolutions des corps célestes. La vie de Copernic est presque achevée, il semble que le livre de Hermann Kesten finisse avec elle. Point du tout, il commence, ou plutôt commence l'histoire de l'Italie et de l'Allemagne médiévales. Relation vivante, variée et qui pourtant lasse parce qu'on débrouille mal la chronologie, absente ou zigzagante ; parce que les mêmes jugements (celui de Luther sur Copernic par exemple : « Ce fou... »), les mêmes descriptions (celle de la ville de Frauenbourg), les mêmes récits (celui de Gnaphéus) se reproduisent à quelque cent pages de distance.

Bref, nous avons dans *Copernic et son temps* un livre utile, passionnant parfois, qui évoque avec bonheur l'effervescence de l'âge moderne dans ses premières manifestations, mais qui est loin d'avoir la perfection de la sphère ou de la Trinité, car la composition manque de sûreté et le style d'agrément. Eugène Bestaux, le traducteur, a dû souvent pâlir — et pâtir — devant cette langue lourde et embarrassée. Admirez page 258 une phrase comme celle-ci : « Le grand chancelier d'un jeune homme nommé Charles alors presque tout-puissant (le cinquième de sa famille qui portât ce nom) chercha à le décider par ses supplications à se réfugier avec lui sur une montagne, au moins pour cette première saison de la fin du monde. » Alors qu'il est si expédient d'écrire, surtout dans un livre d'histoire : « En vain le grand chancelier supplia Charles-Quint de se réfugier avec lui sur une montagne ! »

Le royaume de Dieu, le héros des *Manants du Christ* (également paru chez Calmann-Lévy dans la collection dirigée par Manès Sperber) le cherche sur la terre, parmi les hommes pour qui la terre est à la fois le commencement et la fin de toute chose, parmi les paysans.

L'auteur de ce livre, Gustav Regler, poète et romancier de langue allemande, s'est fait une spécialité du roman historique. Il y a longtemps que ce genre a perdu la faveur en France, mais outre-Rhin il ne connaît pas ce discrédit. Il réclame d'ailleurs, en plus de l'érudition, de l'imagination, de la sûreté dans le trait et du mouvement, toutes qualités assez belles pour qu'un écrivain puisse s'en prévaloir. C'est ce dont on peut louer Gustav Regler.

Les *Manants du Christ*, épisode de la Jacquerie allemande, se situent entre 1492 et 1502, époque de Dürer, de Maximilien — et de Copernic. Luther n'a pas encore protesté contre les indulgences : avant la révolte religieuse, la révolte sociale. Les paysans luttent contre les seigneurs et contre le clergé pour obtenir une condition meilleure, mais tous communient encore dans la même foi. Le livre de Gustav Regler se déploie devant nous comme une fresque d'où surgissent les deux personnages principaux : Joss Fritz, l'entraîneur d'hommes, illuminé, généreux et que tourmente le bonheur des paysans et Martin, prêtre défroqué, beau parleur, plein de scepticisme et d'humour. Une amitié émouvante lie ces deux hommes si profondément différents : c'est elle qui fait l'unité de ce livre rempli de péripéties, de surprises, de scènes tour à tour terrifiantes et cocasses.

Si les *Manants du Christ* ne sont pas traversés d'un bout à

l'autre par un souffle épique d'une égale vigueur, du moins y sent-on une constante indignation : la condition des paysans à la fin du XV^{e} siècle a inspiré à Gustav Regler ce livre généreux où il évite habilement deux dangers : la caricature outrancière et le sentimentalisme niais.

Mais sur le royaume de Dieu, le livre le plus profond, le plus original et de loin le plus réussi depuis qu'ont paru les ouvrages de Graham Greene, c'est *le Chevalier de Justice* de Stefan Andrès (aux éditions Albin Michel). C'est le premier livre traduit en français de cet écrivain allemand, catholique et libéral, qui dut fuir son pays en 1937 et vit depuis cette date à Positano, près de Naples. Aussi est-ce à Naples et dans les environs, vers la fin du règne de Mussolini et de l'occupation allemande que se passe l'action de son livre.

On appelle « Chevalier de Justice » un dignitaire de l'ordre de Malte : celui qui dans le roman de Stefan Andrès porte ce titre redoutable est un vieux prince napolitain, bizarre, solitaire, entêté dans le refus : persuadé de l'inutilité de nos actes, il n'a rien fait, rien aimé, rien créé : il s'est contenté de chérir ses collections de porcelaines tout en essayant de « porter ses trésors dans ses mains ouvertes ». D'où lui viennent cette amertume et ce dessèchement? De son neveu, Dino, aristocrate et bandit, vrai condottiere de la Renaissance qui retrouve dans l'époque trouble de la guerre, des occupations allemande et américaine l'occasion d'affirmer sa « virtù ». Dino languit au Poggio Reale, la prison de Naples, où l'a jeté un vol de couvertures militaires. Son oncle pourrait le tirer de là sans peine. Mais outre de vieux griefs (le vol d'un précieux poulain de porcelaine), de subtiles considérations sur la grâce légale (p. 32) et la grâce religieuse l'empêchent d'agir.

C'est un jeune bourgeois de Naples, Fabio, qui leur servira d'intermédiaire. Fabio a connu Dino en prison : il avait osé traduire des marxistes allemands! Son élargissement une fois obtenu, il promet à Dino d'intercéder en sa faveur auprès du « Chevalier de Justice ». En vain, en vain : le prince s'obstine dans sa hargne, sa solitude et sa désespérance. Fabio comprend pourquoi Dino s'est fait brigand : quand on a perdu ses raisons d'aimer, d'admirer, de respecter, quelle autre issue vous reste-t-il? Lui, du moins, et en dépit de l'opposition de ses parents, il vénère le prince, il a des raisons de croire en l'homme et en Dieu. Mais ce fameux royaume, à cause de quoi le prince est devenu un fossile et son neveu un bandit, il ne l'atteindra pas si facilement : il faut que Fabio, lui aussi, connaisse la souffrance et la désillusion. C'est le bombardement de Naples qui hâte le dénouement.

Une bombe anéantit le palais du prince et ses chères porcelaines. Le stoïcisme aide d'abord le chevalier de Justice à supporter l'épreuve. Mais plus tard « devant une équipe de démolisseurs, sa fierté s'était effondrée, l'événement avait perdu toute signification parce que le prince croyait encore que c'était *évitable*. Il fallait à tout prix sauver ces biens qu'il portait soi-disant dans ses mains ouvertes. Fabio soupirait. Non qu'il eût éprouvé un sentiment de haine pour l'idole tombée, mais il se penchait au-dessus d'elle,

hochant la tête, considérant ses débris, non pas avec mépris, mais plutôt avec une pitié froide, objective » (pp. 251-2).

D'autres épreuves, et bien plus cruelles, attendent le prince : en cherchant dans les décombres les lettres de son neveu, il tombe sur une caisse qui contient le poulain de porcelaine. Il comprend alors quelle injustice irréparable il a commise en accusant Dino de vol : il a poussé ce dernier à la révolte, au brigandage et à la mort de Dieu. Pour expier, il troque ses habits contre la livrée de son domestique et à l'insu de tous, se fait hospitaliser dans le répugnant asile des pauvres. Dépouillé de tout, de ses richesses, de son orgueil, de son titre, de ses affections, il connaît dans le sacrifice total à l'exemple de Jésus la joie, la paix et l'illumination par la grâce. Et il meurt dans une salle infecte, son lit placé sous l'autel et Fabio, qui a réussi à le rejoindre pour réconforter ses derniers instants, l'entend prononcer cette phrase mystérieuse : « Tu as été ma conscience, mais je ne sais pas qui tu es. »

Il comprend alors qu'on ne peut pas ne pas pécher : le prince a péché pour n'avoir pas essayé d'agir, son neveu pour avoir fait quelque chose le désespoir dans l'âme : le royaume de Dieu serait-il dans le péché, condition de notre salut?

On a comparé Stefan Andrès à Graham Greene, le rapprochement est aussi séduisant que légitime, à condition pourtant qu'on ne s'attende pas à trouver chez Andrès cette atmosphère angoissante, morbide et cette obscurité métaphysique qui font le prix des romans de Greene. Chez le premier au contraire, Rhénan qui a planté sa tente sur les bords de la Méditerranée, nous trouvons une santé éclatante, une force presque panique, un sens de la lumière qui n'affaiblit pas le problème religieux, mais lui donne une transparence, une acuité définie, terribles sans doute, mais finalement plus supportables que l'opacité mystérieuse.

La traduction de G. Sellier-Leclercq respecte adroitement le mouvement de la langue originale. Je doute fort que par cet admirable et singulier *Chevalier de Justice*, Stefan Andrès ne conquière d'emblée en France la place littéraire que l'Allemagne, la Suisse et la Hollande lui ont déjà donnée.

MARCEL SCHNEIDER.

LES LETTRES AMÉRICAINES

UN HOMME QUI S'APPELAIT CÉSAR

Un roman par lettres, un roman historique où se découvrent des sentiments modernes (nous sommes vite convaincus par l'art de l'auteur que ces sentiments que nous croyons modernes nais-

saient tout naturellement, et sous la forme même qui nous est proposée, dans le cœur et dans l'esprit de ces hommes et de ces femmes morts depuis si longtemps que nous sommes parfaitement libres vis-à-vis d'eux), et, encore, un personnage archiconnu : que de raisons pour justifier un échec ! Ou au moins une demi-réussite, une œuvre froide, un livre d'intellectuel-sans-dons-romanesques, trop intelligent pour cet art qui veut des naïvetés, sinon la naïveté. Thornton Wilder avec *les Ides de Mars* (1) renverse toutes les barrières qui se dressent entre l'histoire et la véritable fiction romanesque. Sur des êtres *fixés*, il sait faire revivre l'inattendu, prolonger l'inquiétude humaine. Et son lecteur le suit, sceptique d'abord — pour les raisons que j'ai indiquées — puis entraîné dans le courant d'une histoire dont on oublie vite qu'elle est aussi de l'histoire. Nous savons que César mourra, et comment — mais en même temps ce savoir nous est masqué par l'art. *Les Ides de Mars* peuvent ainsi être une excellente occasion de reconnaître, une fois de plus, qu'il n'est pas de sujet — si « contraire » soit-il aux règles, aux soi-disant règles romanesques — qui ne puisse être dominé, dépassé, remis à sa place de prétexte par un travail artistique suffisamment continu, intense.

Le récit de Wilder, qui couvre, en gros, les deux dernières années de la vie de César (45-44) ne prétend pas à l'exactitude historique. Et j'imagine que l'excellent Gérard Walter dont le monumental *César* (Albin Michel) est un modèle de précision frémira en voyant que Wilder a déplacé de dix-sept ans le scandale de Clodius à la célébration des Mystères de la bonne Déesse, a fait vivre Catulle, jusqu'en 45, etc. « La reconstitution historique n'est pas le but principal de cet ouvrage, qu'il serait plus juste d'appeler : fantaisie sur certains événements et personnages marquants des derniers jours de la république romaine » dit Wilder qui ajoute cette définition « reconstitution imaginaire inspirée par les lacunes de l'Histoire ». Les lacunes de l'Histoire, quand elles ne concernent que les faits, nous nous y résignons aisément. Mais qui n'a eu le désir de lire le journal intime de Napoléon, de Louis XIV ou de Charles-Quint? Savoir ce que voyaient ceux-là qui ne sont jamais, pour nous, vus que par les autres?...

Wilder nous révèle César, Cléopâtre, Clodia, Cicéron, Catulle. Nous avons, des uns et des autres, ces cris que nous souhaitons — et, paradoxe, nous ne nous intéressons plus à la légende historique (dont le côté incomplet nous faisait souhaiter des révélations seulement humaines) mais à ceux qui s'appellent César et Cléopâtre, Catulle et Clodia comme ils auraient pu s'appeler René et Juliette, Paul et Madeleine. Des personnages naissent, la défroque tombée, de purs personnages romanesques. César n'est peut-être pas le César de l'histoire officielle-scientifique-classique, c'est un esprit d'une lucidité sans défaut qui assure avec une conscience aiguë les responsabilités que refusent les autres, qui, à cause de cela, connaît la solitude ; c'est un homme

(1) Éd. Gallimard. Remarquable traduction de Mme H. de Sarbois.

aussi, sentimental et « faible » ; c'est un lettré, un administrateur, un amant ; c'est l'ami inconnu d'un officier gravement blessé qui vit à Capri et à qui il fait ses confidences (et à qui beaucoup d'autres les font ; son roman reste à écrire, car il ne répond jamais aux lettres). C'est tout cela : lettres à Mamilius Turinus, lettres à Cléopâtre, à Clodia, à Pompéia, à Brutus, il s'illumine de plusieurs côtés, comme une statue qui tournerait devant nous, sur son socle. Mais ce qui s'illumine, ce n'est pas César-Dictateur, c'est un homme qui s'appelait César — qui était chef d'un empire mais qui n'était pas prisonnier. C'est un des *possibles* de César. C'est un homme vivant et proche de nous.

Et ainsi des autres (Catulle est traité avec une tendresse, un romantisme que justifient les poèmes cités, et deux ou trois scènes déchirantes — celle de la mort en particulier — Cicéron est vu avec une ironie et un humour admirables). Tous reviennent sans poussière d'un pays de poussière. Et j'allais oublier Clodia qui envoie à César une lettre qui est elle-même tout un roman (pp. 64-66) — et une foule de vieilles dames très « romaines » qui parlent comme des présidentes américaines d'associations charitables...

Tout est aisé, à sa place. Rien ne choque, rien ne sent le pastiche facile, la galerie de faux plâtres. Comme tout cela est peu « américain », très latin au contraire ! Anatole France aurait aimé ce livre séduisant et profond, écrit « pour rien », sensible et vrai, qui n'est peut-être qu'une « fantaisie », mais qui est d'abord une totale réussite artistique.

GILBERT SIGAUX.

•

TOUTES LES AMÉRIQUES

Les manuels scolaires, sans doute à tort, nous ont habitués à découvrir un ordre dans l'évolution des civilisations. Il n'y a pas de peuple d'Europe que nous ne trouvions à l'aise dans les limites de son histoire et dont la destinée ne se décompose, tout au moins à nos yeux, en une harmonieuse succession. Le temps divise, classe, révèle. Il est la condition du discours des nations.

Rien de pareil en Amérique. La terre retentit encore du trot des bisons et des piétinements des Indiens dansants, qu'elle se couvre déjà de voies ferrées, de machines et de villes. L'âme primitive encore possédée de ses démons se débat dans les chaînes de la civilisation, prisonnière, sans s'être jamais libérée de la nature, de cette seconde nature qu'est la société des hommes. Le temps, là-bas, n'est pas une brise soutenue qui fait avancer le vaisseau, mais un tourbillon qui rassemble, étreint, froisse et arrache. L'histoire d'Amérique est tout entière empilée en vrac dans chacun de ses moments.

On peut le regretter et fermer les yeux devant ce gros plan convulsé du visage d'un continent. On peut y voir aussi, élevé aux

proportions d'un phénomène historique, le visage de n'importe quel homme, tenu de rompre sans cesse avec son passé, qui le commande pourtant sournoisement, pour s'approprier un avenir incertain. Visage de l'homme réduit à son présent, plongé dans une actualité étroite qui est le lieu de recoupement des éléments de son destin.

C'est ainsi que plusieurs Amériques se rencontrent dans l'épisode historique que Robert Penn Warren (1) nous raconte. L'Amérique du passé, celle des planteurs de tabac, qui cultivent leurs champs et vendent leurs récoltes librement, se trouve aux prises avec l'Amérique des trusts, centralisatrice et tyrannique. Le XX^e^ siècle fait irruption dans un pays perdu de cours d'eau et de collines, et parmi des hommes que le travail de la terre n'a préparé à aucune action politique.

Mais il y a plus. Les fermiers, qui se sont groupés en association, se voient contraints d'user de la force contre les « jaunes » et les oligarchies financières. Il y a là le sujet d'un roman, comme nous en avons tant vu paraître ces dernières années, sur la légitimation de l'action révolutionnaire. Des circonstances économiques et sociales nouvelles font que la justice ne coïncide plus avec la légalité. Elle est au delà, dans l'utilisation de la violence qu'il faut à la fois débrider pour qu'elle soit efficace et freiner pour qu'elle reste au service de l'équité. Difficile équilibre. Une mesure d'exception entraîne une contre-mesure d'exception. Les événements ont leur logique propre qui n'a rien à voir avec les idéaux humains. Et les humains eux-mêmes, qui ont peut-être d'abord raisonné juste, se mettent à raisonner faux : l'intelligence qui dirigeait l'action maintenant l'excuse. Il y a donc une Amérique qui, en 1907 déjà, hors de toute obédience doctrinale, faisait connaissance avec les problèmes de notre ère et tentait de se forger, sous la pression d'évènements régionaux, une nouvelle morale.

Mais cette morale ne se crée pas de toutes pièces. Une méthode de combat, quelle qu'elle soit, est fondée sur des habitudes, des traditions, des aspirations ancestrales. Il n'y a pas si longtemps que nos planteurs de tabac, ou leurs pères, faisaient le coup de feu dans l'armée fédérée sudiste, ou chassaient le bison sur le domaine des tribus indiennes. L'immense espace vide des plaines de l'Ouest hante encore leur imagination et leur poésie épique est celle des petits journaux pour la jeunesse : serments du sang, expéditions nocturnes, exécutions sommaires, enquêtes judiciaires semées de meurtres. Ce qui est plaisir d'évasion pour les enfants d'Europe ou les habitués de cinéma est pour eux un exemple. Ils ont foi en l'aventurier, redresseur de torts, qui assume, au nom d'on ne sait quel droit attaché à sa personne, la tâche de trancher à coup sûr du juste et de l'injuste. Une morale XIX^e^ siècle anarchique et sentimentale, prend le pas sur la tactique des politiques du XX^e^ siècle. Le dialecticien fait la cuisine, le cow-boy porte la culotte.

A ces confusions de base s'ajoutent d'autres confusions curieuses.

(1) *Le Cavalier de la Nuit.* Éd. Stock.

On s'aperçoit, si l'on y regarde de près, que les théoriciens de l'action doivent leur ton froid et inhumain non à quelque influence du rationalisme moderne, mais à la très respectable tradition du puritanisme. Les paysans n'ont pas eu le temps de jouir des bienfaits de la démocratie qu'elle nourrit déjà de sa décadence la puissance réactionnaire des trusts. Enfin, les forces révolutionnaires combattent, comme dans la plupart des révoltes campagnardes, non pour édifier un avenir mais pour maintenir le statu quo. Les régimes se chevauchent, le mouvement se nie lui-même : la salade est complète.

On aurait voulu que l'auteur jetât de la clarté sur ces anachronismes et ces escamotages et fît jouer les discordances. Mais son personnage principal manque de format. Le regard au sol, le sang mal fouetté, dépourvu de hauteur intellectuelle comme de lyrisme épique, il se fait tuer bêtement, réduit au silence et à l'inefficacité par ses hésitations, tandis que s'apaisent les troubles et que sombre dans l'oubli une page d'histoire, cruelle mais dérisoire.

La complexité de son sujet mène Robert Penn Warren à la banalité d'un reportage bien fait. Il n'a pas vu, ou il a eu peur. Thomas Wolfe (1), lui, ouvre les yeux et se grise du danger. Le tohu-bohu l'inspire. La gloutonnerie même de sa curiosité fait de son livre un mélange détonant d'une puissance singulière. Au mépris de toute prudence et de toute loi d'équilibre, il tire un feu d'artifice dont la gerbe de contradictions et d'incompatibilités s'élève très haut,

Certes, la littérature européenne ne cesse de répéter que le monde est en plein chaos. Mais, trop sensible au bouleversement, elle s'oublie à mesurer son ébranlement intérieur, à comparer le présent avec le passé, à acclimater l'un dans l'autre, à se persuader enfin à elle-même, pour sa consolation, que l'homme ne change pas. Déconcertée, elle n'a pas l'à-propos de l'Américain qui saute dans la locomotive en marche et retrouve la permanence non en deçà mais au delà du changement.

Wolfe a compris que la machine non seulement transformait les modes d'existence de l'homme, mais ses moyens de connaissance. Le réseau des voies ferrées est l'immense filet dont il entoure l'univers protéen pour se rendre maître de ses métamorphoses. De la fenêtre de son wagon, il entreprend une relecture du monde, comme Saint-Exupéry a quelquefois déchiffré des paysages sahariens du haut de la carlingue de son avion. A quoi bon méditer ou se souvenir? Écarquillons plutôt les yeux : la réalité est notre mémoire. N'allons pas croire qu'*Au Fil du Temps* (le titre est-il bien choisi?) soit quelque chronique de naguère, quelque nouvelle recherche du Temps Perdu. Le temps ne se perd pas en Amérique, ou pas encore. Il a marqué de sa griffe chaque parcelle de terre, il se fait lui-même objet, arbres, maisons, fleuves, rues — images concrètes et hétéroclites, rassemblées en un immense bric-à-brac. La machine nous livre l'espace et l'espace contient le temps. Nous

(1) *Au Fil du Temps*. Éd. Stock.

courons sur la planète ravagée par l'histoire. Pour la première fois, peut-être, nous sommes capables de parcourir le passé dans l'étendue, de percevoir dans l'immédiat le devenir constant des choses.

Le train glisse le long des rampes des montagnes, traverse les plaines, enfile, comme les pierres d'un collier, des dizaines de villes provinciales sur son double filin d'acier, creuse sa tranchée dans l'entassement des entrepôts, des hangars et des usines. Parfois aussi, il s'arrête et un paysage, un geste, une veine bleue sur la main d'un vieillard collent leur réalité immobile sur la vitre du convoi. Calquée sur le rythme du voyage, l'œuvre de Wolfe est une somme de mouvements et d'instants éternels. Elle craque à la fois de richesse et d'évidence. Ubiquité et présence sont ses deux vertus.

Toutes les Amériques sont là : le blé, les feuilles mortes et la poussière des ancêtres, les masures de brique rouge, les gratte-ciel dans le vent et l'envol du pont de Brooklyn. Bedaines gonflées de flatuosités, visages de papier mâché, sourires aigus de l'aristocratie, d'autant plus hautaine qu'elle est sans lettres de noblesse. Les débris de l'armée sudiste font halte au bord de la route, les aventuriers, que talonne un furieux appétit de conquête, fuient d'une province à l'autre. Le bétail rumine sur les prairies lunaires des riches tandis que les bouches de métro dégorgent des foules avachies et grisâtres. Si, sous une couche incroyable de vulgarité, perce une fraîcheur brutale de jeunesse, l'activité sauvage des métropoles dissimule mal l'organisation inhumaine de la termitière qui se construit. L'Amérique ne sait si elle crève de santé ou de maladie. Elle dérive comme un morceau de banquise sans épaisseur dans un courant d'avenir qui peut aussi bien la faire fondre que l'ancrer au bord de la calotte glacière de l'histoire. Anxieux, Wolfe parcourt les deux dimensions de son pays et grimace de jalousie et d'amour devant la race juive qui, entamée de coups de hache à chaque siècle, trouve encore la force de pousser partout à la surface de notre époque des ramures ligneuses et vivaces.

Mais, au milieu de ce déferlement d'espoirs et de désespoirs, d'amertumes et d'ivresses, une conviction subsiste, celle de la possession du présent. Il y aurait un essai à faire sur le don d'actualisation des romanciers américains. Privés de passé et incertains de leur avenir, une nécessité les pousse à rendre ce qu'ils disent irréfutable et obsédant. Il faut que l'immédiat emporte l'assentiment, que la vérité artistique saute aux yeux, sans éveiller plus d'objection que celle de l'existence quotidienne. Victoire à la pointe des baïonnettes ou défaite irrémédiable.

Ainsi, autour d'un événement ou d'un personnage, le limon de la vie afflue et « prend » comme une crème battue. Ce ne sont que lenteurs, répétitions, dialogues stupides, bégayements, grossièretés, mais le miracle a lieu, l'addition fait une somme, on entre dans le tunnel d'une réalité pesante, opaque et complète. On n'oublie pas les éclats de fureur de l'oncle Bascom, évangéliste en disponibilité, ni l'agonie du père, atteint d'un cancer, qui se vide en quelques heures de tout son sang, ni enfin la mort du petit cocu

tuberculeux, aussi maigre qu'un insecte et aussi méchant, que l'hémoptysie terrasse en présence de sa femme et de l'amant. Ces épisodes, aussi résistants à l'analyse qu'un tas d'os et de chair, forment au milieu d'une œuvre taillée et rajustée les fragments d'un roman que Wolfe aurait peut-être pu écrire plus tard, si la mort ne l'avait pas arrêté, d'un bout à l'autre, d'un seul bloc.

La dernière page tournée, il reste à se demander si un tel livre annonce l'essor d'une littérature qui ira mûrissant dans l'avenir, si sa monstruosité faustienne se fondra un jour dans la sauvagerie anglo-saxonne, rejoignant Shakespeare et Milton, bref, si le temps épargnera un monument qui, manifestement, s'est fait sans lui et même contre lui.

GEORGES PIROUÉ.

LES LETTRES SUÉDOISES

LUCIEN MAURY-HARRY MARTINSON

J'ai déjà eu l'occasion de souligner dans cette chronique tous les mérites de M. Lucien Maury, à qui nous devons la publication en français de la quasi-totalité du domaine scandinave de notre époque valable, ou tout au moins des œuvres les plus suggestives. Depuis cinquante ans, Lucien Maury, à des occasions et des titres très divers, *vit* l'existence de la Suède, comme d'autres vivent celle d'un écrivain, ou un problème scientifique, il communie avec toutes les transformations de ce pays, il est de toutes ses aventures et il est certainement à l'origine de rapports fort importants entre la France et la Suède. Est-il besoin de dire que cet admirable labeur est plus célèbre en Suède qu'en France? En tout cas, voici un livre, *Métamorphose de la Suède* (1), qui risque bien d'être, sur ce sujet, le témoignage le plus autorisé. Sans faire oublier les ouvrages de Bellessort et surtout d'Henri Queffélec, qui soulevèrent tous deux, en leur temps, des réactions normales, *Métamorphose de la Suède* est avant tout l'histoire d'une amitié avec la Suède, nouée en 1901, et qui n'est point ternie par l'âge. C'est ensuite un répertoire d'observations, de « petits faits vrais », de clins d'œil malicieux, qui dessinent la figure du pays beaucoup mieux et beaucoup plus profondément qu'une analyse trop complète. Enfin, la tendresse de Lucien Maury est assez loyale pour qu'on ne se risque pas impunément à redresser certains partis pris.

Lorsque le narrateur arrive à Upsal, au début du siècle, il a la nette intention d'étudier la civilisation du pays, afin de pou-

(1) Éd. Stock.

voir enseigner un jour à la chaire d'Histoire scandinave dont on parle alors comme d'un projet certain. Cinquante ans ont passé et la chaire n'a pas été créée. Quelques universitaires ont suivi la voie des lettres scandinaves, où tout était à découvrir, pour nous, mais il est un fait : la Sorbonne n'a pas encore donné aux grandes civilisations nordiques la place qui est réservée à leurs sœurs. Encore quelques années et l'on verra, je crois, que l'expérience de Lucien Maury venait cinquante ans trop tôt : aujourd'hui, on ne compte plus les étudiants qui se tournent vers le Nord, après une initiation germanique, comme on ne cesse d'admirer les progrès de l'opinion française dans la connaissance des cinq nations scandinaves. La tâche, il est vrai, se trouve bien facilitée par les relations culturelles, par les bourses, encore insuffisantes, par nos Instituts français, par le Secrétariat Français de Stockholm et surtout par la venue régulière en France des meilleurs représentants de l'intelligenzia scandinave. En 1901, Lucien Maury, seul, s'attaque à Upsal, qu'il nomme fort justement *la Cité Mère*, et devient un citoyen de la petite république estudiantine, où Strindberg exacerba sa douloureuse solitude et où enseigna le grand Thibaudet. A Upsal, où les étudiants jetaient les bases d'une grande tradition de liberté et de savoir entrecoupé de jeux, de chants et de beuveries redoutables, Lucien Maury rencontre les grands romanciers Adolf Noreen, Henrik Schück, des philosophes qui découvrent Bergson (Hans Larsson) et font coïncider leurs intuitions de la durée, du mouvement, avec les données du tempérament suédois, si bergsonien qu'on dirait Bergson descendant des Vikings... Toutes les bibliothèques s'ouvrent à lui, la Carolina Rediviva, la Royale de Stockholm, et il part à la rencontre de Gustave III, cet autre roi-soleil, une des figures les plus curieuses de l'histoire ; un roi-soleil plus rêveur, moins organisé par la volonté que le nôtre. Puis, c'est la découverte des terres, de la Dalécarlie fleurie et des boues glaciaires lapones, sur les traces de Regnard. Jusqu'ici peu de choses ont changé, dans l'esprit. Mais Lucien Maury se trouve également mêlé aux événements politiques et il faut bien reconnaître que la Révolution norvégienne de 1905 dont il nous entretient est bien loin de nous. Il conviendrait pourtant de reconnaître que la querelle suédo-norvégienne, si elle avait tourné autrement, les événements de 1940 auraient fort bien pu en être affectés.

Enfin, Lucien Maury retrace la période proprement littéraire de ses échanges avec la Suède. C'est la publication en France des romans de Selma Lagerlöf, et, avec l'appui de la *Revue bleue*, des nouvelles œuvres suédoises. Malgré 1914 et une mission dont il est chargé par le Quai d'Orsay, Lucien Maury ne cesse d'accroître ses connaissances. Tout ce qu'il dit du nationalisme et du neutralisme suédois, si actuel aujourd'hui, lui est dicté par sa mémoire, certes, mais on sent son cœur plus près des écrivains et des journalistes, ses amis, qui, aux années 20, vont affluer aux terrasses de Montparnasse : Branting, Segerstedt, Victor Vinde, Elin Wagner, le jeune Eyvind Johnson, devenu un des plus fameux romanciers et qui lavait la vaisselle, à cette époque, dans un

restaurant parisien... Maurice Delamain et Jacques Boutelleau viennent de lancer « le Cabinet cosmopolite » et Lucien Maury va pouvoir, de la sorte, préciser son œuvre, menée parallèlement à ses activités de directeur de la maison suédoise à la Cité universitaire. Jusque dans les combats de la Libération de Paris, il est sur la brèche ; l'on sait le rôle capital que joua alors le consul général de Suède à Paris Raoul Nordling.

La seconde partie de son ouvrage ne sera pas moins utile aux apprentis amoureux de la Suède. Sur les climats et les institutions, sur les mœurs et sur la littérature, il jette un regard profondément humain, il ne construit aucune théorie de la Suède, il ne risque aucun avis partial. On est d'autant plus à l'aise pour sentir, derrière ce regard, le drame étouffant de la Suède contemporaine : celui du pays le plus féerique condamné au standing du pays le plus moderne. Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur ces pages. Elles forment certainement la plus excitante introduction à la Suède et aux Suédois que nous rencontrons ces jours-ci à Paris.

★

En même temps, me parvient *le Chemin de Klockrike* (1), de Harry Martinson, dont Paul Morand avait préfacé, voici quelques années, *Voyages sans but* (2). Martinson est aujourd'hui un des best-sellers suédois. Ses œuvres sont distribuées au peuple par de savantes coopératives culturelles, à peu près comme on distribue des articles d'hygiène. En outre, Martinson est depuis peu membre de l'Académie suédoise et les Suédois sont très fiers de dire que chez eux un ancien clochard peut accéder aux éminentes cérémonies, presque liturgiques, de l'Académie. A vrai dire, cette œuvre ne me paraît pas très originale du point de vue littéraire, mais capitale si on veut bien l'envisager du point de vue de l'hygiène mentale des Suédois. Voici pourquoi.

Martinson écrit, dans *le Chemin de Klockrike*, que la Suède, que la carte de la Suède a la forme d'une empreinte de pas. De fait, son héros, Bolle, cet inquiétant clochard, ouvrier-cigarier, qui ne nous épargne aucun des secrets féminins de la fabrication de cigares — marche beaucoup. Ses marches vers un toit, vers un aliment, vers un verre de bière sont pathétiques. Il faudrait parler d'épopée, plutôt que de roman picaresque. Or, le public suédois, fasciné par ce livre, souffre justement, si j'ose dire, du manque de clochards en Suède. Un de mes premiers souvenirs à Stockholm est bien ce tram nº 4 que l'on s'empressa de me signaler comme étant celui où j'aurais le plus de chances de rencontrer un clochard, la nuit, si j'ouvrais bien les yeux. Le clochard joue en Suède un rôle sensiblement égal, dans les consciences légendaires, à celui de l'homme riche en Espagne. Lorsque le Suédois chausse ses skis pour un grand raid de vacances, il fait l'impossible pour rencontrer, ne serait-ce qu'une minute, un rêve de vagabond ; pour cette

(1) Éd. Stock. Traduction excellente par Denise et Pierre Naert.
(2) Éd. Stock, 1938.

minute douloureuse, il est sauvé de l'ennui du progrès toujours perfectionné.

Voici donc le héros national, le clochard idéaliste, à peine malhonnête, de Martinson. Le ton de ses aventures me rappelle parfois Malaparte, parfois Julien Blanc. C'est dire la violence d'un livre qui procède par grandes vagues, par ondées d'un lyrisme extraordinaire, auprès duquel les effusions de Selma Lagerlöf paraissent mièvres. Martinson ne cherche pas à composer un roman, mais à chanter tous les couplets que son héros traîne dans sa mémoire. D'où le parfum autobiographique, très vrai, des plus insolites de ces couplets. Certains m'ont longtemps fait rêver, l'hydrocéphale qui mange le soleil et « les meilleurs morceaux » du ciel, la vachère de l'été, l'arpenteur qui déplace les lacs, et puis ces personnages aux noms qui roulent, comme Poussière des Chemins, ou Axne le Repentant... Cela est le meilleur du livre. Je suis moins convaincu par ce que Martinson appelle « la Secte », créée par ce Sandemar trop beau prêcheur, qui proclame la supériorité du rêve sur la machine, à la limite d'un quiétisme anarchiste, cynique, vaguement « culturel »... C'est le moment où Luther envahit, malgré l'auteur, le paganisme des clochards. N'empêche, ces dernières pages sont bien révélatrices de la Suède. Dans ce labyrinthe de la Briqueterie où une messe secrète est célébrée par les membres de la Secte et où « les voix spectrales, de voûte en voûte », flottent, si impressionnantes que la Police chargée de surveiller la messe s'arrête et dit son respect pour ce désordre qu'elle ne comprend pas, il est facile de déchiffrer le message qu'a voulu Martinson : la Suède d'aujourd'hui est bien cette crypte mystérieuse, où les plus grands désordres de l'âme traquent la Religion impossible, et appellent l'avènement d'une Foi véritable. Bolle le Clochard est bien cet individu chimérique qui se déclare « envoyé pour compter toutes les sauterelles du monde », puisque la réalité est sa loi, mais qui aussi, au jour de sa mort, se réveille « sur les seins tendus d'une femme qui venait de le mettre au monde », en un petit village brésilien.

A vrai dire, nulle nation n'était plus faite pour les engouements du surréalisme comme la Suède. Un surréalisme qui ne dit pas son nom. Martinson n'a peut-être pas lu André Breton, ni le Martinson-clochard, ni le Martinson-académicien. Par delà les manifestes, les survivances du romantisme allemand, les vocabulaires désintégrés, il nous enseigne — lui et beaucoup d'écrivains suédois actuels — la surréalité d'un monde sans cesse refusé, d'un folklore imaginaire, d'un paysage dépaysé, d'un langage que les autodidactes magiques transforment plus sûrement que les chapelles littéraires.

Je ne sais quelle faveur ce livre va rencontrer en France. Je me le demande avec curiosité. Il se pourrait que le silence se fît autour de lui comme naguère autour de l'admirable Varouna de notre Julien Green — dont il est parfois assez proche — puisque le public français aime décidément les romans « composés ». A ce public, Martinson dédie peut-être la mort de Bolle dans l'asile de vieillards si bien « composé », comme on sait les faire en Suède

moderne, où tout est blanc et sent la jacinthe, mais où tout finit, n'est-ce pas?

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE.

LE THÉATRE

AVIGNON ET LES FORAINS

On connaît les théâtres et les cirques ambulants qui vont de ville en ville ; on connaît de grandes attractions itinérantes, assorties de bruyantes caravanes comme le tour de France ; mais depuis quelques années, on voit se développer une nouvelle race de forains, celle du public. Peu coordonnées en apparence, ses migrations n'en obéissent pas moins à des lois rigoureuses. Par exemple, dans la grande cour du Palais des Papes à Avignon, ou bien d'autres soirs dans le verger d'Urbain VIII qui est à côté ; dans le théâtre à ciel ouvert d'Aix, ou bien à la terrasse des *Deux Garçons*, dès les premières mains serrées, les premiers visages aperçus grâce aux projecteurs, vous êtes rassuré : la troupe est arrivée. En juillet le public parisien des générales et des premières est en tournée : il va de festival en festival, principalement en Provence. Cela pourrait être irritant, surtout si l'on souhaite prendre des vacances pour écarter certains visages, changer de paysage humain. Mais cela ne l'est pas, parce que cela ne tient pas des vacances, mais plutôt de la distribution des prix. Chacun donne à tout le monde le prix d'assiduité : et les comédiens offrent à leur public un beau spectacle.

Grand maître du festival d'Avignon, M. Jean Vilar est, je crois, pour beaucoup dans cette mode des déplacements, et sa réussite cette année a été très belle et très grande : parce que ce public professionnel des « forains », il le transforme, il lui donne une âme et une sérénité ; et surtout parce qu'il attire aussi un vrai public, attentif et fervent. Quand la foule cesse d'être éclairée par des projecteurs pour ne plus l'être que par les étoiles, un peu de musique vient du palais et l'immense plateau désert, ou plutôt l'immense plancher monté sur des tréteaux commence à s'animer : nous le savons tout de suite, c'est moins pour une représentation que pour une fête à laquelle nous devons participer.

Quelques oriflammes, des lumières, parfois un accessoire de mise en scène, mais rarement ; des comédiens dans de très beaux costumes, et le vent qui passe dans les oriflammes, gonfle la manche d'un habit ou d'une chemise et pour ainsi dire fait battre la lumière ce sont les éléments du jeu. Cette année, M. Gérard Philipe a été admirable, et il l'a été deux fois, pour son très grand

talent, et puis parce qu'il a su faire en sorte que ce talent ne dérange rien, mais se fonde en le rehaussant dans le jeu collectif.

Il a été le Cid avec une grâce juvénile et princière. Le travail d'ensemble de M. Jean Vilar, la manière dont il joue lui-même le rôle du roi tirent nettement la pièce vers la tragi-comédie. Mlle Françoise Spira est une très belle Chimène, avec une chaleur romantique. Tout cela permettait à M. Gérard Philipe de ne pas guinder sa jeunesse, de laisser parler son corps et ce beau visage dont la flamme et la pureté ne sont plus d'un ange, comme au temps de *Sodome et Gomorrhe*, mais d'une enfance toujours surprise par ce qui la meurtrit. Sa manière de jouer est si fraîche qu'elle donne l'impression d'être inventée à chaque instant, si bien que nous nous intéressons aux dangers de l'acteur en même temps qu'à ceux du personnage. Cette spontanéité très personnelle risque bien sûr de se retourner contre lui quand le texte est à la fois très précis et très riche, comme dans les longues suites d'alexandrins : il manquait peut-être un peu de variété dans les stances, il y avait peut-être une pointe de familiarité en trop dans le récit. Mais ici et là, que de charme, de chaleur vraie, d'animation intelligente !

Et comme toutes ces qualités se retrouvaient dans *le Prince de Hombourg!* La pièce de Kleist, traduite d'une manière très efficace par M. Jean Curtis, n'aurait pu sans lui prendre vie comme elle l'a fait. C'est la longue rêverie sur la discipline qui fait la force des armées d'un Shakespeare germanique et lunaire. Du somnambule désincarné de la première et de la dernière scène, et du lâche au contraire dominé par son corps, par la déroute de son jeune corps, M. Philipe à force de justesse a fait un personnage cohérent et pour nous, dans ses meilleures scènes, bouleversant. Il n'y a probablement pas un acteur en France que nous puissions aimer autant, avec autant de confiance dans sa richesse intérieure.

Mais nous l'avons dit, il faisait partie d'un ensemble. Les trois spectacles de Jean Vilar (aux deux précédents, il faut joindre une farce italienne, *la Calendria*, dont le mouvement n'était peut-être pas aussi rapide et aussi « filé » qu'il eût convenu) valaient par leur ensemble, par leur précision. Rien des approximations baveuses qui sont courantes dans les représentations en plein air. Mais au contraire un concours rigoureux de tous les éléments pour une partie menée par un maître. Comme on demandait à M. Jean Vilar quel avait été pour lui le grand obstacle, il répondit : « Le Vide, » et on le comprend en mesurant de l'œil son plateau. Mais il en triomphe, comme on triomphe toujours de l'espace, c'est-à-dire par la géométrie. Le dessin précis des mouvements, le style des acteurs (il faut nommer encore Mme Lucienne Lemarchand jouant dans trois spectacles avec bonheur trois rôles différents ; Mlle Jeanne Moreau ; M. Moulinot, admirable de verve et de drôlerie dans *la Calendria;* M. Jean Martin, etc.), tout satisfait l'esprit. Et les admirables costumes de M. Léon Gischia satisfont à la fois l'esprit et les sens... Pour les forains, pour ce public ambulant qui est jeté sur les routes à peu près en même

temps que les cyclistes du tour de France, Avignon est désormais une indispensable ville-étape où M. Jean Vilar se devra chaque année de nous proposer de nouveaux plaisirs. Dans l'ensemble, je crois bien que les trois représentations du festival d'Avignon constituent ce qui se fait de plus beau et de plus utile pour le théâtre au cours de la saison.

ROBERT KANTERS.

LA CRITIQUE AU PIED DU MUR

Les spectacles dramatiques qui viennent de se dérouler au théâtre antique d'Orange, dans le cadre de la chorégie 1951, posent à la critique un problème essentiel sur le sens et la valeur même du théâtre. Nous sommes trop habitués — et trop sensibles — au charme des soirées théâtrales de Paris pour ne pas nous sentir ici, d'abord complètement désorientés. En gagnant notre place sur les hauts gradins de pierre de l'amphithéâtre antique, en contemplant la foule immense qui garnissait jusqu'au ciel une colline entière, devant le colossal décor de ce mur sobre et noir, nous ne pouvions nous empêcher de penser aux fauteuils de velours, aux petites loges, aux lustres, aux rideaux rouges qui font le charme et l'intimité de nos salles parisiennes. Nous avons goûté dans ces théâtres-bonbonnières, où l'on ne se trouve si souvent qu'entre amis, tant de plaisirs délicats, que nos meilleurs souvenirs s'accrochent naturellement à ce décor familier : on est effrayé alors de la grandeur, de la solennité des lieux, de la densité surtout de cette foule qui gronde déjà comme une mer, prête à déchaîner son enthousiasme ou sa colère ; on n'ose se demander si le spectacle, si la « chose théâtrale » va résister à tant d'immensité ; si l'émotion dramatique qui touche généralement en vase clos un public infime groupé devant un décor de toile et de carton, va pouvoir se propager dans une foule innombrable, et dans ce cadre de pierre grand ouvert sur un vrai ciel de nuit et d'étoiles. Mais quand à la fin des spectacles on voit les dix milliers de spectateurs se dresser debout et applaudir, que le vaste hémicycle retentit des longues clameurs des bravos, la question se résoud d'elle-même : il faut bien se dire que c'est un succès comme au théâtre il en est peu et qu'une leçon nous a été donnée devant le Grand Mur d'Orange.

C'est de quoi on peut remercier M. Jean Hervé, directeur général de la chorégie et metteur en scène des spectacles dramatiques, car il n'a pas craint de mettre à son programme deux pièces qui sont à la mesure du cadre où elles se déroulent. *Antoine et Cléopâtre* d'abord, est de toutes les tragédies de Shakespeare, assurément la plus *grande :* par l'ampleur du sujet qui n'est rien moins que le choc l'une contre l'autre des deux moitiés du monde romain ; par la puissance des personnages qui sont à ce point exceptionnels que l'univers même est trop petit pour contenir

leurs ambitions ou leurs amours, et qu'il leur faut quitter l'histoire pour entrer dans la légende ; par la noblesse de son style et de son action, qui la fait se dérouler, entre Alexandrie, Rome, Athènes, Messine ou Actium, à des hauteurs continuellement vertigineuses — que d'ailleurs l'adaptation très libre, presque désinvolte, de M. Philippe Soupault, plus habile dans l'enjouement que dans la vraie grandeur, n'a malheureusement pas toujours suffisamment rendues. L'autre spectacle était *Andromaque* dont on connaît assez la prodigieuse majesté racinienne.

J'ai entendu vivement critiquer la façon dont M. Jean Hervé a monté ces deux tragédies ; on parlait à Orange de la sécheresse, de la pauvreté, de l'absence même de la mise en scène ; mais c'est ne pas tenir compte encore une fois du cadre des représentations. Peut-être y étions-nous, nous-mêmes trop sensibles, mais il nous a paru que ce qu'on appelait sécheresse était surtout grandeur, et noble ce qu'on disait pauvre. Il y a des nécessités théâtrales imposées par les lieux, et sur un plateau de cette dimension, où les acteurs semblent des fourmis, devant un décor aussi démesuré, presque inhumain, la seule mise en scène possible, devait tenir dans l'ampleur de mouvements sobres. Il nous semble que M. Jean Hervé a précisément su tirer le meilleur parti des dimensions du cadre, pour imposer un déroulement scénique, lent sans doute, mais réellement puissant : il a essentiellement multiplié et amplifié les entrées et les sorties, laissant les scènes elles-mêmes se jouer presque statiquement. La rencontre à Rome de César et Antoine, l'entrevue du Mont de Misène, ou dans *Andromaque* la première apparition de Pyrrhus, étaient réglées avec une lenteur immobile qui laissait les spectateurs subjugués. Cela n'aurait aucun sens, je le sais bien, s'il s'agissait de jouer Marivaux, mais pour Shakespeare, pour Racine, cela était possible, devant le mur d'Orange, cela était nécessaire.

Il faut ajouter que le metteur en scène était servi dans son dessein de grandeur par des acteurs qui se sont montrés à la hauteur des textes et des lieux. Le style « comédie française », qui peut faire parfois grandiloquent ou un peu guindé, trouvait ici son sens. Tous les acteurs jouaient grand, jouaient large. La distribution masculine était particulièrement à l'aise : MM. Jean Hervé en Antoine, Jean Marchat en César et Pyrrhus, Maurice Escande surtout, aussi bien en Pompée qu'en Oreste, se sont montrés étonnants. Ils ont joué non pas en esthètes, mais en athlètes du théâtre, avec tous leurs muscles, tout leur coffre, et leurs voix portaient jusqu'au ciel. Fichée dans le Grand Mur, la colossale statue d'Auguste semblait dire en montrant le plateau : voici un spectacle, voici des acteurs dignes de moi, et de la grandeur antique.

MAURICE PONS.

LE CINÉMA

LE GARÇON SAUVAGE

Depuis le temps où, dans les nuits sans réverbère de l'occupation allemande, Cocteau montrait à ses amis *Macao ou l'enfer du jeu*, Delannoy a fait d'immenses progrès, a précisé et conquis son style. C'était pourtant un film excellent, rapide, riche, autoritaire, plus romanesque que dramatique, ce qui est une qualité. Cocteau ne s'y est pas trompé. Il y a exercé son œil. Et l'*Éternel retour* est né de ces nuits.

Je pensai à *Macao* en voyant *le Garçon sauvage* parce que ces deux œuvres appartiennent à la série « profane » de Delannoy, tandis que la *Symphonie pastorale* et *Dieu a besoin des hommes* composent une suite sacrée. (Où l'on voit que Delannoy, comme Montherlant...) Le chemin parcouru est évident. *Le Garçon sauvage* n'avoue aucune faille, ne montre aucune faiblesse de technique, tient toutes les promesses de *Macao*, à ce point que l'on se demanderait avec inquiétude ce qui resterait à faire à Delannoy, si on ne le savait pas d'une très grande exigence. La perfection est une prison. Il faut savoir en abattre les murs. Très rares sont les réalisateurs à qui est proposé un problème de cet ordre. Delannoy n'a plus rien à apprendre de son métier : il a à l'oublier.

C'est une histoire très banale que celle d'une prostituée de Marseille qui, lasse sans doute de faire la clientèle, tombe amoureuse d'un aventurier de petite envergure. Les journaux sont pleins de ces histoires. Elles forment l'engrais et la boue des faits divers. Le roman ni le cinéma n'ont pas fini de les exploiter. Mais il suffit du regard indiscret, naïf, étonné, blessé d'un petit garçon pour les transformer et pour faire cette boue nouvelle. La force du film de Delannoy vient en grande partie de la fragilité, de la faiblesse de son jeune protagoniste. C'est cet enfant qui *soulève* et soutient le drame que nous ne lisons que dans ses yeux. Nous éprouvons d'ailleurs un désagrément analogue au malaise que nous donne ce film chaque fois que nous surprenons un enfant, un journal entre les mains. L'innocence agit toujours comme un agent provocateur. C'est elle qui dévoile le mal.

Ce film, adapté d'un honnête roman de l'excellent façonnier qui est Peisson, résulte de la collaboration d'Henri Jeanson et de Jean Delannoy. On voit très nettement ce qu'il doit à leurs deux natures. A Jeanson, le dialogue le plus brillant et le plus dur qu'on puisse imaginer, et aussi (il est prié de prendre sous ma plume ceci comme un grand compliment) la part la plus canaille du scénario. A Delannoy, une construction rigoureuse, une analyse minutieuse des sentiments, mais aussi ce qui fait,

brusquement, qu'un film adapté d'un roman de Peisson se met à ressembler à un film qui pourrait être adapté d'un roman de Graham Greene. Ce n'est pas par hasard si, ce soir-là, j'ai songé au *Rocher de Brighton* en même temps qu'à *Macao*, et pour ne plus seulement parler de la technique et du style de Delannoy, voilà en quoi *le Garçon sauvage* témoigne de la course que Delannoy a courue depuis *Macao*. Je veux dire que la morale du *Garçon sauvage* est beaucoup plus lourde que ne l'aurait pu donner à supposer l'anecdote entre des mains moins habiles. On rit, on écoute, on regarde, mais ensuite, si loin que l'on soit du vieux port de Marseille, de ses putains et de ses trafiquants de fausse monnaie, je sais quelle amertume ce film laisse aux lèvres. Je comprends que l'on interdise ce film aux enfants : la morale est une boisson trop forte pour leur âge.

Ce film confirme exemplairement ce que nous pensons du problème de la traduction d'un roman en langage cinématographique. Ce sont les romans médiocres, inachevés, qui peuvent faire les bons films. Une œuvre achevée, fermée, parfaite, ne se laisse pas surprendre. Balzac, Dostoïewski, Stendhal, ont fait la preuve malheureuse de cette évidence. Radiguet, exceptionnellement, a bénéficié d'une grâce. Les romans médiocres (à condition de n'être pas détestables) fournissent au scénariste et au réalisateur une réserve de détails, de notations, de situations, de traits de caractère dans laquelle ils peuvent trouver leur grain. C'est un grenier où picorer — l'œuvre prend une autre forme. Elle est trahie. Mais c'est pour son bien.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

SCHÖNBERG : DIEU, DIABLE, OU PROPHÈTE?

Un grand événement vient de marquer, cet été, l'histoire de la musique. Vers la mi-juillet, les dépêches d'agences reproduites laconiquement par les quotidiens nous ont appris, comme un fait divers, qu'Arnold Schönberg venait de mourir à Los Angeles des suites d'une longue maladie, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Quelques rares hebdomadaires ont donné rapidement le coup de goupillon classique, pour enterrer ce vieux révolutionnaire comme s'il s'agissait d'un vieil académicien. Évidemment, Schönberg, c'est moins amusant que Louison Bobet ou Ali Khan.

Cette indifférence m'a beaucoup frappé. Non pas que je sois particulièrement fanatique de la musique de Schönberg — encore que cette production soit jalonnée de chefs-d'œuvre incontestables. Mais une telle méconnaissance de la grandeur et de l'im-

portance d'un tel homme a, à mes yeux, quelque chose de choquant. Sans doute, journalistiquement parlant, le sujet n'est-il pas très spectaculaire. Et puis, sans doute aussi, nul n'est-il prophète en son temps, et bien des gens ont dû se dire : « Schönberg, qui est-ce? »

Le fait est que ce n'est pas si facile à dire qui est Schönberg, quand on se trouve devant son papier blanc. On peut toujours dire que c'est un artiste qui, en ce dernier demi-siècle d'histoire de la musique, aura su écrire son nom en aussi grandes lettres qu'un Debussy ou un Strawinsky. Encore faut-il le dire, d'ailleurs. Et ce n'est pas suffisant. On peut dire qu'avec lui disparaît l'un des plus grands hommes de son temps, l'une des organisations musicales les plus stupéfiantes de l'époque. On peut dire que la musique vient de perdre un personnage qui est aussi important dans sa partie que Gide, Bergson ou Staline dans leurs spécialités respectives. On peut dire, si l'on est d'humeur badine, ce que je ne sais plus qui disait à peu près de Richelieu : « Il a fait trop de bien pour en dire du mal, il a fait trop de mal pour en dire du bien. » J'aimerais tout de même tâcher de préciser un peu.

Sa vie est sans histoire pittoresque. Il est né à Vienne en 1874. A huit ans, aux prises avec une jeunesse difficile, il fait un peu de violon et de musique de chambre avec des camarades, encore que son père, qui à l'époque vient de mourir, ne le destinât nullement à la musique. Son apprentissage de compositeur, il l'effectuera presque entièrement seul, et cette formation autodidacte aura certainement eu un effet déterminant sur la façon dont se développera son destin de créateur, sur la façon dont il appréhendera le problème de l'évolution de la musique et du progrès musical, dont il le résoudra, et dont il prendra conscience de sa vocation, celle de la révolution qu'il doit réaliser dans le domaine du langage musical.

Ses titres officiels n'ont pas pour nous un intérêt essentiel. Ils sont ceux d'un artisan de la musique parmi beaucoup d'autres : professeur à l'*Académie de musique* de Vienne, créateur de la *Société pour les représentations privées*, professeur de composition à la *Hochschule für Musik* de Berlin, puis, après 1933, aux États-Unis dont il devient citoyen, au *Malkin Conservatory* de Boston, à l'*University of southern California*, et enfin à l'*University of California* de Los Angeles.

C'est pendant tout ce temps qu'il va faire sa révolution. Longuement. Douze années (1908-1920) lui seront nécessaires, entre l'idée et la réalisation de celle-ci, pour mettre au point son code des temps nouveaux. Par ce code, Schönberg est l'homme qui a changé la face de la musique, ou plus exactement qui a donné l'occasion et la possibilité à la musique de changer de face, en proposant au compositeur contemporain un alphabet, une syntaxe et même toute une grammaire qui, bien que ne faisant plus usage des notions, dogmes et méthodes employés par le passé, n'en sortent pas moins tout directement et naturellement de ce passé. Très schématiquement, le cheminement de sa pensée a été le suivant : il remarque le fait que, depuis le milieu du XIX^e siècle,

le concept de l'harmonie a énormément changé de par le développement du chromatisme, et que le concept de tonalité (basé sur l'emploi de la gamme diatonique), qui depuis plusieurs siècles commandait la construction et l'enchaînement des accords s'était étendu au point d'en devenir douteux avec Wagner, Mahler, Strauss, Debussy (pour des raisons d'ailleurs différentes en ce qui concerne chacun de ces compositeurs) ; il observe également que l'oreille s'est peu à peu familiarisée avec les dissonances, et que l'organe auditif témoignant d'une constante (mais lente) complaisance, il est temps d'*émanciper la dissonance*, de la traiter comme la consonance, donc de renoncer à la suprématie du centre tonal.

Ces réflexions le conduisent à l'*atonalisme* qu'il conçoit, au départ, comme une utilisation assez anarchique des douze sons de la gamme chromatique, laquelle est idéalement indéterminée du point de vue tonal : c'est ce que l'on appelle le *dodécaphonisme*. Ensuite, voulant sortir de cette anarchie, il va organiser les rapports entre ces douze sons, et leur donner un « code de la route » extrêmement précis qui porte le nom de *méthode sérielle*, dans le détail de laquelle il n'est pas possible d'entrer ici, mais dont il suffit de dire qu'elle donne au « bruit musical » une physionomie sonore tout à fait différente de celle que lui donnait le système tonal, et qu'elle a remplacé les anciennes lois harmoniques qui résultaient, elles, d'une réalité et d'une vérité physique (celles des rapports acoustiques) par un système nouveau qui ne tient pas compte des phénomènes naturels de la résonance, qui est le fruit d'un esprit assez génial quant à la richesse d'invention, mais qui n'en est pas moins parfaitement arbitraire, et que Schönberg a rendu pointilleux comme un rite chinois.

Par conséquent, le rôle de Schönberg a été d'organiser en la *méthode sérielle*, dans le cadre *dodécaphonique*, un phénomène qui naissait tout naturellement de l'évolution de la musique, la tendance à l'atonalité née de l'extension du chromatisme, ou du halo créé par l'indétermination tonale harmonique.

Dans cet univers sonore nouveau, Schönberg a lui-même composé des chefs-d'œuvre (essentiellement de la musique de chambre). Mais en ouvrant cet univers à ses élèves, à ses successeurs, il ouvrait également la porte à un certain nombre de conséquences souvent fâcheuses : l'excès de dogmatisme systématique de sa méthode provoquait chez les compositeurs qui ne voulaient pas y adhérer complètement une opposition d'un dogmatisme non moins systématique, et il n'est que d'interroger aujourd'hui la plupart des musiciens qui ont de trente-cinq à soixante ans pour s'en rendre compte ; ou bien au contraire chez une petite minorité de disciples, on observe l'exercice d'un culte aveugle pour le dieu qui a révélé une vérité nouvelle, culte qui va jusqu'à l'affirmation de cette vérité comme étant la seule vérité musicale d'aujourd'hui ou de demain, ce qui, dans certains cas, n'est pas sans donner naissance à un nouvel académisme.

Ces deux attitudes extrêmes sont bien naturelles d'ailleurs. Que Schönberg, comme tous les grands inventeurs révolutionnaires, ait passé et passe encore auprès du grand public pour un fumiste

ou un fou, cela n'a pas grande importance, et n'est après tout qu'une appréciation subjective qui n'a pas à être prise ici en considération. Mais comme tous les grands inventeurs révolutionnaires, il laisse un enseignement qui n'a pas toujours été bien compris, et à ce titre, son héritage est encore ouvert vis-à-vis de l'avenir. Sans doute a-t-il eu deux grands disciples, en son pays, Alban Berg et Anton Webern. Les musiciens français des années 20 subirent un moment de loin le vertige de la technique nouvelle ; c'est le moment ou la tradition de l'antitradition battait son plein, et où Darius Milhaud et Francis Poulenc entreprenaient le voyage de Vienne pour aller voir le maître ; mais ces Latins ne parvenaient pas à établir le contact : « Art sans soleil, » disait-on, et on trouvait Schönberg bien loin de l'art qui, selon Poussin, doit n'être que délectation. Dans les années 30, la doctrine disciplinaire sérielle trouvait une résonance nouvelle en Europe centrale, puis en Italie, en Suisse, en Amérique enfin. Et dans les années 40, c'est en France, chez une équipe de jeunes élèves d'Olivier Messiaen, que le foyer schönbergien se rallume avec Pierre Boulez, Maurice Le Roux, J.-L. Martinet, Serge Nigg.

Il semble que le recul puisse maintenant permettre de considérer l'action de Schönberg et ses conséquences avec plus de sang-froid que n'en reflètent les deux attitudes extrêmes citées plus haut, attitudes de ceux qui sont trop « dans le bain ». Il faut en tout cas se garder, je crois, de juger l'art de Schönberg sous l'angle d'une sensibilité subjective. Il ne l'a pas voulu ainsi. Il faut le juger sous l'angle de la fatalité historique qui est à la source du développement de son génie. Autodidacte, a-t-on dit, et c'est très certainement en raison même de cette solitude initiale de jeunesse qui le plonge dans le vif même de la musique, que Schönberg a, non pas absorbé automatiquement l'enseignement académique d'un maître quelconque, mais réfléchi à ce dont était faite la musique, à ce dont elle se nourrissait au long des âges, comment elle évoluait, et qu'il a été amené tout naturellement à faire un nouveau pas dans cette évolution.

Il semble que ce soit sous cet aspect qu'il faille considérer l'œuvre du compositeur et du théoricien, et en se rappelant toujours qu'il y a aussi dans son cas l'exemple assez pathétique et dramatique de la lutte d'un homme à la recherche d'une vérité. La phase éruptive est maintenant passée, et l'on peut constater les résultats. Ainsi que l'a observé Franck Martin, qui fut un moment attiré par le dodécaphonisme, il y a là une nouvelle écriture musicale susceptible de rendre notre sensibilité plus aiguë. C'est là, à mon sens, l'apport essentiel de l'invention schönbergienne. Mais chacun doit façonner cette écriture à son tempérament. C'est l'exemple qu'a déjà donné en partie Alban Berg. Et c'est encore Franck Martin qui remarque avec juste raison que la technique de Schönberg n'apportera l'enrichissement que l'on est en droit d'en attendre que si elle n'appauvrit pas du même coup l'esprit du compositeur de toutes les richesses qui ont été accumulées au cours des siècles de recherches et de trouvailles. Elle doit être considérée comme un moyen dynamique, non comme une

fin statique, sous peine, pour les compositeurs d'aujourd'hui ou de demain, de sombrer dans un académisme byzantin et stérile. Comme la plupart des grands inventeurs, Schönberg a forgé un outil nouveau, mais au fond n'en a pas laissé réellement de mode d'emploi valable pour l'avenir. Et si le refus systématique de l'invention est sottise, le fanatisme apostolique des schönbergiens extrémistes n'a jamais pu que donner naissance à une argumentation en forme de pavé de l'ours. Ces extrémistes croient sacrifier comme à un culte magique. Je crois que ce sont eux qui se sacrifient, car il n'y a ici ni dieu, ni diable, mais seulement un très grand prophète.

CLAUDE ROSTAND.

P.-S. — L'importance de l'événement constitué par la mort de Schönberg nous a contraint, ce mois, de passer sous silence la pure actualité musicale. Dans le prochain numéro, notre collaborateur rendra compte de l'ensemble des festivals d'été, en particulier Aix-en-Provence, Salzbourg, et réouverture de Bayreuth.

LES BEAUX-ARTS

ÉMINENCE DU FAUVISME

Il en va des grands peintres et des grands mouvements picturaux ainsi que des grandes montagnes : les uns et les autres ne prennent toute leur hauteur et ne revêtent leur figure que si l'on les contemple avec le recul nécessaire. Que fut le Fauvisme, par exemple, pour les contemporains de sa brève aventure? Et je ne parle pas de ceux qui, béants d'horreur ne virent dans ses produits que des pots de couleur qu'ils recevaient en plein visage. Mais ceux-là mêmes qui suivaient ses recherches avec sympathie ne conçurent ce mouvement que comme une rébellion de la couleur, une affirmation de ses exigences, une exaltation de son allégresse. Il s'agissait pourtant de bien autre chose, ainsi qu'il est facile de s'en aviser aujourd'hui, à cinquante années, ou presque, de distance, en parcourant les salles de l'exposition organisée au musée d'Art moderne.

Une insurrection de la couleur, bien sûr. Mais que l'on y prenne garde : toutes ces insurrections de la couleur qui se sont succédé au cours du XIXe siècle français — romantisme, impressionnisme, art de Gauguin, art de Van Gogh — étaient, en fait, bien davantage que l'expression du goût de leurs champions pour l'éclat, la franchise, la stridence des tons. Ou plutôt s'ils s'adressaient à cette ressource, c'était afin de satisfaire d'autres ambitions, va-

riables selon les époques et les hommes, complexes, mais également incapables de s'affirmer sans le secours d'un chromatisme intense. Ainsi en fut-il également des Fauves. Leur passion des tons purs, leur fringale de vermillons, d'outremers, de verts émeraude, de jaunes de chrome, de violets, n'étaient que la conséquence de deux ambitions, de deux convictions plus profondes : leur désir d'expression, leur besoin de pureté.

S'exprimer — s'exprimer soi-même — traduire ce quelqu'un d'unique, de singulier, d'irremplaçable que l'on est, cet individu particulier qui est et qui sera à jamais le seul à voir comme il voit, à sentir ce qu'il sent, cette personne dont, pour cette raison même, l'expérience importe à autrui — quelle prétention et combien difficile à satisfaire ! Or que suis-je et quand suis-je ce que je suis avec le plus d'intensité? Dans ma sensation, sans nul doute, dans ce contact premier que j'ai avec l'univers sensible. Mais la sensation ne nous donne du monde ni les lignes, que créera mon esprit abstracteur, ni les formes, qui supposent l'expérience de l'espace — une construction, lui aussi, de mon intelligence. La sensation ne nous livre en pâture que la diaprure chamarrée, éblouissante, du monde, que j'éprouve avec d'autant plus d'exaltation que je suis plus jeune, plus frais, plus disponible. Quel meilleur moyen, de s'exprimer, par conséquent, que de peindre coloré, que de peindre hyper-coloré — à l'exemple de Delacroix et, plus encore de Vincent Van Gogh qui n'avait trouvé la traduction adéquate de l'ivresse puisée par son exigence illimitée dans la nature que dans la palette la plus éclatante que peintre ait jamais maniée? A son instar, peu importe aux Fauves de peindre vrai — de restituer dans leurs tableaux les colorations exactes de la nature, ainsi que l'avaient voulu les Impressionnistes. L'exagération est au contraire leur loi, l'outrance, le premier article de leur credo. Par delà Sérusier, c'est à eux que Gauguin a donné le conseil fameux du Bois d'Amour : « Vous voyez cette ombre plutôt bleue? Eh bien ! peignez-la donc du plus beau bleu de votre palette. » Faire excessif pour faire plus sincère, être extrême afin d'être soi, totalement soi, de façon exhaustive, c'est ce désir d'abord qui point tous les Fauves — ancêtres, de la sorte, des Expressionnistes tant français qu'allemands : der Blaue Reiter et die Brücke leur doivent peut-être plus que ne consent à le reconnaître l'orgueil germanique transmis aux Anglo-Saxons.

Mais ce ne serait, somme toute, que peu de chose que d'être un avatar, après et avant tant d'autres, de la conception subjectiviste de la peinture. Il me paraît plus important que les Fauves aient également voulu renouveler l'art de peindre en le débarrassant des impedimenta qui alourdissaient sa démarche depuis la Renaissance et en le ramenant à la riche pauvreté de ses époques les plus exigeantes : « Jetons par-dessus bord tous les bagages inutiles, tous les agrès et les cordages qui ne sont pas indispensables, pour pouvoir cingler mieux vers le large et vers l'horizon, » semblent avoir pensé ces conquistadors téméraires de domaines neufs ou oubliés. « Ne gardons par devers nous que ce qui nous permet d'être et d'agir, de faire ce que nous voulons faire, les ressources

sans quoi il n'y aurait pas de peinture et que les plus indigents, les plus chanceux, ont, seules, eues à leur disposition : trait, forme, arabesque, couleur — couleur surtout qui peut, à la limite, suppléer à tout le reste. » De là, chez tous, après Toulouse-Lautrec et peut-être à son modèle, une sténographie qui remplace le dessin tel que l'on l'entendait depuis trois ou quatre siècles — une sténographie génératrice d'hiéroglyphes dont la grandeur sacrée (tout au moins chez Matisse, le Matisse du *Luxe*) rejoint celle des fresquistes romans — dans le même temps qu'aussi riche de suggestion que d'évidence monumentale, elle résume le contour et le fait pressentir, l'impose d'autant mieux, et lui ouvre de la sorte des horizons nouveaux. Au règne du trait décrit et qui raconte, succède celui du trait indiqué et capable d'indications.

Avec quelle aisance pareil trait pouvait devenir arabesque ! D'autant que l'exemple des Nabis était là pour apprendre aux Fauves tant la nécessité de celle-ci que ses dangers et les moyens d'y parer. Il suffisait, en somme, d'éviter la gratuité du contour pour le contour, sa stylisation décorative, et de vivifier ainsi son pouvoir ornemental en lui gardant sa fonction indicative. Que le trait soit définition en même temps que phrase musicale, sans risquer d'être jeu pas plus que procès-verbal, il devient à la fois contour et arabesque, il exprime et décore — et ainsi s'explique que, dans l'esprit d'un Matisse par exemple, ait existé alors l'équation : expression = ornement. La ligne synthétique des Fauves leur permet d'atteindre au décor et au décor monumental, sans glisser trop souvent, ainsi que les Nabis, dans le décoratif.

C'est également de leurs erreurs — ou de leurs étroitesses, de leurs facilités — qu'ils ont profité quand ils ont prétendu concilier l'esprit mural, la fonction décorative, et l'expression de la forme, corollaire de celle, nécessairement, de l'espace. C'était, semble-t-il avoir tous pensé, c'était un peu trop commode de faire mural en faisant plat ; et peut-être Denis, Sérusier, Vuillard et Bonnard trichaient-ils en refusant l'espace et réduisant les formes aux plans pour mieux être fidèles au principe nécessaire par ailleurs, incontestable et salutaire : « Se rappeler qu'un tableau (...) est une surface plane... » Respecter l'exigence de la surface plane tout en disant la forme et, par voie de conséquence, l'espace — c'est à ce problème crucial qu'ils se sont attachés et qu'ils ont apporté une solution qui, pour être différente de celle des Cubistes, moins neuve, moins saisissante, n'en constitue pas moins une découverte capitale, une révolution. De même que les miniaturistes franco-flamands, puis les Van Eyck, ont introduit au XVe siècle, parallèlement aux perspectivistes florentins du Quattrocento, une conception nouvelle de l'espace aussi valable que la leur, de même Fauves et Cubistes ont, à peu près à la même époque, renouvelé ce vieux concept pictural et apporté au même problème deux solutions également décisives : celle des Fauves (comme celle, *mutatis mutandis*, des Van Eyck) reposait sur la couleur, qui consiste à suggérer et non plus à représenter (en quoi elle s'oppose à celle des Van Eyck) la troisième dimension par la répartition du ton sur la toile ; et ce sont les rapports des couleurs entre elles (et avec le

blanc du support de tissu ou de papier) qui donnent, par leur choix, leur dosage, leur répartition, l'illusion de la profondeur, mais d'une profondeur plate, si je puis ainsi dire, d'une profondeur compatible avec le respect de l'univers pictural, de l'univers plan qui est celui de la peinture. Ce que Cézanne déjà avait pressenti, les Fauves le découvrent : le pouvoir, dirai-je spatiogénique? de la couleur.

La création de l'espace donne ainsi ses chances à la forme. Mais non moins que le dessin et que le décor, celle-ci subit, sous la dent des Fauves, une complète transformation. Foin du modelé, des passages et des valeurs! ressources traditionnelles trop encombrantes et, dans leur certitude commode, trop incertaines. Les Fauves simplifient — après Manet — la forme. Le rapport est étroit entre le *Fifre*, de l'un, son *Olympia*, son *Portrait de Clemenceau*, et la *Margot* de Matisse, l'*Anita* de Van Dongen, le *Portrait de Rouveyre*, plus encore, de Marquet. « Cartes à jouer » disait Daumier en face des effigies de l'auteur du *Balcon*. Ce sont aussi des cartes à jouer d'une simplicité grandiose, tout d'une coulée, d'un jet, d'un bloc, que les figures de Fauves — mais des cartes à jouer qui ne sont pas davantage des ombres chinoises, des découpages de plans. L'épaisseur leur est conférée, la densité, l'évidence ; et l'agent en est, encore une fois, la couleur — ou plus exactement les rapports des couleurs. Les applications en varieront à l'infini : ici, ce sera le blanc de la toile laissé apparent entre des touches circulaires de couleur qui donnera l'impression du creux d'ombre d'une orbite sur le visage de la *Margot* de Matisse ou du *Marquet* portraituré par Camoin. Là, le contraste entre la forme dressée au premier plan et les bandes de couleur superposées qui constituent le fond fera surgir les nus du *Luxe* peint par Matisse avec une évidence aussi présente que les Saints suscités par les fresquistes romans sur les voûtes des abbatiales (et peut-être peut-on, à ce propos, souligner que, sans qu'il puisse être question d'imitation, uniquement en se posant le problème plastique dans les mêmes termes, Matisse a rejoint les maîtres médiévaux, mais sans oser aller alors aussi loin qu'eux, et en tenant toujours à donner à ses bandes, qui ne sont chez eux que des bandes, une apparence ou une excuse, un faux-fuyant figuratifs). Mais quelle que soit l'utilisation du principe, celui-ci demeure invariable : c'est la couleur qui crée la forme.

Avoir découvert — ou retrouvé — de nouveaux moyens d'exprimer la forme et l'espace, assigné un rôle neuf à la couleur et à la ligne, c'était revendiquer un héritage déjà ancien, celui de Delacroix, de Manet, de Cézanne, des Néo-Impressionnistes, de Gauguin, de Van Gogh, des Nabis, s'inscrire dans une tradition, et par avance démentir ceux qui (il y en a encore aujourd'hui) affectent de ne voir dans le Fauvisme qu'un accident éphémère, une bombe — ou seulement une bombarde de fête — que de jeunes peintres en mal d'invention s'amusèrent à faire éclater. Fruit d'une lente maturation, étape d'une évolution qu'il est loin de conclure, le Fauvisme était, au contraire, comme tous les grands mouvements picturaux, une nécessité : ce qui, en établis-

sant son authenticité, ne diminue en rien son mérite. Car c'en fut un, et d'importance, que de reprendre certains des problèmes plastiques pendants et de leur apporter une solution meilleure, une solution plus difficile, que celle qui avait été donnée antérieurement. Mais les Fauves firent davantage ; ils conçurent et prouvèrent par l'exemple de leur peinture que l'art de peindre avait profit à se plonger dans le bain de Jouvence de la pauvreté plastique, et qu'en se réduisant à la mise en œuvre exclusive de quelques grands moyens élémentaires, fondamentaux, il recouvrait à coup sûr les grandes ressources dévaluées de l'efficience, de l'ornement, de la qualité monumentale et de la conviction expressive. C'était porter le coup de grâce à la vieille tradition, jadis glorieuse, désormais avilie, de la peinture issue de la Renaissance, et planter le drapeau de la révolution — mieux : de la rénovation — d'une main exemplaire, à ce point convaincante que dorénavant la route qu'il indiqua, les meilleurs d'entre les peintres ne pouvaient que l'emprunter, à moins qu'ils ne lui préférassent celle du Cubisme, non moins légitime. Fauvisme, Cubisme apparaissent ainsi comme les deux montants de la porte, comme le double pilier du grandiose arc triomphal par où s'engouffreront la plupart des artistes qui compteront depuis dans l'art français, dans l'art universel, de peindre.

Pourquoi a-t-il fallu, hélas ! que bon nombre de Fauves eussent hésité à franchir ce seuil ou l'eussent repassé en sens contraire, à reculons? Que de renégats parmi eux, ou en qui l'homme de cinquante ans a oublié le héros de trente !... Mais qu'importe, après tout? Que nous chaut ce qu'ont pu faire par la suite tels Fauves, puisque cela seul compte, mais compte cher, compte définitivement, qu'ils ont fait durant leurs années de Fauvisme. L'oubli de l'avenir noiera de ses ténèbres les basses combes où certains se sont enlisés, mais la montagne ne cessera jamais de resplendir, de ce Fauvisme que le temps hausse et haussera encore qui sait? jusqu'aux étoiles.

BERNARD DORIVAL.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PÉRIODIQUES R.F.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1951. 62948.

ADIEU A GEORGES POUPET

Georges Poupet était un excentrique de la vigilance et de la discrétion et c'était un homme d'actions sentimentales. Certes, il ne se serait pas endormi au Jardin des Oliviers. L'ironie pouvait, un moment, chasser la mélancolie de son large et sombre regard; il pouvait, au milieu de ses familiers, pouffer d'un rire espiègle, il pouvait se prendre d'intérêt pour un être, voyager et applaudir sans jamais se départir de sa vigilante réserve et sans que jamais se dissipe le halo d'isolement qui entourait sa personne brune.

Il n'aimait pas, je crois, le fait de sa vie et l'on aurait dit que sa vie ne l'aimait pas. Je ne sais quelle méditation fatale les avait, dès le début de sa jeunesse, sinon détachés du moins écartés l'un de l'autre et, encore qu'il fut conscient de sa propre valeur et de la tendre affection, toujours mêlée d'estime, qu'il inspirait à chacun de nous, il vivait comme en marge de sa réalité dans cette sorte d'exil où se réfugient, peut-être à contre-cœur, ceux qui d'aventure se connaissent trop bien et devinent trop facilement les autres. Pourtant aucun de nos défauts ne le décourageait mais il s'en souciait comme d'ennemis qui ne menaçaient son bonheur qu'en menaçant le nôtre.

Si Georges Poupet n'aimait pas le fait de sa vie, il s'intéressait avec une ferveur passionnée à l'existence de ses amis et à la vie des lettres; mais plus encore que la curiosité (car c'était un curieux), plus encore que le goût de découvrir et de faire admirer ce qu'il jugeait digne de l'être, ce sont, je crois, les liens de ses amitiés, ceux de ses souvenirs et ceux de son expérience qui le retenaient sur terre, le ligotaient à la vie et lui rendirent si douloureux le moment de nous quitter.

Doué d'un esprit très fin, pur de toute vulgarité, et d'un sens littéraire qui l'éclairait sur les moindres nuances et la

valeur de la pensée écrite, il mettait autant d'acharnement que d'impatience à nous faire ressentir ce qui l'avait ému : un accent caché; l'envers parfois très beau d'évidences assez ternes; le poids de certaines légèretés; l'importance d'un talent encore masqué par trop de prétentions ou trop de négligences; il a su nous faire éprouver, nous apporter tout cela et ce tout cela dont nous le remercions, lui donne droit, avec la nôtre, à la gratitude de ceux qui, dans le grand public et parmi les lecteurs de cette revue la Table Ronde, *bénéficièrent de lui sans qu'il se soit montré.*

Georges Poupet fut un ami exemplaire, toujours en éveil, toujours imaginant, un ami sans paresse du cœur même lorsque malade et souffrant beaucoup il refusait à ses souffrances les soins et l'inquiétude qu'il accordait à ses attachements. Nous l'aimions, nous l'aimerons plus chaudement encore à l'avenir, lui qui souvent se contentait de n'avoir pour compagnie sentimentale que l'ombre un peu froide de ceux qu'il avait lui-même guidés vers la renommée ravisseuse.

Il reste maintenant entouré de nous tous; nous sommes ses souvenirs, les pensées que nous lui adressons ressemblent à sa chambre et notre chagrin à son visage à peine penché sur l'épaule. En pleurant Georges Poupet nous pleurons un ami qui avait l'air de porter le deuil de lui-même et chérissait en son prochain le souffle de la vie.

LOUISE DE VILMORIN.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ____________________

adresse : ____________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ____________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF DES ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française	780 fr.	1500 fr.
— Étranger	900 fr.	1 750 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse pour toute demande de renseignements.

1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons

Les Bons de Livres U. N. E. S. C. O.

en règlement du montant des abonnements

★

Ces bons peuvent être acquis dans les pays participant officiellement à l'application de ce système. Ils sont émis en dollars, mais sont payables en monnaie nationale au taux officiel du dollar à la date du paiement.

★

Tarifs abonnements en " Bons de Livres UNESCO "
6 mois : 2,60 dollars — 1 an : 5 dollars.

★

Voir dans nos numéros des mois de *Mai* et de *Juin* la liste des pays participants avec indications des organismes distributeurs.

Nous informons ceux de nos lecteurs qui auraient quelque difficulté à se procurer notre Revue " LA TABLE RONDE " au cours de leurs déplacements, que nous sommes à leur disposition pour la leur faire parvenir à leur adresse de villégiature.

Il leur suffira de remplir le bulletin ci-dessous et de le faire parvenir, accompagné de leur règlement, à la Librairie PLON, 8, rue Garancière, PARIS-6e.

NOM (en capitales)...

PRÉNOMS...

ADRESSE...

désire recevoir *LA TABLE RONDE* pendant une durée de :

UN MOIS.............................. Fr. 140.

DEUX MOIS.............................. Fr. 280.

TROIS MOIS.............................. Fr. 420. (*)

et règle le montant de ma souscription à la Librairie PLON, 8, rue Garancière Paris, par mandat-poste, mandat-carte, chèque bancaire ou chèque postal au C. C. P. PARIS 43-79. (*)

(*) Rayer les mentions inutiles.

Il n'y a pas que l'ennui...
Il n'y pas que le scandale...

VOYEZ

LA NOUVELLE FORMULE

d'OPERA

LE JOURNAL DE LA VIE PARISIENNE

Rédacteur en chef : Roger NIMIER

100, RUE DE RICHELIEU

★

Toute l'information des spectacles et des lettres

AVANT LES QUOTIDIENS

Toutes les rubriques

DES HEBDOMADAIRES

★

LA MODE
par Lucien François.

LES ROMANS
par Bernard de Fallois.

LES NOUVELLES DES SPECTACLES
de Claude Brulé.

L'ÉDITORIAL MUSICAL
d'Émile Vuillermoz.

LE BRIDGE
par Pierre Albarran.

LES LIVRES ÉTRANGERS
par André Bay.

LES ARTS
par André Lhote.

LA SEMAINE MUSICALE
par Bernard Gavoty
et
LE CINÉMA
par Michel Braspart.

LE THÉÂTRE
par Roger Nimier.

LES ROMANS POLICIERS
par Germaine Beaumont.

LES EXPOSITIONS
par Michelle Seurière.

LA DANSE
par Marie-A. Levinson.

ET LA RADIO, LA TÉLÉVISION, LES MOTS CROISÉS, LE CIRQUE, LES CABARETS, LA GASTRONOMIE, etc, etc...

Paraît le Mercredi

LES ÉCHOS
de Caro Canaille.

LES DESSINS
de Grove et Monier.

10 pages
30 Fr.

Des documents, des témoignages :

HENRI BÉRAUD

QUINZE JOURS AVEC LA MORT

La Chasse au Lampiste

In-16. 300 fr.

LÉON BAILBY

POUR QUOI JE ME SUIS BATTU

Souvenirs

16 illustrations hors texte
In-8° soleil. 450 fr.

COLONEL PASSY

MISSIONS SECRÈTES EN FRANCE

(Novembre 1942 - Juin 1943)

Souvenirs du B. C. R. A.

Avec 5 illustrations
Sous chemise illustrée
In-8° soleil. 600 fr.

PLON

Trois grandes figures

MARIA BELLONCI

LUCRÈCE BORGIA

Sa vie et son temps

Traduit de l'italien par Madeleine VAUSSARD

In-8° soleil avec 4 illustrations hors-texte
480 pages . . . . 630 fr.

PIERRE SAINT-MARC

ÉMILE OLLIVIER

1825-1913

In-8° soleil avec 10 gravures hors-texte dont un frontispice. 472 pages. Sous couverture illustrée. . . . . 600 fr.

MAURICE ANDRIEUX

LE PÈRE BUGEAUD

1784-1849

Sous couverture illustrée reproduisant une lithographie de DAUMIER

In-8° soleil, 308 pages. . . . 390 fr.

PLON

ESSAIS

ANDRÉ GIDE
DOSTOÏEVSKY

SIMONE WEIL
LA PESANTEUR ET LA GRÂCE
Préface de GUSTAVE THIBON
Grand Prix des Ambassadeurs 1950

ALDOUS HUXLEY
LA PHILOSOPHIE ÉTERNELLE
*
THÈMES ET VARIATIONS

KARL JASPERS
INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE

GEORGES POULET
ÉTUDES SUR LE TEMPS HUMAIN
Prix Sainte-Beuve

MORS ET VITA
Textes et Documents réunis par ROBERT ARON et JEAN-CLAUDE RENARD
Lettre d'un théologien à Gabriel Marcel avec une introduction de Gabriel MARCEL

PLON

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
PÉRIODIQUES

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,
MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER,
Charles ORENGO, Roland LAUDENBACH.
Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

★

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union française	Six mois. 780 fr.		*Étranger. Union postale*	Six mois. 900 fr.
	Un an . . 1 500 fr.			Un an . . 1 750 fr.

★

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue " LA TABLE RONDE " dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.
BELGIQUE : Coopérative du Livre : 44, rue du Marais à BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 162; un an, francs belges : 315
BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 100; un an, cruzeiros : 200.
CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.
CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.
COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.
Abonnement : 6 mois : Cr § 30. — 1 an : Cr § 57,50.
ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 90; un an, piastres : 175.
ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.
Abonnement de six mois : 2,60 $; un an : 5 $.
FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.
Abonnement de six mois, marks finlandais : 775; un an, marks finlandais : 1 410.
GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 20; un an, shillings : 39.
HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3; un an, dollars : 5,75.
HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.
Abonnement de six mois, florins : 12,95; un an, florins : 25,20.
LIBAN : Librairie Antoine Naufal, B. P. 656, BEYROUTH.
Abonnement de six mois, livres libanaises : 10; un an, livres libanaises : 19.
NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.
PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE
Abonnement de six mois, escudos : 80; un an, escudos : 150.
SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 17,10; un an, couronnes suédoises, 33,25.
SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.
Abonnement de six mois, francs suisses : 13,15; un an, francs suisses : 24,80.
TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 9; un an, livres turques : 17,50.

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir au dos du bulletin d'abonnement.

PAUL MORAND

LE FLAGELLANT DE SÉVILLE

Le nouveau roman de Paul Morand sur lequel plane souvent la grande ombre de **Guerre et Paix** est certainement le livre le plus étendu et le plus humain qu'il ait écrit.

Un volume 500 frs.

ANDRÉ CORTHIS

LA MESURE D'AIMER

... c'est aimer sans mesure, a dit Saint Bernard. Dans ce nouveau roman d'André Corthis se développe un drame ramassé, haletant, tout parfumé d'une odeur de sous-bois, dont le point crucial est cette question que se pose l'héroïne: fut-elle la mieux aimée ?

Un volume 350 frs.

LIBRAIRIE ARTHEME FAYARD - PARIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

UN POÈTE DE L'ASIE

VICTOR SEGALEN

AUJOURD'HUI nous pouvons enfin connaître l'œuvre à peu près complet de Victor Segalen.

Il avait d'abord signé Max Anély ce roman à tous points de vue remarquable : *Les Immémoriaux* qui nous donnait, en 1907, une image des îles Fortunées bien différente de celle que nous présentaient Stevenson, Loti et tant d'autres... *Stèles*, *Peintures* sont les transpositions en formes diverses de l'art épigraphique, pictural et lyrique que Segalen vit durant ses nombreux séjours en Chine. Dans chacun de ces recueils, on découvre des merveilles de grâce, de fougue sanglante, de décoration verbale et de haute pensée. Leur rythme noble, hardi ou subtil les anime de façon à en faire de vrais poèmes et c'est en ces pages que l'on devine un peu du secret de cette Chine toujours voilée que nous aimions tant pour son mystère, ses couleurs étranges et sa nombreuse splendeur.

Un dernier roman : *René Leys*, nous conte une singulière histoire qui nous fait vivre tout auprès du palais impérial et nous mêle à une aventure où l'on se demande de bout en bout qui est ici le trompeur et qui est le trompé, car c'est un mythomane qui mène l'intrigue et nous abuse tout en se décevant lui-même.

Dans les belles pages qui précèdent *Équipée*, l'œuvre posthume de Victor Segalen, le préfacier nous dit comment il faut aborder un livre que l'on doit d'autant plus tenir pour inachevé, que son auteur témoigna toujours de ce noble défaut : le scrupule littéraire, et ne put lire des épreuves qu'il eût sans doute surchargées de signes pour des raisons de lui seul connues.

A son *Équipée* peut-être aurait-il ajouté quelques pages, mais telles que nous les lisons aujourd'hui, nous y retrouvons l'enseignement et la pensée de l'artiste, homme d'action, vivant sur terre et qui rêvait au-delà.

Les Nouvelles littéraires. Gilbert de VOISINS.

PLON

Il n'y a pas que l'ennui...
Il n'y pas que le scandale...

VOYEZ

LA NOUVELLE FORMULE

d'OPERA

LE JOURNAL DE LA VIE PARISIENNE

Rédacteur en chef : Roger NIMIER

100, RUE DE RICHELIEU

★

Toute l'information des spectacles et des lettres
AVANT LES QUOTIDIENS

Toutes les rubriques
DES HEBDOMADAIRES

★

LA MODE
par Lucien François.

LES ROMANS
par Bernard de Fallois.

LES NOUVELLES DES SPECTACLES
par Christian Millau.

L'ÉDITORIAL MUSICAL
d'Émile Vuillermoz.

LE BRIDGE
par Pierre Albarran.

LES LIVRES ÉTRANGERS
par André Bay.

LA POÉSIE
par Robert Mallet.

LES ARTS
par André Lhote.

LA SEMAINE MUSICALE
par Bernard Gavoty.

LE CINÉMA
par Michel Braspart.

LE THÉÂTRE
par Roger Nimier.

LA DANSE
par Marie-A. Levinson.

Paraît le Mercredi

LES ÉCHOS
de Caro Canaille.

LES DESSINS
de Grove et Monier.

10 pages
30 Fr.

LE SAGOUIN

le premier récit romanesque de

FRANÇOIS MAURIAC

depuis LA PHARISIENNE

☆ M. François Mauriac a fait un coup de maître avec *Le Sagouin.* C'est du pur Mauriac et de la meilleure cuvée. *Le Sagouin* est de la même veine, de la même nature, de la même densité que *Le Baiser au lépreux*, que *Génitrix.*

Le Monde. Émile HENRIOT,
de l'Académie française.

☆ Ce n'est pas un livre long mais c'est un grand livre... Il y a dans *Le Sagouin* un équilibre et une densité supérieurs.

Le Figaro. André BILLY,
de l'Académie Goncourt.

☆ Jamais, encore, M. François Mauriac n'avait fait une si souterraine plongée dans la misère humaine. Si bien qu'aucun de ses romans n'est plus « achevé », tant du point de vue formel que quant à sa morale spirituelle implicite, que ce récit, en apparence, sans conclusion.

France Catholique. Alain PALANTE.

☆ Ce bref récit aux pages espacées et comme transparentes, solo pourrait-on dire, est inséparable de la symphonie toute entière ; il réveille toutes les harmonies de l'une des plus grandes œuvres romanesques de ce temps.

Le Figaro Littéraire. Jean BLANZAT.

☆ Ce récit me paraît bâti à chaux et à sable. Le temps rongeur ne l'attaquera pas aisément.

Aux Écoutes. Paul LÉVY.

Un volume in-16.................................... 225 fr.

PLON

A partir de son numéro

de Novembre

LA TABLE RONDE

publiera

d'importants fragments de

JEAN SANTEUIL

le roman inédit de

MARCEL PROUST